



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

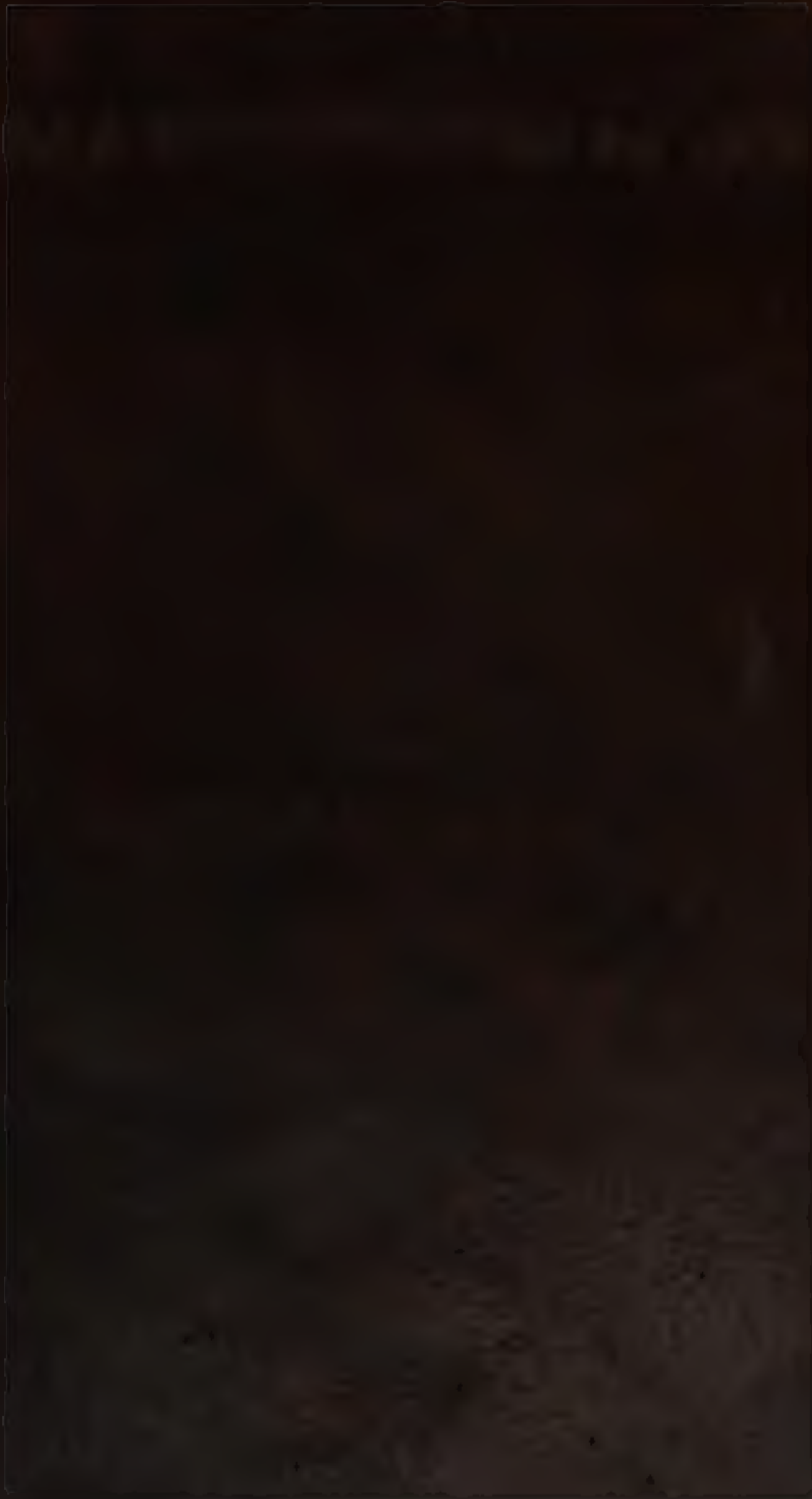
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





S 284 (Fund. A. 16.)



Handwritten text, possibly a signature or name, is visible in the upper right portion of the page.



NOUVELLES  
FRANÇOISES



LES  
NOUVELLES  
FRANCOISES,  
OU LES  
DIVERTISSEMENTS  
DE LA PRINCESSE  
AURELIE.

Par M. DE SEGRAIS.

*Ornées de figures en taille-douce.*

Tome premier.



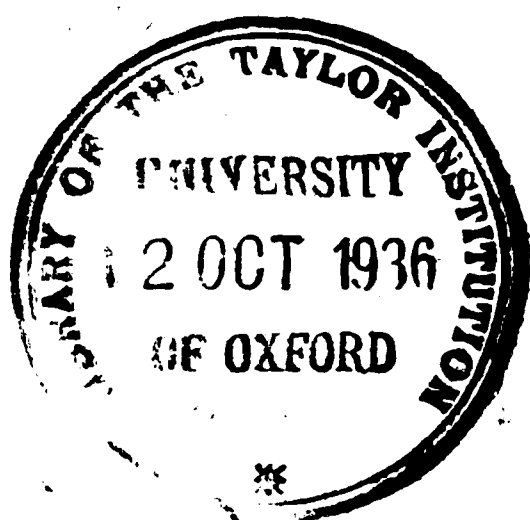
A PARIS,

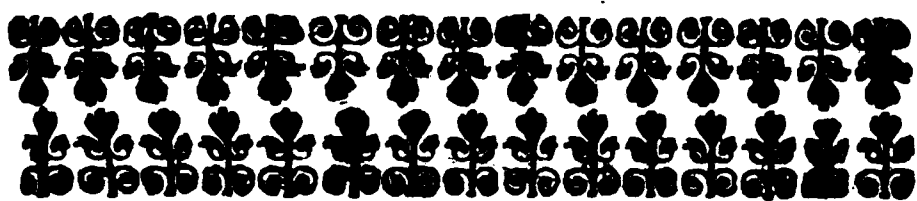
GUILLAUME SAUCRAINE, Grand'Salle  
au Palais vis-à-vis la Grand'Chambre.  
à l'Ange Gardien.

---

M. DCC. XXII.

*Approbation & Privilège du Roy.*





# A V I S

## DES LIBRAIRES

### AUX LECTEURS.

**L** Es Ouvrages de M. de Segrais ont été tellement estimés qu'ils ont fait en tout tems les délices de la Cour & de la Ville. La certitude dans laquelle nous sommes qu'ils ont plû aux esprits les plus délicats, nous engage à donner une nouvelle édition des Divertissemens de la Princesse Aure-

lie , qui étoient devenus extrêmement rares & recherchés. Nous nous flatons que les Amusemens de Mademoiselle de Montpensier. fille de Gaston de France, & dans lesquels elle représente le principal personnage, seront reçus favorablement du public. Les six Histoires qu'ils contiennent sont très-intéressantes, très-ingenieuses, parfaitement bien écrites, & il y a peu d'Ouvrages de ce genre qui puissent leur être égalés par la variété des incidens. Ce n'est pas pour prévenir les Lecteurs par des éloges qui quoique

vrais paroissent toujours suspects dans la bouche des Libraires , que nous rendons ici justice au merite de M. de Segrais. Nous n'en dirons pas davantage , sinon que l'on reconnoitra aisément dans ces Nouvelles l'Auteur de Zaide & de la Princeſſe de Cleves qui ont fait tant de bruit dans leur temps & qui sont encore aujourd'hui tous les jours dans les mains des personnes les plus spirituelles & les plus scrupuleuses.





# TABLE

Des Nouvelles contenues  
dans ces deux Volumes.

*Tome premier.*

Nouvelle première.

*Eugenie, ou la force du Destin.*

pag. 28

Nouvelle seconde.

*Adelayde Comtesse de Roussillon ;  
ou l'Amour constant.*

172

Nouvelle troisième.

*Honorine, ou la Coquette punie.*

pag.

319

---

## *Tome second.*

### *Nouvelle quatrième.*

*Mathilde, ou l'heureuse reconnaissance.* pag. 1

### *Nouvelle cinquième.*

*Aronde, ou les Amans déguisés.*  
pag. 179

### *Nouvelle sixième.*

*Floridon, ou l'Amour imprudent.*  
pag. 380



Home of 1890





LES  
NOUVELLES  
FRANCOISES,  
OU  
LES DIVERTISSEMENTS  
DE LA PRINCESSE  
AURELIE.

A premiere année de la  
majorité du Prince qui  
par mille belles qualitez  
a le surnom de Louis le  
Grand, étoit à peine finie, qu'une  
Princesse s'étant retirée  
à Paris, vint habiter une des plus  
belles maisons qu'elle eût à la

Tom. I.

A

campagne. Cette illustre Héroïne avoit le courage aussi relevé que sa naissance , & l'esprit aussi grand que l'un & l'autre. Il étoit vaste , étendu , vif & pénétrant. La facilité qu'elle avoit de s'exprimer en marquoit l'abondance & la richesse , & les excellentes Lettres qu'elle faisoit avec tant de promptitude , en font regarder avec étonnement l'incroyable activité. Elle étoit constante & resoluë dans l'affliction , douce , modeste & civile dans la prospérité , accueillante en tout tems & avec discernement , honnête sans affectation , fiere sans orgueil , liberale avec ordre , & sur tout si sçavante dans l'art de bien faire un bienfait , que jamais personne n'a sçu donner de meilleure grace. Toutes ces divines qualitez logeoient dans

un corps qui en étoit digne. Sa taille seule suffisoit pour la faire adorer ; ses yeux marquoient la vivacité de son esprit & la clarté de son entendement ; & il en sortoit des rayons qu'un mortel ne pouvoit soutenir. Son teint étoit au dessus de tout embellissement & n'avoit besoin que de son excellente constitution qui se faisoit bien paroître dans la fraîcheur qu'on y remarquoit. Sa bouche , sa gorge & ses cheveux étoient dignes des plus belles choses qui s'en peuvent dire , aussi bien que la grace naturelle qu'elle avoit en toutes sortes de dances, & qui accompagnoient jusques à la moindre de ses actions. Cette grande Princesse ornée de toutes les qualitez qui peuvent faire aimer & respecter une personne de sa haute naissance , attiroit d'ordinaire

#### 4 *Les Nouvelles*

après elle tout ce qu'il y avoit dans la Cour de plus aimable & de plus parfait de l'un & de l'autre sexe. Neantmoins elle se trouva presque seule avec sa maison & la charmante Fontenie, quand elle arriva au Château des six Tours, ( car c'est ainsi que sa figure nous fera nommer ce lieu qu'elle choisit pour sa retraite. ) Bien-tôt après l'agréable Gelonide la vint trouver , l'aimable Aplanice, la spirituelle Silerite & l'incomparable Uralie la visitoient souvent ; & la presence de tant de belles personnes rendit cette demeure un séjour aussi agréable qu'on s'en puisse imaginer. La raison qui m'oblige de cacher les vrais noms de ces Dames ôte un grand ornement à mon recit ; mais aussi leur modestie aura moins à souffrir de

voir parler d'elles une personne qui en est si peu digne. Je vois avec regret qu'ayant caché leurs noms, je suis obligé de faire du moins connoître leurs principales qualitez: Mais comme il n'est pas possible de les renfermer dans un si petit espace, je me contenterai de dire que leur condition est connue de toute la France, que leur beauté est célèbre par mille conquêtes & je passerai par dessus le reste le plus légèrement qu'il me sera possible.

Ce n'est pas sans raison que j'ai donné à Uralie le titre d'incomparable; car effectivement elle ne voit rien qui lui ressemble. Elle a de l'esprit comme les personnes qui en ont le plus; mais jamais personne ne l'a eu comme elle: Elle en a toujours; elle l'a toujours charmant, toujours

juste & toujours bon : Elle l'a plein de bon sens dans les choses sérieuses , plein de clarté pour discerner le vrai d'avec le faux ; sûr en ses jugemens & en ses pénétrations : Il est grand & délicat , divertissant & inépuisable , hardi ; mais si heureux dans sa hardiesse qu'on ne peut se fâcher de ce qu'elle dit. Si elle louë , elle persuade ; si elle blâme , on ne sauroit la contredire. Elle est sûre à ses amis , affectionnée pour eux & officieuse. Elle est secrète quoiqu'elle parle avec facilité. Elle aime la conversation , & sa conversation la fait aimer. Elle est le charme des honnêtes gens , & la terreur des ridicules ; incapable d'abandonner le grand monde , & plus encore d'en être jamais abandonnée.

Si la beauté de Silerite est

grande , désirable , délicate & vive , son esprit l'est encore davantage : C'est le plus grand feu qu'on puisse concevoir ; il a la beauté la plus charmante , & la plus vive délicatesse qui se soit jamais vüe : Ce sont des lumieres qu'on ne peut regarder fixement , & une promptitude qu'on ne peut suivre ; c'est un enjoûment toujours préparé & un fond prodigieux de choses dignes d'être retenûes. Ses graces naturelles étouffent tout l'artifice que les autres recherchent avec soin , & ne permettent pas même qu'elle mette en usage ce que la lecture a pû lui en acquérir. Elle fait ce qu'elle n'apprit jamais ; & l'on ne peut apprendre ce qu'elle fait. Sa severité est fiere , & sa modestie est sans severité. Elle donne un tour à ses pensées

qu'elle seule peut donner. Elle aime mieux les choses dites avec esprit & délicatesse que les façons puériles des autres avec leur retenuë sotte , honteuse ou étudiée.

Le mot Grec *Aplanos* pourroit signifier la qualité de l'aimable *Aplanice* , & faire connoître qu'elle est de l'illustre Maison qui a pris cette parole pour sa Devise : Mais il ne feroit peut-être pas entendre le mérite & les charmes de sa personne. Son cœur est encore plus noble que sa naissance. Elle est bonne , désintéressée , généreuse , pleine d'esprit , & son esprit plein d'agrément ; il est vif & juste en sa vivacité , amateur des choses naturellement dites , touché des conceptions les plus naïves & plus clair-voyant que qui que ce

Soit pour les découvrir. Elle écrit spirituellement & sans peine. Elle aime les Vers, elle en sçait faire. Elle sçait peindre en miniature & dessiner ; & tout cela bien plus par son naturel que par étude ou application. La beauté est si ordinaire aux femmes de sa maison , qu'il suffit d'avoir signifié la sienne par le nom que je lui ai donné. Elle aime ses amies avec empressement , les cultive avec soin & en parle avec chaleur. Son humeur est douce, gaye , égale ; & pour être naturellement libre , jamais Libertin n'a mieux fait son devoir.

L'air galant est le partage de Gelonide. L'agrément qui est en elle , la fait plus belle qu'elle ne l'est encore ; quoique son teint, ses yeux , sa grande blancheur , la propreté de sa personne , la

liberté & la proportion de sa taille la rendent remarquable entre celles qui le font le plus. Mais toutes ses actions plaisent ; l'accueil obligeant lui est tout particulier ; mille personnes tâchent de l'imiter , & elle n'imité qu'elle même. Elle est bien-faisante par inclination ; son esprit est toujours porté à la joye , ennemi des choses qui fâchent , incrédule aux mauvaises nouvelles & plus susceptible d'espérance que de crainte. Elle est touchée des choses galantes plus que des choses sérieuses & tendres ; de la galanterie plus que des galans. Son humeur est franche , ouverte & enjouée , ennemie de toute avarice , quelquefois de l'ordre même. Comme elle aime beaucoup de personnes , elle est aimée de beaucoup de monde ; plusieurs cultivent son amitié ,

comme elle conserve celle de plusieurs ; aimable en toutes choses jusqu'aux défauts dont on pourroit l'accuser.

Frontenie se pique d'une fidélité inviolable pour sa Princesse , & d'une complaisance aveugle pour toutes ses volontez. Mais quoi qu'elle méprise mille belles qualitez qui sont en elle , il lui est mal-aisé de les cacher. Sa négligence ne sert qu'à découvrir la grace naturelle de sa beauté qu'on peut dire être toute à elle. En effet elle ne paroît jamais davantage , que quand elle est dénuée de tout ce que les autres empruntent de l'ajustement. La fraîcheur de son teint , l'ordre & l'éclat de ses dents , & le vif incarnat de ses lèvres , suffiroient seuls pour faire trois belles personnes : Avec cela ses yeux sont

clairs & remplis de lumiere. Sa voix est pleine de charmes, & aussi douce qu'on en puisse entendre. Les Vers & les Chansons qu'elle fait avec facilité sont justes, comme son esprit. Son humeur est tranquille & ennemie de la contrainte où elle a tant soit peu de répugnance. Désireuse des choses qui divertissent; mais assez paresseuse pour les rechercher, quelquefois jusqu'à la nonchalance.

Y a-t-il apparence qu'on se pût ennuyer avec une si agréable compagnie? Aussi-tôt donc que ces Dames vinrent trouver la Princesse au Château des six Tours, on ne songea qu'à se divertir. Les Bals, la Comedie, les Promenades, les belles conversations & la lecture, avec la bonne chere qu'on y faisoit four-

nissoient à chacun de quoi contenter son humeur , & faisoient trouver à tout le monde cette sorte de vie si douce & si plaisante , que les Balets de la Cour & les passetems de Paris n'en rendoient à personne l'éloignement ennuyeux : Au contraire la plupart de ceux qui étoient avec cette charmante Princesse , s'étant trouvez agitez dans les défordres qui venoient de tourmenter la France , comparoient leur félicité à celle des Navires , qui ayant été mille fois sur le point d'être abîmez dans la tempête , enfin rencontrent le Port par quelque accident heureux.

Un des plus beaux jours que le Soleil & le Printemps puissent donner à toute l'année , la Princesse lasse de se promener en carosse , descendit avec les Da-

mes que j'ai nommées & vint à pied dans ce Vallon qu'arrose si agréablement une Riviere qui n'est pas des moins célèbres. Elle prend sa source un peu au dessus de ce Château, & rendant cette contrée si féconde, vient enfin perdre son nom dans la Seine: Mais en ce lieu elle n'a encore rien qui effraye le voyageur qui est obligé de la traverser. Son eau est toujours claire & pure. Les Prés qui sont des deux côtez de ses bords, ont des fleurs en tout tems. Les Collines qui enferment ce Vallon ne sont ni trop pressées ni trop éloignées; & les differens aspects en sont comme ils doivent être pour réjouir la vûe. Des Bois en éloignement, de petites Plaines, des Vergers plantez avec simétrie, y composent l'agréable variété

des Parterres qui sont faits par l'artifice des hommes; & de ce different assemblage se forme un Tout si parfait & si charmant, que ceux qui ont bâti ce vieux Château, ont avec raison négligé de l'embellir d'aucun de ces ornemens qui sont recherchez avec soin dans toutes les autres maisons des grands Princes. Il n'y a nulle avenue, que quelques arbres qui sont plantez sans ordre des deux côtez d'un Mail : Mais les saules qui bordent la Riviere sont près l'un de l'autre, composent de l'épaisseur de leurs têtes un ombrage aussi agréable que celui des plus belles allées de Tilleuls, de Charmes ou de Sicomores. Ce jour-là entr'autres, l'herbe qui n'étoit point encore trop grande & qui ne faisoit que pousser pour la nouveauté de la

faisoit le Soleil qui de peur de déplaire à la Princesse sembloit modérer l'ardeur de ses rayons, & le verd naissant des arbres varié par leurs différentes espèces, faisoient à l'envi à qui lui représenteroit le plus parfaitement le plus riant aspect des Thuilleries. Il sembloit que toute la Nature s'efforçât de lui donner le plaisir de la promenade.

*Il sembloit que la Terre &  
l'Air*

*S'embellissoient à sa parole;*

*Et que tous les Enfans d'Eole  
Se taisoient pour l'oïr parler.*

Un si beau jour & un si beau Pays furent long-temps le sujet de la conversation : Mais enfin cet agréable objet ayant ramené à quelques-unes de la Troupe l'imagination

L'imagination des Romans , je ne  
sçai qui ce fut qui se mit à dire que  
ce Pays sans doute étoit celui  
d'Astrée ; & insensiblement tom-  
bant sur cette matiere , les Oro-  
ndates , les Polexandres & les  
grands Cyrus furent mis sur les  
rangs ; & chacune s'affectionnant  
à quelqu'un de ces Heros , la  
dispute s'échauffoit sans doute ,  
si la Princesse , qui jusques-là  
n'avoit presque point parlé , ne  
se fût venue mêler à cet Entre-  
tien. Sa parole modera l'ardeur  
de la contestation ; & chacune se  
soumettant à son jugement , ne  
faisoit qu'attendre qu'elle le pro-  
nonçât. Quoique jusqu'ici cette  
lecture ne m'ait pas fort occupée,  
dit-elle , je ne voudrois pas la  
censurer , voyant qu'elle fait l'a-  
musement de tant de gens qui  
ont de l'esprit. Les beaux Romans

ne sont pas sans instruction , quoiqu'on en veuille dire , principalement depuis qu'on y mêle l'Histoire , & quand ceux qui les écrivent , savans dans les mœurs des Nations, imaginent des aventures qui s'y rapportent , & qui nous en instruisent. Qu'y a-t'il de mieux fait , de plus touchant & de plus naturel que les belles imaginations de l'Astée ? Où en peut-on voir de plus extraordinaires & de mieux écrites que dans le Polixandre ? Que peut-on lire de plus ingénieux que l'Ariane ? Où peut-on trouver des inventions plus héroïques que dans la Cassandre ? des caractères mieux variés & des aventures plus surprenantes que dans la Cleopatre ? La seule Histoire du Peintre & du Musicien qui se lit dans l'illustre Bassa , ne ravit-elle pas , &

ne vaut-elle pas seule les plus riches inventions des autres ? Qu'est-ce qu'une personne qui sçait le monde ne doit pas dire de l'admirable variété du Grand Cyrus , des différentes images où chacun peut se contempler & de ces délectables & tout-à-fait instructives conversations qui font qu'on ne sçauroit quitter la lecture de ce bel ouvrage ? Mais à dire le vrai , les grands revers que d'autres ont quelquefois donnez aux veritez historiques , ces entrevûes faciles & ces longs entretiens qu'ils font faire dans des Ruelles entre des hommes & des femmes , dans des Pays où la facilité de se parler n'est pas si grande qu'en France , & des mœurs tout-à-fait françoises qu'ils donnent à des Grecs , des Persans ou des Indiens , sont des

choses qui sont un peu éloignées de la raison. Le but de cet art étant de divertir par des imaginations vrai-semblables & naturelles, je m'étonne que tant de gens d'esprit qui nous ont imaginé de si honnêtes Scythes & des Parthes si genereux, n'ont pris le même plaisir d'imaginer des Chevaliers ou des Princes François aussi accomplis, dont les aventures n'eussent pas été moins plaisantes. Toute la compagnie écouta attentivement le raisonnement de la Princesse & personne n'y trouva à redire & sur tout la belle Frontenie : Mais seulement elle repartit que les noms donneroient bien de la peine à qui voudroit l'entreprendre : Que naturellement les François aimoient mieux un nom d'Artabaze, d'Iphidamante ou d'Orof-

anne qu'un nom de Rohan, de  
Lorraine ou de Montmorency :  
que même le Pont de la Bouteresse,  
pour être un peu plus éloigné,  
semble être bien plus propre  
à produire des aventures que  
le Pont de S. Cloud ou celui de  
Charenton; & qu'au reste d'en  
user comme ceux qui ont écrit  
les Histoires Tragiques de ce  
temps, ou le Roman de Lizandre  
& Caliste, il n'y auroit gueres  
plus d'incongruité de donner des  
mœurs Françoises à un Grec, que  
d'appeller un François Monsieur  
Pisandre ou Monsieur Ormedon,  
comme ces gens dont on n'a ja-  
mais ouï parler à Potiers dans la  
Comedie du Menteur. Gelonide  
qui a l'esprit fort naturel & le  
goût excellent pour toutes ces  
choses, repliqua que les Espa-  
gnols n'ont pas laissé d'en user

autrement avec succès ; que les Nouvelles qu'ils ont faites , n'en étoient pas plus dès - agréables pour avoir des Heros qui ont nom Richard ou Laurens , & goûtant les raisons de la Princesse, je vous assure dit-elle, que je croi que ce n'est que faute d'invention : Nous avons des noms de terminaison Françoisé aussi agréables que les Grecs ou les Romains , & qui pourroit venir à bout de trouver des aventures extrêmement naturelles, tendres & surprenantes , je croi que nous les aimerions autant passées dans la guerre de Paris , que dans la destruction de Troye. Mais Uralie prenant la parole : Il me semble dit-elle, que comme l'éloignement des lieux , l'antiquité du temps rend aussi les choses plus vénérables, outre que si l'on nous

raconteoit quelque chose de ce temps ici , qui fût un peu mémorable , il y auroit à craindre que personne n'en voulût rien croire , parce que si l'on décrivoit ces Heros comme des gens que nous voyons dans le monde , on s'étonneroit de n'en avoir point où parler. Et combien reparti Aplanice , est-il venu d'avantures à notre connoissance qui ne seroient point dés-agréables si elles étoient écrites ? Sçait-on toutes les actions particulieres ; Je ne voudrois pas faire donner une Bataille où il ne s'en est point donné. Mais a-t'on publié tous les accidens qui sont arrivez dans celles qu'on a données ? A-t'on divulgué toutes les galanteries qui se font faites dans la vieille Cour , & sçaura-t'on routes celles qui se font aujourd'hui ? Au reste

comme ces choses sont écrites  
ou pour divertir ou pour instruire  
qu'est-il besoin que les exemples  
qu'on propose, soient tous  
Rois ou d'Empereurs, comme  
ils le sont dans tous les Romains  
Un particulier qui les lira, con-  
formera-t'il ses entreprises sur d'  
gens qui ont des Armées, et  
qu'il leur plaît, ou sa libéralité  
sur des personnes qui prodiguent  
les pierreries; car les diamans  
les grosses perles ne manquent  
jamais aux Heros mêmes qui ont  
perdu leur Royaume. Je vous  
sûre qu'Aplanice a raison, et  
l'agréable Silerite. Je me suis fait  
lire autrefois quelques-uns de  
contes de la Reine de Navarre  
& je suis persuadée que si Ma-  
me Oisille n'alloit pas si souvent  
à Vêpres & ne se mêloit point  
tant de passages de l'Ecriture  
sain

sainte en des choses prophanes ,  
& si le stile de Guebron ou de Symontaut étoit en quelques endroits un peu plus modeste , ce seroit une chose fort divertissante. Ce sont des contes de ma grand'mere (dit la Princesse riant de l'application qu'elle faisoit d'une chose qui se dit si vulgairement ) car j'ai oïi dire qu'elle étoit mere de Jeanne d'Albret , & je suis obligée d'en prendre le parti pour cette raison. Je vous avouë aussi que je trouve qu'ils avoient assez de plaisir en leur solitude ; & je croi que si la Reyne de Navarre ne se fût point lassée d'écrire, ou que le Pont ne se fût point refait , ils raconteroient encore leurs Histoires : Je pense même que nous ne ferions pas mal si nous faisons comme eux. Rien n'est plus vé-

ritable , reprit Silerite , & rien ne peut être plus divertissant : Je ne voudrois pourtant pas qu'à leur exemple chacune de nous recitât une histoire par jour ; car à la fin nous nous en lasserions ; mais seulement que chacune en eût une à raconter. Il n'est pas que nous n'en sçachions toutes quelque une ajouta Gelonide , il faudroit laisser le choix des temps & des lieux , comme on le voudroit choisir ; & après tout si nos histoires ne sont pas tout-à-fait dans les regles de l'art , le peu de temps que nous avons eu à nous préparer , nous servira d'excuse. La Princesse approuva leur avis , & en même temps voyant qu'elle étoit en un lieu agréable , elle s'y assit , & ayant fait seoir toutes ces Dames , elle commença , & raconta la premiere Nouvelle.

Je fus fort attentif à son discours, & quelque tems après j'écrivis cette histoire le plus conformément que je pûs à ce que j'eus l'honneur de lui entendre dire. Je ne puis jeter les yeux sur ce recit sans confesser que je lui ai fait perdre beaucoup de ses graces; mais c'est ce que le Lecteur se figurera aisément & à quoi son imagination suppléeroit sans doute, s'il connoissoit par le grand esprit de cette divine Princesse, & par la facilité qu'elle a de s'exprimer, que bien que j'aye tâché de n'obmettre pas une seule de ses paroles & de n'y rien ajouter, il n'y a pourtant qu'elle-même qui pût avoir écrit cette Nouvelle avec autant de perfection & d'agrément qu'elle la raconta.



## EUGENIE

O U

## LA FORCE DU DESTIN.

*Nouvelle premiere.*

**U**N jeune Gentil-homme des frontieres d'Allemagne, nommé le Comte d'Aremberg, fut envoyé par ses parens pour voir l'Italie. Passant par les montagnes avec deux Valets de chambre & son Gouverneur, il se trouva attaqué par sept ou huit bandits. Quoiqu'il fut dans une extrême jeunesse, il ne laissa pas de faire tout ce que pouvoit un homme de cœur pour défendre sa vie. Du premier coup de pistolet qu'il tira, il en tua un

Table 1<sup>re</sup> f<sup>o</sup> 28





sur la place : & ayant animé ses gens par son exemple, il fit longtemps croire à ces voleurs qu'ils ne viendroient pas si aisément à bout de leur entreprise qu'ils se l'étoient figuré. Neantmoins ayant eu son Gouverneur tué & un de ses gens hors de combat, il est à croire qu'il eût sans doute été obligé de céder au nombre & de périr dans cette fâcheuse rencontre, sans l'arrivée d'un Gentilhomme François, qui survint avec un train pareil au sien. Le Comte d'Almont (c'est ainsi qu'il s'appelloit) poussé par son propre intérêt, & touché de la bonne mine & de la jeunesse de cet Etranger, s'avance genereusement & avec ses gens recommence un furieux combat contre ces Bandits; Aremberg ayant redoublé son courage & ses forces avec un des

siens , qui étoit un fort vaillant homme & qui n'étoit point encore blessé , seconda si bien leurs efforts , que ceux qui purent échapper à la fureur de leurs bras , furent bien-tôt contraints de quitter le champ de bataille & de songer eux-mêmes à leur salut par une prompte fuite. Ces voleurs sçavans dans les détours de ces Montagnes, se sauverent promptement, & les deux jeunes Gentilshommes se contentans de s'être ouvert le passage , poursuivirent leur chemin. Aremberg redevable de la vie au Comte d'Almont, l'en remercioit le plus civilement qu'il lui étoit possible , & d'un autre côté Almont qui lui avoit vû faire les plus belles actions du monde, lui témoignoit beaucoup de satisfaction d'avoir hazardé sa vie pour un si brave homme , &

beaucoup de joye d'avoir eu un si heureux succez dans son entreprise. Aremberg avoit une grande vivacité d'esprit, & il sçavoit nôtre langue assez, pour ne passer pas pour Etranger même aux gens qui l'eussent mieux parlez. Dans sa conversation, il découvroit de plus en plus à son libérateur des graces qui le charmoient. Et ainsi de ce bienfait reçu par le Comte Allemand, & du merite que le Comte d'Almont trouvoit en sa personne, nâquit aisément entr'eux une des plus parfaites amitez qui jamais ait été entre deux jeunes gens. Almont avoit trois ou quatre ans plus qu'Aremberg; mais l'esprit de l'Etranger étoit si avancé que pour les conversations ou pour leurs passetemps, ils trouvoient entr'eux beaucoup de rapport.

L'un ayant acquis par son esprit ce que l'âge sembloit encore lui dénier, & l'autre réparant par un peu plus d'expérience le moins de vivacité qui paroissoit en lui. Tous deux étoient gens de qualité, & tous deux avoient même dessein ; car Almont alloit aussi pour voir l'Italie. Ainsi donc à Milan, à Gennes, à Venise, à Florence, à Rome & par toute l'Italie, ils voyagerent ensemble, au grand contentement de l'un & de l'autre, & au grand accroissement de leur amitié, qui par une mutuelle connoissance de leur sincérité & de leur candeur, augmentoit chaque jour. Il arriva cependant que les parens d'Artemberg, scachans l'accident qui lui étoit arrivé & qu'il avoit perdu son Gouverneur, en qui ils avoient beaucoup de confiance, le

r'appellerent plutôt qu'ils n'eussent fait, ne croyans pas dans l'âge où il étoit , le devoir laisser plus long-tems maître de sa conduite & de ses actions.

A Rome il reçut des lettres qui l'obligerent de s'en retourner en hâte ; mais ce fut avec tant de regret de quitter son amy, que sans un exprés commandement de son pere il n'y auroit jamais consenti, & d'un autre côté Almont trouva depuis son départ le séjour d'Italie si ennuyeux, que bien-tôt après il se retira de Rome ; & sans s'amuser beaucoup par les chemins s'en revint à la Cour. Il étoit fils unique, & il n'avoit plus ni pere ni mere. Pour cette raison il n'y eût pas séjourné une année après son retour, que tous ses parens lui conseillèrent de se marier. Il eût

un peu de peine à se résoudre d'accepter si jeune un joug qu'il avoit toujours ouï dire qu'on ne peut trop long-temps éviter ; mais enfin songeant qu'il étoit nécessaire pour le bien de ses affaires , & n'étant prévenu d'aucune autre passion , plein d'estime & de respect pour la personne qu'on lui proposoit , il se résolut de s'engager à sa recherche. C'étoit une des plus belles personnes de la Cour , héritière d'une riche famille & de qualité comme lui : Si bien que n'ayant de son côté aucun de ses défauts qui peuvent donner de l'aversion à une femme , & sa Maîtresse étant sous le pouvoir de son pere , ce fut une chose qui ayant été goûtée par leurs communs amis , fut conclue & arrêtée en fort peu de temps. Cependant Aremberg

Étant retourné chez lui, & ses parens lui ayant donné un autre Gouverneur, ils l'envoyerent en Suede, en Hollande & en Angleterre, suivant la coutume qu'ont presque tous les gens de qualité de ce pays de faire voyager leurs enfans. Ensuite de quoi à Londres il reçut ordre de son pere de venir en France, avec assurance qu'à Paris il trouveroit des lettres de change, & qu'il ne lui manqueroit rien pour paroître dans cette Cour, ou comme pour couronner tous ses voyages & achever de se perfectionner, il vouloit qu'il fit un plus long séjour que dans tous les autres pays où il avoit été. Aremberg qui depuis long-temps avoit inclination pour notre langue & pour nos façons de vivre, reçut cet ordre avec joye. Mais la pen

fée qu'il reverroit son cher ami le Comte d'Almont, ne lui eût pas donné le loisir d'attendre le vent pour passer à Calais, si son Gouverneur n'avoit moderé son impatience. En quelque lieu qu'il eût été, il avoit toujours écrit à Almont son ami, & il s'étoit passé fort peu de temps qu'il n'en eut aussi reçu des nouvelles, tant ils avoient conservé l'amitié qu'ils s'étoient jurée. Transporté donc de la joye qu'on se peut figurer que deux personnes qui s'aiment uniquement ont de se revoir, il ne fut pas si-tôt descendu à Calais, qu'il prit la poste & vint à Paris, tant parce qu'il sçavoit qu'il y trouveroit son ami, que parce qu'il étoit obligé d'y venir pour la nécessité de ses affaires : Mais cet exemple est une grande preuve de la fatalité qui se mêle

affections des hommes. nberg n'avoit rien de plus ment gravé dans l'esprit que cher ami quand il arriva dans . Son Gouverneur qui avoit été en France , prit le soin ur logement , & ayant déjà ôte dont il s'étoit fort bien vé , il se fit conduire chez ar le postillon qui les avoit nez. C'étoit dans le quartier ouvre. Aussi-tôt qu'ils furent endus de cheval , les gens Comte prenans soin de sa mbre & de ses hardes , ce e Etranger s'amusa à causer son hôte , lui demandant qu'on disoit de nouveau, telui répondit selon les bruits ouroient alors ; mais com- en entrant dans ce logis il t vû un grand embarras de fies devant la porte d'une

Eglise qui étoit vis-à-vis ; de ce premier discours étant passez à un autre , il demanda à son Hôte ce que c'étoit que cet embarras. L'Hôte lui répondit qu'une des plus belles filles de la Cour se marioit , & qu'il étoit venu si à propos , que s'il vouloit entrer dans cette Eglise en attendant que l'on préparât son appartement il pourroit assister à la cérémonie. L'Etranger jugea par le recit qu'il avoit ouï faire de la grandeur de Paris , que son Hôte ne lui pourroit pas dire des nouvelles particulières de son ami , & se confiant en l'adresse par laquelle il lui écrivoit , il ne s'informa point d'autre chose & il entra dans l'Eglise qui lui fut montrée. Là il vit une partie des plus belles personnes de la Cour ; mais sans qu'il eût personne avec lui pour lui

nommer celles qu'il voyoit, il s'attacha d'abord à la beauté d'une jeune fille; mais il s'y attacha si fortement, qu'en même temps il n'eût plus d'yeux que pour elle: quoi qu'il y eût plusieurs belles femmes dans cette Eglise, & que tant d'agréables objets eussent attiré les plus galants de la Cour, jamais il ne leva la vûe de dessus elle pour en considérer d'autre, & insensiblement il en devint passionnément amoureux. Le grand soin que l'on avoit mis à la parer, & l'empressement que tout le monde sembloit avoir pour elle, lui faisoit bien croire qu'elle étoit le sujet de la fête, ce qui l'affligoit extrêmement, ne pouvant s'empêcher d'envier la bonne fortune de celui qui alloit être possesseur d'une si charmante personne. La jalousie

le tourmentoit déjà , & cette passion quoique naissante , peut toutefois par sa singularité être jugée une des plus étranges qu'on ait jamais ressenties. En effet cette aimable fille étoit celle-là même dont son Hôte lui avoit parlé. Mais si jusqu'alors il avoit été combattu des plus violens sentimens qu'on puisse imaginer , jugez , je vous prie , quelle dût être son desespoir , quand l'heure de mettre fin à cette cérémonie étant venuë , il vit que cette belle personne s'avança vers l'Autel pour donner la main au mari qui lui étoit destiné , & qu'il sembloit déjà haïr ; quand enfin il discerna celui dont il regardoit le bonheur avec tant d'envie , & le reconnut pour son meilleur ami le Comte d'Almont. Il avoit toujours été dans cette Eglise ; mais

Aremberg

Àremberg ne l'avoit point vû, soit qu'il n'eût eu des yeux que pour le premier objet qui l'avoit frappé, ou qu'Almont ne se tint pas si proche de sa maîtresse, comme ceux qui sont sur le point d'être mariez ne continuent pas si vivement leur galanterie. L'Étranger étoit combattu des plus violens sentimens qu'on puisse imaginer: tantôt connoissant l'outrage qu'il faisoit insensiblement à son ami, il vouloit s'en aller: tantôt craignant de manquer à l'amitié qu'il lui avoit jurée, il vouloit lui aller témoigner la part qu'il devoit prendre à sa félicité. Et quelquefois pour sa considération particuliere, il vouloit s'arracher par violence d'un lieu dont un secret pressentiment l'avertissoit sans cesse de se retirer: Mais il n'avoit encore rien aimé;

bien injustes : Il s'imaginoit qu'Almont n'avoit pas augmenté ni en grace ni en bonne mine, & que la Comtesse sa femme (car déjà elle l'étoit devenuë & le mot étoit prononcé) ayant tourné la vûë vers un vénérable vieillard qui paroissoit son Pere, sembloit lui avoir reproché son obéissance par un regard accompagné de quelque tristesse, quand la cérémonie voulut qu'elle lui demandât son consentement, avant que de donner le sien. Ainsi après l'avoit suivie jusqu'au Carosse, mêlé dans toute la troupe, & après s'être tenu sous le portique du Temple, tant que ce Carosse qui l'entraîna, pût être devant ses yeux; il se retira à son logis, aussi tourmenté que peut être jamais personne l'ait été par une passion invincible. Sous pretexte de sa

lassitude, il se mit au lit, quoi qu'il ne fût pas encore midi : Mais il n'avoit garde d'y trouver le repos qu'il y cherchoit. Il avoit de l'honneur autant qu'homme du monde , il aimoit son ami comme lui-même ; mais il n'avoit jamais rien vû de plus beau que cette femme , & il se sentoît tellement destiné pour l'aimer , que n'osant s'y résoudre , & ne pouvant en même temps s'en empêcher , il faisoit en lui-même les plus tristes plaintes que jamais la douleur ait fait faire à personne. Helas, disoit-il , ce que je croyois si fabuleux est donc véritable que l'homme n'est pas libre d'aimer , ou de n'aimer pas comme il lui plaît. La raison ne sert donc de rien pour régler nos affections quand le destin veut s'en mêler ? Il faut devenir injuste , il faut

qu'il ne pouvoit quelquefois s'empêcher de parler seul & d'exprimer par ses paroles prononcées assés haut la violente douleur qu'il sentoit. Mais quand la nuit fut venuë, & que pour n'avoir presque point mangé de tout le jour, il se laissa abbattre par sa lassitude & par son amour, toutes ses imaginations moins dissipées encore que durant le jour, se ramassèrent pour le tourmenter, lui représentant incessamment le bonheur de son ami, & le malheur de sa condition. Enfin pourtant faisant encore pour cette fois triompher l'honneur & le devoir, il resolut qu'il ne verroit point Almont, de peur que par la vûë de sa femme, qu'il lui feroit voir sans doute, il ne sentît augmenter son mal, aimant mieux manquer à son ami par incivilité, que de

de s'exposer à lui manquer en la fidélité, qu'il lui avoit jurée. Sur le point du jour, vaincu du travail des journées précédentes & d'une si longue veille, il s'endormit : Mais comme de hazard il étoit fête ce jour-là, son Gouverneur, qui étoit homme fort pieux, le fit éveiller pour aller à la messe. Il étoit si tard que l'Hôte lui dit qu'il n'en trouveroit plus qu'à une Eglise de certains Religieux qui ont permission d'en dire fort tard. Il s'y en alla ; & remarquez comme l'amour le poursuivoit vivement. La jeyne Comtesse ne fut pas beaucoup diligente : Se trouvant donc en la même peine que l'Etranger, elle fut dans la même Eglise. Cette seconde vûë combatit cruellement les belles résolutions que l'amitié lui avoit inspirées : Il tint bon pourtant.

& il resolut encore de fuir tout ce qui lui pouvoit faire voir une personne si dangereuse ; & d'oublier plutôt son ami , que d'être contraint d'aimer sa femme. Mais on ne peut éviter son malheur : Ne sçachant que faire , comme un Etranger qui arrive dans Paris, il lui vint en fantaisie d'aller le lendemain à la Comedie. Il s'y en va avec quelques Gentils-hommes de son pays qui ayans sçu son arrivée l'étoient venu voir: On les mene en une loge ; il n'y eût pas si-tôt pris sa place, que l'on ouvrit celle qui étoit tout proche , & il vit entrer un grand nombre de Dames. Elles se placerent comme elles se trouverent ; on n'avoit point encore allumé , cependant autant qu'on pouvoit voir dans l'obscurité , Aremberg qui étoit tout auprès de cette loge , étant le pre-

mier de la fienne qui étoit au-dessous de l'autre, voyoit bien qu'il y avoit une femme de fort belle taille & de fort bonne mine auprès de lui: mais il ne la reconnoissoit point encore. Enfin lorsque la toile fut levée, qu'elle dût être son étonnement quand il reconnut que c'étoit la Comtesse? Durant l'obscurité elle s'étoit démasquée & cette toile qui couvroit le Théâtre, fut si promptement levée qu'elle fut surprise. Elle se remasqua presque en même temps: Mais quoiqu'Aremberg ne l'eût vüe que comme un éclair, il en fut consumé, & depuis ce temps-là son amitié eût beau combattre, elle n'en put revenir. Ah, dit-il soudain en lui-même, il faut que l'amour triomphe, puisque le destin s'en mêle: J'ai fui, j'ai combattu & j'avois

peut-être vaincu : mais enfin si c'est un crime d'aimer l'objet du monde le plus aimable , l'amour me l'a proposé ; mais c'est le Ciel ou le hazard qui l'acheve. Il ne fut pas fort attentif aux Acteurs , si ce n'étoit que quelquefois les jugemens qu'il entendoit faire dans la loge voisine, l'obligeoient d'y appliquer son attention , principalement quand la Comtesse d'Almont parloit , & il lui sembloit que c'étoit si judicieusement & si à propos que dès lors il ne crût pas qu'on pût avoir plus d'esprit. Que vous dirai-je enfin , cette passion née d'une manière si bizarre, n'avoit garde d'avoir des progrès qui lui fussent fort dissemblables. L'amour que le Comte d'Arenberg conçut par un accident si extraordinaire , lui mit dans l'esprit la plus ha-

zardeuse pensée qui peut-être ait jamais été conçue par un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, car alors il n'en avoit pas davantage. Jugeant bien qu'il ne pourroit plus vivre sans se faire connoître à un objet qui s'étoit si souverainement rendu le maître de toutes ses affections, & n'ayant que deux choses à combattre en cette rencontre, son Gouverneur & son ami, il résolut de commencer par se défaire du premier. Le lendemain sans s'ouvrir de son dessein qu'à un de ses Valets de chambre en qui il se fioit plus qu'en l'autre, il se retira de son logis avec la plus grande quantité d'argent qu'il pût, & sçachant le quartier où demeueroit le Comte d'Almont, il alla se loger le plus proche de sa maison qu'il lui fut possible, déguisant son nom,

& ne se faisant passer que pour un simple Gentil-homme. Ce fut ce jour même que le Roi partit de Paris pour aller à S. Germain, & que l'on résolut au Conseil d'assiéger cette grande Ville. Si bien qu'à peine Aremberg fut logé proche du Comte d'Almont, qu'il apprit qu'il étoit parti & qu'il avoit suivi la Cour. Cette nouvelle rejouit le Comte Etranger malgré qu'il en eût., non qu'en même tems il ne sentit quelques remords de sa joye & qu'il bâtit encore de grandes esperances sur son éloignement: car il prévoyoit bien que l'amitié d'Almont n'étoit pas la seule difficulté qu'il auroit à combattre. Mais ne pouvant s'empêcher de se réjouir de ce que s'il falloit entrer chez lui avec un dessein qu'il ne pouvoit quelquefois approuver; du moins

il ne feroit point à son ami l'outrage & l'assassinat de le rendre l'instrument de la ruine de son honneur , en se faisant introduire chez lui par lui-même , quoique ç'eût bien été le plus court. Soit donc qu'amour voulut qu'il y eût du caprice dans tout le cours de cette passion , comme en son commencement, soit qu'il crût qu'il ne s'introduiroit pas aisément chez cette femme qui durant l'absence de son mari ne voyoit presque personne ; ou bien qu'enfin attendre le retour du Comte d'Almont , fût une voye qui eût semblé trop longue à son impatience. Comme l'amour est inventif, il se mit en l'esprit le plus étrange dessein dont un jeune homme puisse être capable. Il s'étoit logé chez une femme veuve qui tenoit un logis garni,

& il avoit choisi cette maison non seulement parce qu'elle étoit proche de celle du Comte d'Almont ; mais parce qu'il avoit appris aussi que cette femme y avoit quelques habitudes. Il la gagne à force de presens & lui déclarant enfin son dessein, un jour qu'il sçut de cette femme que la Comtesse cherchoit une Demoiselle, il lui offrit toutes choses, si elle pouvoit faire en sorte qu'il y entrât sous ce déguisement. Il lui fait voir la facilité qu'il y auroit, à cause qu'il n'avoit point encore de barbe, qu'il étoit d'une taille bien proportionnée, mais point trop grande, & qu'il n'avoit pas les traits du visage trop marqués. Cette femme intéressée, comme l'ordinaire des gens de cette sorte, gagnée par la solidité de ses presens & flattée par l'esperance de

ses promesses , lui promit de s'y employer & par un ministère dont le détail n'est de nulle conséquence, y réussit enfin si bien qu'ayant fait entendre à la Comtesse que c'étoit une Etrangere de bonne maison , qui s'étant trouvée en France , étoit obligée de servir par la nécessité du tems qui durant le siege devoit apparemment être fâcheux. Lui en ayant répondu & lui ayant fait assurer de sa fidélité par les plus honnêtes gens qui fussent de sa connoissance , elle la lui mena deux ou trois jours après. La Comtesse en fut contente , elle accepta son service & elle la retint dès ce jour même. On peut se figurer le contentement du jeune Etranger , & combien la Comtesse étoit promptement obéie en tout ce qu'elle commandoit à Eugenie , car c'est ainsi qu'il se fit.

appeller. Certes si en changeant ses habits il eut pû aussi changer son sexe, il étoit trop heureux. La Comtesse qui voyoit le grand soin & l'assiduité que cette fille prenoit pour la servir, & l'affection qu'elle faisoit paroître pour tout ce qui la regardoit, ne pouvoit s'empêcher de s'en louer, étant bonne naturellement, elle commençoit peu à peu à payer ses services de confiance & de bonne volonté: mais le pauvre **Aremberg** ne pouvoit oublier ce qu'il étoit, & il n'étoit guere en état de se contenter de l'agrément que sa Maîtresse donnoit au service d'Eugenie, & du discernement qu'elle faisoit d'elle d'avec tous ses autres domestiques. La Comtesse étoit une des plus aimables personnes du monde: & ce qui avoit pris cet Etranger,

étoit ce qu'elle avoit encore de moins redoutable. Son esprit étoit agréable & solide au dernier point ; elle avoit l'humeur du monde la plus charmante : enfin elle étoit extrêmement aimable, & il la voyoit à tous les momens du jour. Si bien que peut-être jamais homme n'est devenu amoureux au point qu'il le devint. Cependant son tourment lui plaisoit, & ses peines lui étoient agréables, comme le sont d'ordinaire tous les commencemens de quelque servitude que ce puisse être quand elle est volontaire. Il étoit si charmé de tant de graces qu'il découvroit en sa Maîtresse, qu'au plus fort de son desespoir il ne pouvoit s'empêcher de remercier le Ciel de l'avoir soumis à une personne si accomplie, puisque c'étoit lui seul qui par sa

providence sembloit avoir son choix ; & souvent en lui-même pour trouver quelque consolation à l'excès de ses ennuis tâchoit de se persuader qu'il étoit heureux , en ce que semblant né pour mourir d'amour , c'étoit du moins pour un objet qui étoit si digne. Mais deux choses le désespéroient, la vertu de la Dame & la peur de l'avoir. Quoique les tours de cheville dont plusieurs femmes avoient amené l'invention de ce temps lui aidassent extrêmement à se déguiser , il songeoit cependant bien que cela ne pouvoit passer toujours. Il appréhendoit le retour du Comte d'Almont dans la crainte où il étoit qu'il ne vînt à le reconnoître , il faisoit des vœux ardens pour la continuation d'une guerre dont.

de monde fouhaitoit la fin : Mais ce n'étoit pas encore son plus grand tourment, il n'osoit se découvrir à la Comtesse, car rien ne l'enhardissoit. Dans la peur qu'il avoit d'être reconnu par son ami, au moins il avoit encore quelque sujet d'esperer par le changement de son visage depuis qu'il ne l'avoit vû, & par le changement de ses habits qu'il avoit pris si differens de ceux qu'il avoit en Italie. Mais dans ses desirs dont la violence augmentoit chaque jour, il ne pouvoit concevoir aucune esperance. Il remarquoit une si grande retenue en sa Maîtresse, qu'il n'osoit songer à se déclarer, ayant toutes sortes de raisons de craindre d'être banni dès l'heure même. Ainsi dans l'apprehension du plus grand mal qui lui pût arriver, il se conten-

toit d'une condition qui du moins avoit ses consolations. Il lui parloit quelquefois de son mari; mais si elle ne lui faisoit pas voir beaucoup d'affection, il ne pouvoit rien remarquer en elle qui lui pût faire soupçonner sa vertu. Un jour entr'autres comme par les raisons que j'ai dites sa Maîtresse lui avoit permis de prendre beaucoup de familiarité avec elle, lorsqu'elles étoient seules, tombant sur le sujet du Comte d'Almont, mais ne le verrai-je jamais, Madame, dit cette prétendue Eugénie; certes je ne saurois penser qu'il ait pour vous autant d'affection que vous voulez me faire croire: Pourroit-il vivre éloigné de vous si long-temps? Voilà pourtant comme deviennent les plus passionnez Amans quand ils sont Maris. Ces paroles firent un peu

réver la Comtesse, & son mouchoir qui se souleva, fit espérer à ce pauvre Amant qu'elle avoit étouffé quelque soupir qui s'étoit voulu élever malgré elle; mais il n'avoit garde d'en entendre l'explication: & puis ce qu'elle lui repondoit faisoit mourir toutes ses espérances. Elle justifioit le retardement de son Mari, sur la difficulté de rentrer dans Paris & d'en ressortir; Et par hazard elle se mit à lui dire qu'il étoit bien aise qu'elle l'eût à son service. Et sur ce sujet, elle lui montra une lettre qu'il lui avoit écrite depuis peu où il lui en parloit. La nuit apporta d'étranges inquietudes à Eugénie; & le jour qui la suivit ne lui rendit pas le calme qui lui étoit si nécessaire. Quelque temps après dîner elle scut que sa Maîtresse étoit en son Cabinet & elle

s'y en alla. L'état où elle la trouva lui donna d'abord beaucoup à penser ; la Comtesse tenoit dans son tablier quelques papiers dont il y en avoit encore beaucoup d'ouverts , & elle sembloit les avoir pris dans un destiroirs d'un petit cabinet fort riche , près duquel elle étoit assise. Lorsqu'Eugenie entra , elle parut un peu étonnée , elle repoussa le tiroir & renversant son tablier , elle en couvrit ces papiers qu'elle tenoit. Même il sembla à Eugenie que quelques larmes couloient encore le long de ses jouës ; quoiqu'aussitôt qu'elle entra , la Comtesse eût porté son mouchoir à son visage. Ayant pourtant reconnu que c'étoit Eugenie , elle se remit aussitôt ; mais le trouble qui l'avoit agitée sembla par contagion passer dans l'esprit de cette prétendue fille ,

filles, & il n'y fut pas long-temps sans s'y augmenter étrangement. Car écoutez, je vous supplie, cette aventure. Aremberg si bien déguisé faisoit tous ses efforts pour pénétrer dans l'esprit de la Comtesse, & pour découvrir si elle n'avoit jamais rien aimé; mais jusques-là quelques soins qu'il y eût pris, il n'en avoit jamais pû rien sçavoir. La Comtesse lui avoit toujours répondu fort froidement, soit qu'en cela elle n'eût suivi que son humeur qui étoit fort réservée, ou qu'elle eût cru n'avoir pas encore lieu de se confier à cette fille. Mais enfin, soit qu'elle fut pressée par le besoin qu'elle avoit d'une confidente dans l'affaire qui s'offroit à elle, soit que cette fois Aremberg maniât plus adroitement son esprit qu'il n'avoit fait, aidé par

l'occasion qui se présenteoit , elle ne pût lui refuser sa confiance ; & suivant le discours qu'elle fit à cette fille , comprenez s'il est possible , l'état où se trouvoit le pauvre Aremberg dans le difficile personnage qu'il lui falloit jouer.

Eugenie , lui dit cette Comtesse , tu me crois la plus heureuse personne qu'il y ait au monde , & j'ai sujet de l'être : j'ai un Mari aimable pour sa personne & qui vit fort bien avec moi , & j'en ai aussi toute la reconnoissance imaginable. Mais que les parens se trompent bien , ou qu'ils nous traitent cruellement , quand ils pensent que la reconnoissance & le devoir peuvent régler nos affections ! Dieu m'est témoin que rien ne me peut obliger d'avoir la moindre pensée , contre ce que je dois à la foi que j'ai donnée ; & si j'ai

**M**urmuré du commandement de mon Pere, je ne connoissois presque point le Mari qu'il m'a choisi, quand je l'ai épousé; je n'ai point sujet de m'en repentir ; mais apprends que s'il vit bien avec moi, j'ai acheté bien cher le bon traitement que j'en reçois. Ecoule le sacrifice que j'ai fait, apprends la victoire qu'il m'a fallu remporter sur moi-même, & par la confiance que j'ai en toi, aide à mon esprit à trouver le repos qu'il cherche. On ne peut se figurer l'étonnement de la pauvre Eugénie, ne sachant où ses paroles pouvoient aboutir : Mais qui eût pû lire dans son cœur, y eût vû de bien plus sanglans combats, quand la Comtesse continuant son discours, lui donna sa confiance entière, & lui découvrit enfin que depuis sa plus tendre jeunesse,

elle avoit été constamment aimée d'un jeune Gentil-homme de grande Maison , parfaitement honnête homme appelé Florençal , doué de toutes les qualités de l'esprit & du corps qui peuvent rendre un Chevalier accompli. A cet aveu le pauvre Aremberg pensa tomber en foiblesse , lui voyant prononcer le nom de son Rival avec tant d'affection. Quelque effort qu'il se fit , il ne put s'empêcher de faire paroître son trouble à un tel point que la Comtesse s'en apperçut, & lui demanda ce qui la surprenoit si forr. Aremberg un peu confus fit un extrême effort sur lui-même , & répara pourtant par son adresse l'erreur que son Amour lui pensa faire commettre , lui disant pour justifier son étonnement , que ce qui l'avoit surpris , étoit qu'ayant en-

entendu parler de ce Gentilhomme qui étoit en si grande réputation, & le connoissant même depuis quelques jours, il n'avoit point eü dire qu'il eût eu de l'amour pour elle : Mais ce que la Comtesse lui repartit n'aida pas beaucoup à appaiser son étrange douleur : Helas, ma chere Eugenie, reprit-elle, comment aurois-tu entendu parler d'une chose dont personne n'a jamais rien sçu. Florençal m'a aimé d'une si parfaite amitié qu'il n'en a jamais témoigné rien à personne. Il est d'une Maison qui ne cede en rien à celle de mon Mari, ni à la mienne; mais il est cadet, comme tu peux sçavoir, & il a si peu de bien, qu'instruit de l'humeur de mon Pere, il n'a jamais songé à m'épouser. Ayant aussi trop d'estime pour moi, pour concevoir des

esperances qui eussent pû m'offenser. Je puis t'avouer que si une femme a quelque obligation à un homme d'une affection honnête, constante & desintéressée, je ne puis refuser ce souvenir à celle qu'il a eue pour moi. Il a refusé cent partis qui lui pouvoient faire sa fortune, contre le commandement que je lui ai fait, & s'est conduit avec tant de sagesse & avec tant de retenue, que hors les témoignages particuliers que j'ai reçus de sa constance, jamais on n'a pu rien soupçonner de son attachement. Ces paroles étoient autant de coups de poignard pour la triste Eugénie; mais jusques-là elle n'avoit point encore entendu prononcer l'arrêt de sa mort : car la Comtesse ne s'étoit point encore déclarée des sentimens qu'elle avoit pour cet heureux

Rival, jusqu'à ce qu'elle poursui-  
vit en ces termes : ce qui te doit  
le plus étonner, c'est qu'il n'a eu  
aucune assurance que sa passion  
me fût seulement agréable ; car  
jamais je ne me suis expliquée si  
avant avec personne qu'avec toi.  
Tantôt je le repoussois si rude-  
ment que je m'étonne de sa folle  
perseverance ; tantôt je le mena-  
çois de rendre sa passion ridicule :  
& si quelquefois je lui paroissais  
plus favorable, tout ce radoucisse-  
ment n'alloit qu'à l'écouter  
avec un peu plus d'attention, &  
à lui faire remarquer que je n'en  
souffrois point d'autre. Que sert  
enfin de te dissimuler, je te con-  
fesse que ses soins me plaisoient,  
& qu'autant qu'une fille qui est  
sous l'obéissance pouvoit disposer  
de son inclination, il avoit tout-  
à-fait tourné la mienne de son

**72**                    *Les Nouvelles*

parti ; & je t'avouë que j'aurois  
facilement suivi le choix que le  
Ciel & mon cœur sembloient  
avoir fait pour moi , si j'eusse pû  
espérer d'y faire un jour consentir  
mon Pere.

*Mais que sert le merite, où manque  
la Fortune ?*

Tu as pû apprendre la réputation  
qu'il a d'avoir de l'esprit, du coura-  
ge & de la galanterie. Tu vois sa  
bonne grace, sa bonne mine & son  
adresse ; mais si je t'avois raconté le  
cours de sa passion & la suite de son  
amour , tu avouërois , sans doute,  
qu'il est encore sans comparaison  
plus aimable pour une Maîtresse  
que pour tout le reste du monde  
dont il a si généralement acquis  
l'estime. Tu condamnerois mes  
rigueurs , tu admirerois sa constance.

tance & tu conclurois sans doute, comme j'ai souvent fait moi-même, que je ne méritois point d'être servie par un si parfait Chevalier, ou qu'il méritoit lui-même un plus heureux destin que celui qu'il a rencontré, en passant inutilement sa jeunesse à m'aimer sans fruit, & à se voir réduit au desespoir pour récompense. A ces mots la Comtesse tournant par hazard les yeux sur ces papiers qu'elle avoit tirez du cabinet, elle en prit un dans sa main, & achevant de l'ouvrir, car il n'étoit pas replié tout-à-fait: Eugenie, lui dit elle, tîen, lis ces vers, c'est la moindre marque que je te puis donner de son esprit; mais peut-être ne te déplairont-ils pas, au moins ils me plurent dans le tems qu'ils furent faits, peut-être parce qu'ils me flattoient peut-être par-

ce que ce fut moi qui lui en donnai le sujet. Il s'étoit blessé à un doigt. Comme il fait aisément des vers, je ne sçai par quelle aventure un soir que nous étions chez une Dame de mes amies, je lui dis que la nouveauté du sujet le devoit obliger à faire quelque chose sur son mal. En même temps la Comtesse donna ce papier ouvert à Eugenie qui l'ayant pris, y lût ces paroles.

*Au triste état où je me voy  
Aimable Iris que sera-ce de moy,  
Si vous n'avez pitié de mon cruel  
martyre?*

*Helas je n'ose vous le dire,  
Et j'ai si mal au doigt  
Que je ne scaurois vous l'é-  
crire.*

*Incomparable affliction!  
Pour exprimer ma passion*

*Françoises.*

75

*Je suis au bout de mon adresse.  
Car de vous le mander par un beau  
compliment ,*

*Outre que sans grande lar-  
gesse*

*On trouve difficilement*

*Confidente qui s'intéresse ;*

*Ou Messager qui parle éloquemment,*

*Ce seroit avec sa Maîtresse*

*En user , ce me semble , un peu trop  
librement :*

*Mais cependant l'affaire  
presse.*

Il étoit le premier à faire raille-  
rie de ce qu'il n'étoit pas riche,  
reprit la Comtesse , en interrom-  
pant Eugénie en cet endroit ;  
mais il faut que tu sçaches encore  
que ces vers qui parlent d'une  
confidente intéressée, sont la suite  
de quelques discours que nous  
avons eus auparavant, sur le sujet

G ij

d'une Dame si avare, qu'on disoit d'elle, qu'ayant une de ses filles à laquelle devant tous ses Amans elle témoignoit plus de confiance qu'à aucune autre, elle lui faisoit promettre son assistance à tous en particulier, & l'on ajoutoit que comme c'étoit à qui lui donneroit le plus de tant de Rivaux, elle partageoit les presens avec elle. Si bien que cet endroit étoit encore une application spirituelle à la raillerie qu'on faisoit alors de la maniere que cette Dame avoit trouvé de s'enrichir. Mais voyez le reste, car peut-être comme vous êtes étrangère, quoique vous sçachiez fort bien nôtre langue, vous ne serez pas touchée de ces choses qui ne consistent qu'en une expression assez aisée & assez naturelle. Eugenie sans lui répondre, acheva de lire

ces autres vers.

O le galand poulet dont j'avois le  
dessein!

Si j'eusse pû me servir de ma  
main.

O qu'il eût été doux! ô qu'il eût été  
tendre.

Mais las j'en perd l'espoir & vois  
d'un œil marri

Que de l'air dont vos yeux commen-  
cent à s'y prendre,

Mon cœur sera réduit en  
cendre,

Avant que mon doigt soit  
guéri.

Mais que m'est-il besoin de parler  
ou d'écrire

Si vous voulez de mon mar-  
tyre

Et la cause & l'effet en même  
temps sçavoir,

*Les Nouvelles*

*Aimable Iris de tant d'attr  
pourvue !*

*Daignez sur moi jeter  
vue*

*Et consultez votre miro.*

*Pour juger de mon desespo*

*Il ne faut que vous avoir*

*Helas, il ne faut que me v*

Le lendemain, reprit la Comtesse, il me donna ces vers lui-même chez une de mes Amies, où il vint trouver ; & quoiqu'il n'eût pu me déclarer que c'étoit pour moi qu'il les avoit faits, je pouvois pas m'empêcher de voir : car outre que c'étoit moi qui lui en avois donné le sujet, je remarquois encore qu'il ne les avoit faits sous le nom d'Iris, que parce qu'il m'avoit entendu dire que de tous les noms qui se mettent dans les Chançons ou da

vers , c'étoit celui que j'aimois  
mieux. Les vers ont cette com-  
modité pour les galants , que c'est  
isque un moyen infailible pour  
ler de leur passion sans qu'on  
puisse offencer. Ainsi me plai-  
t assez en la conversation du  
evalier (car comme il est cadet  
à Maison , tu sçais que c'est la  
lité qu'il a prise pour se distin-  
r de ses freres ) je ne voulois  
nt sur tout qu'il me donnât  
t de l'éviter , ce que j'eusse  
obligée de faire , s'il en fût  
u à une déclaration plus ou-  
e. Il le remarquoit fort bien ,  
a passion m'étoit plutôt con-  
par son extrême assiduité &  
tous ses petits soins que ceux  
aient véritablement pren-  
sans y penser , que par ses  
ours que je n'aurois pû souf-

discretion accompagnoient son  
procedé, que la plus severe vertu  
n'auroit pû s'en offencer. Contre  
l'ordinaire coutume de tous les  
jeunes gens de la Cour qui ne se  
declarent galans d'une Dame,  
qu'afin de faire croire en même  
temps qu'ils ne sont point mal re-  
çus, jamais il ne fit aucune ac-  
tion qui me pût faire remarquer  
que son dessein étoit comme le-  
leur. Des vers, des Chançons &  
des Lettres écrites tantôt sous le  
nom d'un autre, tantôt sous le  
sien, mais toujours avec quelque  
adresse particuliere, & sur quel-  
que sujet dont je ne pouvois  
m'offencer, furent long-temps les  
seuls moyens dont il se servoit.  
Entre autres voi ce Madrigal. Un  
jour je gardois le lit, me trouvant  
incommodée d'un mal de tête qui  
me tourmentoit: je voyois le

monde neantmoins; mais comme  
 enfin je me plaignis de ne pouvoir  
 plus parler, & que cela redou-  
 bloit mon mal, je renvoyai ceux  
 qui m'étoient venus voir, étant  
 assez familiere avec eux tous. Sur  
 quoi s'approchant avant que de  
 s'en aller, il me dit à l'oreille ces  
 vers qu'il fit sur le champ, & je  
 les trouvai si fort à mon gré que  
 depuis je le priai de me les écrire.  
 Eugenie prit encore ce papier,  
 & le lisant vit qu'il contenoit seu-  
 lement ces paroles.

*En vous faisant parler votre santé  
 s'alterre ;*

*Et bien auprès de vous , Iris il se fau-  
 taire :*

*Mais au moins connoissez combien de  
 mes langueurs*

*Vôtre langueur est diffé-  
 rente :*

*C'est pour parler que vôtre mal s'aug-  
mente ,*

*C'est pour me taire que je  
meurs.*

Je n'aurois jamais fait, reprit la Comtesse , si je te faisois voir toutes les marques que je recevois de sa galanterie & de sa passion. J'aime toutes ces choses & cela étoit cause qu'il s'y appliquoit peut-être plus qu'il n'auroit pas fait : quoique cela lui fut si naturel , que le plus souvent c'étoit devant moi , & sans peine. Regarde encore celui-cy, J'étois seule avec lui , & je révois ; & lui ayant dit que j'avois quelque chose en l'esprit , & que je le priois de ne me dire mot, & qu'il fit des vers s'il vouloit : Presque en même temps il prit une écriture qui étoit sur la table , & me

*François.*

83

nt que pour cette fois j'aurois  
n Uranie, puisque la rime le  
loit, il y laissa ce Madrigal.

*Je suis jaloux, belle Uranie,  
Et ce n'est point de mille Amans  
Qui chaque jours dans leurs  
tourmens*

*Accusent votre tyranie.*

*Votre esprit est l'heureux Ri-  
val*

*De qui le bonheur sans égal  
Me met à toute heure en alar-  
me :*

*mais son entretien ne vous cause  
d'ennuy,*

*Lui seul vous possède & vous  
charme,*

*Et rien ne vous plaît après lui.*

Comtesse qui remarqua qu'E-  
nie donnoit son approbation  
froidement à tous ces vers.

crût qu'elle s'en ennuyoit ; mais elle imputoit toujours cette insensibilité à la difficulté de comprendre les délicatesses de nôtre langue : Ramassant donc ces papiers , tu t'ennuyois , poursuivit-elle de lire tout ; les autres sont presque d'un même style ; mais tu n'en verrois aucun qui ne fût plein d'esprit , & sur tout quoique très-passionnez, si respectueux que jet'avouë que je ne pouvois m'empêcher de m'en laisser flatter, & si insensiblement , qu'à la fin j'eus regret d'y avoir pris une si grande habitude, parce que je te confesse, qu'il m'étoit étrange quand j'étois long-temps sans le voir : Il n'en connoissoit rien pourtant. J'avois pris tant d'empire sur lui que je l'obligeois de se contenter de mon amitié , car je lui donnois toujours à connoître que s'il

m'aimoit véritablement il devoit craindre de perdre par trop de liberté l'estime que j'avois pour sa personne, & la confiance que je prenois en lui. De cette sorte, quoique tu voyes beaucoup de ses Lettres, elles sont toutes de telle maniere, que quand on les verroit on n'y pourroit rien trouver que des nouvelles si j'étois à la Campagne, ou des complimens s'il m'étoit arrivé quelque accident qui en exigeât de la civilité de mes amis. Ou s'il se licentioit quelquefois, c'est sous des termes si difficiles à entendre pour tout autre, que le plus fâcheux Mari ne sçauroit s'en offencer. Toutefois je te confesse que je ne les ai tirées de ce cabinet, où je les avois toujours conservées, que pour les bruler: Mais pour en sçavoir le sujet, écoute le reste

de mon aventure. A ces mots la Comtesse fit un grand soupir & s'arrêta un peu pour reprendre haleine. Mais certes ce ne fut pas mal-à-propos pour le pauvre Aremberg ; car il n'en pouvoit plus tant sa douleur étouffée le pressoit cruellement. Il soupira donc avec la Comtesse : mais si la propre douleur de la Maîtresse ne l'eût entièrement occupée elle-même, elle devoit bien s'apercevoir que le grand soupir d'Eugenie ne pouvoit pas seulement partir de la compassion d'une Confidente. Toutefois n'ayant garde de la vouloir tirer d'erreur : Ah Madame lui dit-il, que la fortune est cruelle ! Qu'il est difficile d'aimer sans être misérable ! Et que les jugemens que l'on fait du malheur ou de la félicité des hommes sont trompeurs quand

on les fait sur les apparences !  
Aremberg ne put dénier ces paroles à son tourment , croyant bien que la Comtesse n'entreroit pas aisément dans leur sens équivoque pour son Rival , & pour lui. En effet , reprit-elle , tu'as bien raison ma chere Eugenie , tu n'aurois pas aisément deviné tout ce que je t'ai appris ; mais tout ce que je t'ai appris , n'est rien encore au prix de ce que j'ai à te dire. Toutes ces marques que je t'ai fait voir de la passion de Florençal , ne sont rien en comparaison des solides obligations que je lui ai. Il m'a respectée comme sa Maîtresse ; mais il m'a aimée comme une sœur qu'on aime bien , & il a toujours pris mes interêts , comme si sa fortune avoit été entre mes mains. Je t'ai déjà dit qu'il a méprisé l'affection

de plusieurs personnes qui auroient sans doute fait son établissement , & quelque jour je t'en raconterai des particularitez qui te surprendront. Par plusieurs fois il a exposé sa vie pour les intérêts de ma maison , mais avec si peu de bruit & d'éclat qu'une fois entr'autres , il nous deffit d'un dangereux ennemi , qui connoissant mon Pere fort âgé , nous tourmentoit sans cesse. Cet homme étoit nôtre voisin en une des maisons que nous avons à la campagne & incessamment nous en recevions du déplaisir. Par malheur pour lui , il vint à Paris : comme Florençal en avoit souvent entendu faire des plaintes à mon Pere & à moi , sans que nous en scussions rien , ni qu'aucun autre en soupçonnât jamais la moindre chose , il prit querelle  
avec

avec lui , & ils se battirent ; mais si opiniâtrément que Florençal le tua sur la place de deux grands coups d'épée , & revint dangereusement blessé : Cet homme avoit des parens & des amis puissans , & sans que Florençal en avoit aussi beaucoup , & que l'action étoit belle , il se mettoit en une étrange peine en ma considération : car n'ayant nul sujet de faire une querelle à ce Gentilhomme , quelque adresse qu'il eut , il ne pût si bien faire , qu'il ne parut toujours que c'étoit lui qui l'avoit poussé sur un sujet assez léger : Aussi avant que de tirer l'épée , le tenant sur le pré , il ne craignit pas de lui dire que ce n'étoit qu'en considération de mon Pere qu'il le vouloit voir l'épée à la main , bien assuré qu'il le tueroit ou qu'il y seroit tué ,

se battant avec lui sans quartier : ce que l'autre accepta ; car quoiqu'il fût très-brutal , il étoit vaillant. Je n'ai point de freres , comme tu sçais , & j'ai un cousin germain que mon Pere aime comme son fils & qui est presque tous les jours ici. Florençal a lié une amitié étroite avec lui : Comme il étoit bien plus avancé dans le monde , il a pris un soin particulier pour l'introduire par tout , & dans la bataille de Lens il le tira d'entre les mains de trois Allemands qui l'amenoient prisonnier. Au retour de cette Campagne il l'empêcha d'être assassiné en une fâcheuse rencontre , & courut un grand danger dans ce funeste accident , comme tu peux déjà nous l'avoir entendu dire beaucoup de fois. Je te raconterois encore mille obligations essentielles que je lui ai , mais il

vaut mieux venir à la conclusion & au sujet pourquoi je t'ai raconté tout ceci. Tu vois que je ne me suis pas fort engagée en cette affection, & que l'avantage qu'il a sur moi, ne me donne rien à craindre. Mais que sert-il de te dissimuler ? Je ne veux point m'exposer plus long-temps à la durée de ce commerce: mon Mari me traite bien, il en peut concevoir de l'ombrage, j'aimerois mieux mourir que d'avoir rien commis contre ce que je dois à ma reputation. Pourquoi donc plus long-temps demeurer dans le peril ? Je ruinerai la fortune d'un Gentil-homme à qui je ne puis m'empêcher d'en souhaiter une très-heureuse. J'ai donc tout-à-fait résolu de rompre avec lui. Je ne te dissimule point que je me fais une violence extrême;

mais il faut enfin que la raison se montre la plus forte. J'ai tiré du Cabinet tous ces papiers qui ne servoient qu'à maintenir dans mon souvenir des pensées qui troubloient mon repos. Je les ai lus pour la dernière fois , & je te confesse qu'en les lisant avec dessein de ne les revoir jamais , je n'ai pû retenir mes larmes. Mais il faut bien mettre une fin à toutes ces choses , & écoute si celle que j'ai résolu dans mon esprit , n'est pas selon ta pensée ? Cette grande severité que je lui ai toujours fait paroître , n'a pû étouffer l'amour qu'il a eu pour moi. Je ne crois pas qu'il ait jamais eu de prétention de m'épouser ; mais figure toi ce que c'est d'un Amant qui aime avec une forte inclination , & représente-toi l'état où il s'est vû , quand il

Je confideré que j'en épousois une autre qui peut-être dans ce temps ne m'aimoit pas tant que lui. Il m'a dit tout ce que cette passion peut faire dire à une personne qui en est véritablement atteinte. Il m'a fait redouter mille extravagances ; mais enfin il en a usé comme un honnête homme. Quatre ou cinq jours avant celui de mon mariage il s'en alla à la Campagne , sur le pretexte de quelque affaire , & regarde le peril où il s'est mis depuis cinq ou six jours. Il est venu en cette ville malgré l'étroite garde qu'on fait aux portes. Il a fait tout ce qu'il a pû pour me voir ici ; mais je ne l'ai pû souffrir, au contraire, l'ayant trouvé, il y a deux jours chez une Dame de mes amies , où tu vis que je parlai à lui , je lui fis connoître que je voulois

vivre avec lui autrement que je n'avois pas fait , ce qui l'irrita si fort , qu'à peine le pus-je empêcher d'éclater ; hier à la Messe ce fut encore pis ; enfin c'est pour ce sujet que la Comtesse de Fron-  
sac a été si long-temps ce matin avec moi. Cette Dame est sa parente & fort honnête femme : Elle a condamné sa folie avec moi ; mais m'ayant rapporté l'état de son desespoir , toute sage & toute vertueuse qu'elle est , elle m'a portée à lui accorder la dernière grace qu'il me demande , qui n'est autre chose que du moins il me puisse dire adieu pour la dernière fois. Il est résolu d'aller en Suede où l'appelle le mérite de cette grande Reine qui la gouverne aujourd'hui , & il m'a demandé pour toute faveur qu'il me puisse voir ici une heure. J'ai fait

it ce que j'ai pû pour m'en défendre : & tout ce que j'ai pû garantir sur moi , a été que je devois du tems pour y songer. En je lui ai mandé que sur les tre heures il se trouvât dans le lin du Palais Royal, & que si je devois quelque chose en sa faveur, quelqu'un iroit l'y trouver de part: j'ai fait cette réponse pour deux raisons. La premiere parce que je ne me fisois pas tout-à fait cette Dame; & l'autre parce que comme je t'ai déjà dit , je vouloit un peu de tems pour songer si j'ai devois accorder cette grace. J'ai donc songé tout ce matin, puis que cette Dame est partie: sans doute Florençal n'auroit pu obtenir, sans une nouvelle est survenue à même tems. de mes laquais est revenu de Germain qui m'a apporté une

lettre de mon mari , par laquelle il me mande que la conference est accordée & que demain sans faute il sera ici. Cela a renversé toutes mes résolutions ; j'ai redouté l'extravagance d'un amant désespéré , & enfin ayant craint qu'elle n'éclatât , pour mille raisons que tu peux voir comme moi , j'ai cru que je te devois envoyer au Palais Royal le trouver avec une lettre que je lui ai écrite. Je me fie en toi plus qu'à personne , & je crois aussi que tu m'y serviras plus fidèlement. Fais tout ce que tu pourras pour le dissuader de me voir ; mais enfin si tu le vois bien opiniâtre , donne lui cette lettre , & dis lui que ce soir la porte du jardin qui regarde sur la petite rue , sera ouverte ; mais qu'il songe bien à ce que je fais pour lui. Ces dernières paroles perçoient

çoient le cœur d'Aremberg ,  
is comme elles lui promet-  
ent aussi l'éloignement de son  
val, elles donnerent quelque  
solation à son esprit qui certes  
avoit grand besoin. Jouant  
un peu mieux son person-  
ge qu'il n'avoit fait jusqu'alors,  
il cent sermens de fidelité à sa  
maîtresse ; de sorte qu'en étant  
suaadée, elle lui donna cette  
tre & lui recommandant la di-  
ence, elle lui dit qu'elle la pour-  
t venir retrouver chez une Da-  
de ses plus particulieres amies,  
ez qui elle alloit passer le soir.  
même tems elle s'approcha du  
, & y jetta tous ces papiers  
elle tenoit dans son tablier,  
pouvant toutefois quelque  
olution qu'elle voulut faire pa-  
ître, s'empêcher de faire un  
and soupir en condamnant si

cruellement au feu des marques d'une passion qui lui étoit si chère ; & ne pouvant aussi, quelque hâte qu'elle eût de s'aller habiller, s'en éloigner, tant qu'il en demeura quelques restes. Mais l' amoureux Etranger qui vit le commencement de ce sacrifice, sortit plutôt songeant en lui-même qu'il en avoit de bien plus cruels à lui faire, s'il pouvoit obliger Aremberg à faire le devoir d'Eugenie. Il partit du cabinet, & se dépêchant pour se trouver à l'heure du rendez-vous qui s'avançoit, il sort du logis de la Comtesse en chaise ; mais au lieu de se faire porter tout droit au Palais Royal, il se fait porter chez sa seconde Hôtesse. Son valet de chambre y étoit toujours demeuré avec son équipage & ses habits, & de temps en temps

il alloit chez la Comtesse recevoir ses commandemens , sous le pre-  
texte d'être du pays d'Eugenie ,  
& de venir querir ses Lettres ou  
de lui en apporter. Aussi - tôt  
qu'Aremberg fut dans cette Mai-  
son , il se fit ouvrir sa chambre ,  
& n'en pouvant plus de douleur,  
comme il est aisé de se le figurer  
par tous les violens sentimens  
dont il étoit combattu , il se jetta  
sur un lit , pour tâcher de donner  
quelque relâche à son esprit. Son  
Valet de chambre qui l'avoit servi  
dans son voyage d'Italie , & qui  
étoit à lui depuis long-temps ,  
autorisé par l'affection dont son  
Maître récompensoit sa fidélité  
qui étoit rare & singuliere , prit  
la hardiesse de lui demander ce  
qui le tourmentoit ; il lui répon-  
dit seulement qu'il le laissât , &  
qu'il n'étoit pas en état de se

pouvoir exprimer. De dire aussi toutes les étranges pensées qui lui passaient par l'esprit , c'est ce qui ne se peut concevoir. La jalousie contre son Rival le possédoit au dernier point , & d'abord au lieu de songer à s'acquitter de sa commission , il est assez vraisemblable que lui qui étoit extrêmement vaillant , se mit plutôt en l'esprit de s'aller deffaire d'un si dangereux Rival , ou bien de mettre du moins une fin à de si cruelles aventures en trouvant la mort dans le sanglant combat qu'il méditoit. Il quitte aussi-tôt les habits & le nom de la fausse Eugenie , voulant reprendre le personnage du véritable Aremberg , & consolé en quelque maniere par le desespoir de sa resolution déterminée , après avoir envoyé son Valet de Chambre congédier

orteurs, de peur qu'ils ne le  
ussent au sortir de ce logis,  
rtit à pied à dessein d'aller  
ver le Chevalier de Floren-  
u Palais Royal, & de l'obli-  
de sortir pour se battre, si le  
ct du lieu l'empêchoit de le  
faire sur le champ. A peine  
tant eut-il passé d'une rue  
s l'autre, que r'entrant un peu  
son bon sens, & songeant à  
u'il alloit faire, il s'arrêta,  
emandant en lui-même où il  
it, & quel étoit son dessein.  
ien disoit-il, je tuerai mon  
al, ou bien je recevrai la mort  
lui; mais si je le tuë, quel  
fit de ma victoire? Comment  
oir l'aimable objet dont je suis  
rmé! Et si je ne vais le trou-  
que pour chercher la mort,  
puis-je pas toujours bien la  
iver par mon desespoir ou

par ma douleur ? Cette pensée fit naître une grande irresolution dans son esprit : & comme il n'avoit pas assez de chemin à faire pour la résoudre , il ne voulut point s'exposer à la vûe de son Rival qui par sa présence exciteroit sans doute tant de colere en son cœur , qu'il ne sçauroit plus ce qu'il feroit. Au lieu d'aller aussi-tôt au Palais Royal il va aux Thuilleries pour songer avec un peu plus de loisir à ce qu'il auroit à faire , s'imaginant que pour la saison ce lieu seroit assez solitaire. Il y va donc , & laissant la grande allée à main gauche , il prend l'allée qu'il jugea la moins fréquentée. Là on peut penser combien d'étranges desseins lui passèrent par l'esprit : certes aussi peut-être jamais personne ne s'est trouvé en une si

**fâcheuse conjoncture. C'étoit à** qui lui livreroit de plus rudes assauts de l'amour, de l'amitié, de la jalousie, & du destin qui s'y mêloit sur le tout: car quel étrange personnage à faire, d'aller querir son Rival soi-même, & de l'amener en un lieu où l'on ne lui avoit pu dissimuler qu'il n'étoit point mal voulu? Quel déplaisir d'avoir entrepris tout ce qu'il avoit fait pour obtenir un cœur qui n'étoit plus à donner, ou qui ne le seroit jamais? Helas! disoit-il en lui-même, où en suis-je réduit? Au moins s'il m'étoit permis de donner quelques esperances à mon amour, je souffrirois avec constance: mais ce que j'ai fait pour l'objet que j'adore, est-il plus considerable qu'une amitié de trois ou quatre ans si discrete, si respectueuse & fortifiée par tant

de services ? Dans ces entrefaites sa raison qui revenoit un peu , lui remontroît l'injustice du dessein avec lequel il étoit sorti de son logis. J'ai été jaloux, poursuivoit-il , & de qui ? d'un pauvre malheureux qui pour recompense du plus parfait amour qu'on ait jamais eu pour personne , est contraint de quitter son pays & d'aller chercher une meilleure fortune au bout du monde ? Quel est donc mon dessein , que puis-je espérer de l'outrage que je fais à mon amitié , & dois-je demeurer plus long-temps dans un dessein si insensé pour moi & si injurieux pour mon ami ? En même temps, il songeoit que le Comte d'Almont reviendrait le lendemain. Il songeoit aussi que si la Comtesse achevoit son dessein, il alloit être défait de son Rival.

*François.*

*ROY*

mais quand cela seroit, pour-  
voit-il, qu'en puis-je esperer?  
ma perfidie me rendra-t-elle plus  
aimable que tant de generosité  
qu'elle trouve en ce Chevalier,  
& puis-je être assez insensé pour  
me flatter de la folle opinion,  
qu'ayant avoué mon pays, je  
pourrai demeurer plus long-tems  
dans mon déguisement, & ne  
point rougir quand je reverrai  
Almont qui me demandera des  
nouvelles de son cher Aremberg?  
Pourrai-je soutenir mon crime  
avec assez d'audace pour resister  
à la honte d'avoir manqué à un si  
fidele ami, & ce que je crains  
de faire pour moi-même, irai-je  
le faire pour mon Rival? Si je le  
fais venir au rendez-vous, cet  
amant trop heureux encore en sa  
disgrace, s'il pouvoit reconnoître  
son bonheur, l'outrage que je

ferai à mon ami , sera-t-il moindre que celui que je lui ai voulu faire moi-même ? Ah non non , ne nous rendons point l'instrument de la félicité de mon Rival , & du plus grand déplaisir que mon ami & moi puissions recevoir. Il se persuadoit insensiblement de demeurer dans cette résolution : Mais quand les considérations de son amour se mêloient avec celle-ci , il ne sçavoit que résoudre. Enfin après une heure ou deux de la plus grande inquiétude où peut-être homme ait jamais été , pour satisfaire à son ami & à soi-même , il prit une soudaine résolution que toutes les pensées qui depuis lui passerent par l'esprit , ne purent changer. Il résolut qu'il n'iroit point trouver son Rival au Palais Royal ; & pressé par son amour & par le retour du Comte

Almont, il conclut de jouer du moins une fois le personnage d'Aremberg: d'aller ce soir au lieu de son Rival à la porte du Jardin qui lui devoit être ouverte: de se jetter aux pieds de la Comtesse: de lui raconter ce que la passion qu'il avoit pour elle, l'avoit obligé de faire: & si après cet effort, son amour ne pouvoit se flater d'aucune esperance, d'aller chercher la mort dans la guerre qui étoit si cruellement allumée, devant ses yeux. En même temps sans examiner davantage, il déchira la Lettre de la Comtesse qu'il tenoit en sa main, après l'avoir lûe, & fait mille reflexions différentes sur les termes où le bonheur de son Rival étoit exprimé. Il étoit alors auprès du labirinte, & croyant que c'étoit assez de la déchirer en plusieurs morceaux, il se contenta

de les jeter à l'entrée de la palissade. Aussi-tôt il s'en revint chez lui, & tirant ses plus beaux habits, il passa le reste de la journée à s'ajuster avec plus de soin qu'il n'avoit jamais fait. Après avoir commandé à son Valet de chambre d'aller chez la Comtesse d'Almont, & de donner à son Portier un billet qu'il écrivit devant lui, & qu'il cacheta, avec ordre de dire à ce Portier que s'il y avoit quelqu'un des laquais de la Comtesse, il le lui donnât pour le porter chez cette Dame, où elle passoit la journée. Ce qui fut fait comme il l'avoit prévu; & la Comtesse reçût en cette visite le billet de la fausse Eugenie, par lequel elle la supplioit de l'excuser si elle ne lui alloit pas rendre compte de sa commission. Elle lui disoit pour excuse qu'elle étoit

chez une de ses amies où elle avoit trouvé un homme de son pays qui partoît le lendemain, & qu'elle ne pouvoit laisser échapper l'occasion d'écrire à ses parens; mais cette fausse Eugenie ne pouvant oublier Aremberg, avoit encore ajouté ces paroles au bas de ce billet.

*J'ai exécuté vos ordres selon que je le devois, & vous verrez sans doute ce soir l'Amant de tous le plus passionné; mais le plus malheureux aussi de tous ceux qui ont jamais sçu véritablement ce que c'étoit que d'aimer.*

La Comtesse d'Almont n'eût garde de pénétrer dans le sens équivoque des dernières paroles de ce billet. Elle s'en retourna le soir assez tard chez elle, s'ar-

mant de toute sa vertu & se fortifiant, autant qu'il lui étoit possible, dans le dessein qu'elle avoit pris de bannir pour jamais le pauvre Florençal; mais un dessein si juste pensa avoir un malheureux succès. Elle ne fut pas si-tôt chez elle qu'on lui dit que son mari étoit revenu, qu'il avoit été dans son cabinet & dans la chambre d'Eugenie quelque temps, & qu'il en étoit sorti fort inquiet & fort chagrin. La Comtesse ne s'émeut point de cette nouvelle, ne pouvant se défier de rien: Elle s'imagina que comme la conférence avoit plutôt été conclue qu'on ne le croyoit, il étoit peut-être revenu avec les Deputez: mais quand elle apprit qu'il avoit fait ouvrir son cabinet & les cassettes d'Eugenie, elle se trouva en une étrange inquietude. Elle

ſçavoit que penſer : De croire Eugenie l'eût trahie pour ſon ri qu'elle n'avoit point encore , elle n'en pouvoit concevoir moindre ſoupçon ; & puis la lence qu'il avoit faite à ſes lètes , auſſi bien qu'à ſon cabinet , la juſtifioit , ce ſemble , de te la défiance qu'elle pouvoit ir contre elle. Son abſence mbaraffoit plus que tout ; car ne ſçavoit où la trouver , & ſe trouvoit embarraffée d'un dez-vous qui tout innocent il étoit , lui donnoit d'étranges mes. Se conſiant toutes fois ſon innocence, elle ſ'affuroit, reſolvant cependant de jouer plus ſur qui étoit de faire verſiller la porte du Jardin , aimant aux que ſon amant eut encore e traverse que d'expoſer ſa & ſon honneur ; outre qu'il

lui étoit impossible de satisfaire à la promesse qu'elle lui avoit faite : mais elle ne voyoit pas tout le peril qu'elle couroit. Il est vrai que comme elle l'avoit prévu , le Comte d'Almont avoit avancé son retour : Il étoit venu avec les Deputez du Parlement , pour se servir de l'escorte qui les accompagnoit ; mais n'ayant point voulu traverser la ville avec eux par fantaisie , ou parce qu'effectivement ce jour-là étoit fort beau pour la saison , il descendit de cheval à cette entrée des Thuilleries qui est proche la porte S. Honoré , renvoyant ses chevaux , & donnant ordre à ses gens de lui amener son carrosse à l'autre porte qui est vis-à-vis du grand escalier du Louvre. A peine eût-il fait un tour dans la grande allée , que ne trouvant point encore son carrosse

Parroffe venu , Aremberg , lui & sa femme furent si malheureux que pour varier sa promenade il prit l'autre allée , rêvant & se promenant lentement comme un homme seul , les morceaux de la Lettre de sa femme se présenterent à ses yeux. Il y en avoit quelques-uns qui étoient demeurez dans cette allée ; quoique l'intention d'Aremberg eût été de les jeter de l'autre côté de la palissade dans le labyrinthe : Si bien qu'Almont reconnoissant soudain l'écriture de sa femme , & tombant par hazard sur quelque morceau où le mot d'amour étoit écrit , cela lui donna d'abord une curiosité assez capable d'entrer dans la fantaisie d'un Mari qui avoit épousé une belle femme. Il entre donc dans le labyrinthe , ramasse encore tout ce qui étoit

Françoises.

Billet étoit conçu en ces termes

Où trouvez-vous qu'il soit permis  
de se plaindre, quand on est infiniment  
coupable & que parce que j  
me montre plus sage que vous, je  
dois porter la peine de vos extravagances ?  
qu'ay-je affaire de vos larmes & de quoi vous peut servir ma  
douleur ? Vous n'êtes que pour me persé-  
cuer, & vous voulez par votre pro-

ceder me faire trouver de la joye quand  
je serai deffaite de vous. Venez donc,  
j'y consens. Venez ce soir sur les neuf  
heures : la porte du jardin vous sera  
ouverte : mais venez recevoir de mon  
amitié le chasiment qui est dû à  
votre amour, si vous n'aimez mieux  
que je dise votre importunité.

Quoique selon l'intention de  
la Comtesse cette lettre ne fût pas  
fort criminelle, on peut juger  
l'effet qu'elle devoit faire sur l'es-  
prit d'un Mari, si l'on considere

de ce côté-là , comme il avoit fait ceux qui étoient dans l'allée & même quelques-uns qui étoient demeurez accrochez dans le bois de la palissade: & enfin cherchant son malheur par une curiosité dont il ne pût se deffendre, il va à la porte où devoit venir son carosse, attendant avec impatience qu'il vînt. Aussi-tôt qu'il vit ses gens arrivez, il leur demanda si sa femme n'étoit point au logis, & ayant appris qu'il n'y avoit personne, il s'y fait conduire & monte aussi-tôt en son cabinet. Là prenant un soin qui ne se peut exprimer pour joindre tous ces morceaux par le sens qui le guidoit; quoiqu'il y en eût pour le moins vingt, il en vint à bout avec une peine incroyable, & enfin les ayant recollez par ordre sur un autre papier, il vit que ce

Billet étoit conçu en ces termes.

Où trouvez-vous qu'il soit permis de se plaindre, quand on est infiniment coupable & que parce que je me montre plus sage que vous, je dois porter la peine de vos extravagances ? qu'ay-je affaire de vos larmes & de quoi vous peut servir ma vue ? Vous n'êtes que pour me persécuter, & vous voulez par votre procédé me faire trouver de la joye quand je serai deffaite de vous. Venez donc, j'y consens. Venez ce soir sur les neuf heures : la porte du jardin vous sera ouverte : mais venez recevoir de mon amitié le chasiment qui est dû à votre amour, si vous n'aimez mieux que je dise votre importunité.

Quoique selon l'intention de la Comtesse cette lettre ne fût pas fort criminelle, on peut juger l'effet qu'elle devoit faire sur l'esprit d'un Mari, si l'on considere

que ces termes avec toute leur rudesse , marquoient cependant un rendez-vous à une heure induë & dans un temps où on le croyoit à la campagne. Aussi le Comte d'Almont ne s'en trouva pas peu inquieté. La reputation de sa femme ne pouvoit l'assurer. Il y avoit presque deux mois qu'il ne l'avoit vûë. Quoiqu'il fut assez raisonnable en toutes ses autres actions , le grand esprit qu'il trouvoit en elle , augmentoit son soupçon : car naturellement les gens qui en ont peu sont soupçonneux , & il n'y a personne qui ait si mauvaise opinion du sexe que ceux qui n'ont guere pratiqué les femmes , comme lui qui dès le sortir de l'Académie fut envoyé en Italie , & bien-tôt après son retour , fut engagé dans le mariage. Se trouvant donc , autan

embarassé qu'un homme le peut  
lire , & ne sçachant que juger  
de cette lettre , parce qu'effecti-  
vement il n'avoit jamais entendu  
dire la moindre médisance de  
la femme , lors qu'elle étoit  
ille , pour s'en éclaircir davan-  
tage il lui vint en fantaisie que  
si ce commerce dont il étoit al-  
armé , étoit quelque galanterie  
de longue main , assurément il  
en trouveroit des marques dans  
son cabinet. Il le fait donc ou-  
vrir : mais le Ciel qui veilloit  
pour le salut de la Comtesse , y  
étant obligé par son innocence  
heureusement lui avoit fait pré-  
voir ce peril. Ce jour là même  
elle avoit brûlé tout ce qu'elle  
avoit de lettres du Chevalier de  
Florençal , comme je l'ay dit :  
& ainsi son Mari ne trouva autre  
chose dans tous les tiroirs de son

cabinet que des lettres de ses amies ou de ses parens. Almont ne se remit pas pour cela de son inquiétude : ayant vu par les lettres que sa femme lui avoit écrites à saint Germain , qu'elle lui parloit avec grande affection de cette Demoiselle qu'elle avoit prise depuis son départ , il crut que si sa femme avoit quelque galanterie , infailliblement elle feroit de la confidence. Il demande donc où elle couchoit & s'étant fait mener à sa chambre il y fait ouvrir les cassettes qu'on lui dit être à elle ; mais jugez combien ce pauvre homme se tourmentoit pour s'embarasser de plus en plus. Il fouille par tout renverse toutes ses hardes , sans trouver rien que plusieurs lettres qui d'abord frappèrent ses yeux comme celles qui étoient écrites

de sa propre main. Sçachant qu'il n'avoit point tant écrit à sa femme depuis qu'il étoit à saint Germain. Cela l'oblige de les considérer plus attentivement , il les regarde & enfin il les reconnoist pour celles mêmes qu'il avoit écrites à son ami Arëmberg pendant tous ses voyages de Suede , de Hollande & d'Angleterre & depuis plus d'un an qu'ils ne s'étoient vus. Que peut il croire de cette aventure ? C'est ce qu'il est impossible de se figurer : car de s'imaginer ce que c'étoit effectivement , c'est une chose si singulière qu'elle n'eût pû tomber dans le sens de quelque homme que ce puisse être. Il demeure interdit & confus. Sa femme ne revient point ; il ne veut point la voir avant que de s'être éclairci davantage de son soupçon ; il ne

veut point être contraint de lui confesser pourquoi il a fait enfoncer son cabinet , de peur qu'elle ne se justifiat si bien qu'il eut sujet de se repentir de sa promptitude. Il demande Eugénie pour apprendre d'elle par quel moyen ses lettres étoient tombées entre ses mains , on lui dit qu'elle étoit sortie avant sa femme ; & qu'elle n'étoit point revenue depuis. Enfin ne sçachant que faire , ne sçachant que penser , il sort de son logis pour aller consulter qu'elqu'un de ses amis. Il va trouver un vieux Gentilhomme qui de fort long-tems étoit attaché à sa maison. Cet homme approuve sa conduite , lui faisant voir par des raisons très fortes qu'il avoit très prudemment fait de se retirer , de peur d'éclater avant que de savoir  
s'il

s'il en avoit sujet ou non. Lui faisant voir par tout ce que l'expérience pouvoit avoir ajouté au bon sens qu'il avoit naturellement, combien le procédé d'un homme doit être délicat & adroit en ces rencontres; & d'un homme marié depuis trois mois. Enfin le Comte resolut de s'en aller à la porte du jardin, pour s'éclaircir lui-même de son soupçon, à l'heure qui étoit marquée dans la Lettre qu'il avoit ramassée, jugeant par la nouveauté de l'écriture que ce pourroit être ce soir même que le rendez-vous étoit donné. Avançant même l'heure, il quitte ce vieux Gentil-homme qui voulut s'en aller avec lui; mais il l'en empêcha, & même il laissa son carrosse & ses gens à la prochaine rue, ne voulant pas qu'aucun s'apperçût de son soupçon, &

se confiant en son épée, comme celui qui véritablement étoit très-vaillant. Cependant les grandes inquiétudes de la Comtesse augmentoient cruellement, voyant qu'Eugenie ne revenoit point, & n'ayant personne à qui elle pût se confier. Tout ce qu'elle pût faire, fut de descendre elle-même dans le jardin, de verrouiller la porte, & de regarder si elle étoit bien fermée, jugeant que peut-être Florençal pourroit avoir appris le retour de son Mari, & en tout cas aimant mieux réserver à s'en excuser avec lui, que de le précipiter avec elle dans un peril si évident. A remberg d'un autre côté se préparoit à une bizarre aventure. Il trembloit en songeant à son entreprise, & il étudioit avec grand soin la harangue qu'il pourroit faire à la Comtesse, en lui décou-

vrant ce qu'il étoit , & l'extrémité où l'avoit réduit la passion qu'il avoit conçue pour elle; mais s'il se préparoit bien à un cruel démêlé, ce n'étoit pas sans doute à celui où il se vit engagé. Le logis où il s'étoit habillé, n'étoit pas fort loin de celui du Comte d'Almont , comme je l'ai fait entendre , & la porte du jardin en étoit encore plus proche que celle de la cour. N'ayant donc que vingt ou trente pas à faire , il sort tout seul , ne voulant pas que le valet de chambre qu'il avoit fait demeurer avec lui , l'accompagnât ; & n'ayant que son épée au côté qu'il avoit encore plutôt mise pour parure que pour deffense, ne pouvant prévoir ce qui lui arriva. Almont se tenoit au coin d'une petite rue d'où il considéroit attentivement la porte du jardin. Arenberg y

vient à l'heure marquée dans la lettre , & il la pousse croyant qu'elle seroit ouverte , comme la Comtesse lui avoit dit de le dire au Chevalier de Florençal. Le Marin ne manqua point de l'observer ; mais voyant que la porte ne s'étoit point ouverte , il voulut attendre jusqu'au bout pour voir ce qui en arriveroit. Aremberg se tint à la porte quelque temps ; mais voyant qu'on ne l'ouvriroit point , de peur de donner soupçon , il se promenoit , passant & repassant devant la porte de temps en temps & la poussant doucement de la main , pour voir si elle ne s'ouvreroit point. La nuit n'étoit pas si obscure que le Comte d'Almont ne vît bien toutes les actions d'Aremberg mais elle n'étoit pourtant pas assez claire pour lui laisser remarquer les traits de son

visage qu'il ne voyoit que fort confusément : Il remarquoit à sa taille que cet homme ne lui étoit pas inconnu ; mais il n'avoit garde de se mettre en l'esprit que c'étoit son meilleur ami , & de tout ce qu'il connoissoit de gens de la Cour, il ne pouvoit jetter son soupçon sur aucun. A la fin toutes fois la patience de cet homme irritant la sienne, & sortant de son embuscade, il vient fondre sur lui l'épée à la main ; lui demandant ce qu'il cherchoit à cette porte. Aremberg surpris autant qu'un homme le peut être , le reconnoit à la voix aussi-tôt ; mais il se voit si pressé par lui qu'il ne sçait que répondre : De lui dire son nom, que pourra-t-il lui alléguer de ses allées & venues devant cette porte, & de l'envie qu'il a témoigné d'y entrer ? Il

recule donc sans rien répondre ; mais l'autre le pousse , & si vivement , que pour sauver sa vie , il est obligé de mettre aussi l'épée à la main ; sans autre dessein toutefois que de reculer en parant jusqu'à son logis , ou dans l'espérance qu'il pourroit passer quelqu'un qui les separeroit ; mais son logis n'étoit pas si proche , & personne ne passoit. Enfin en quelque peril qu'il s'exposât pour ne repousser point la force par la force , & quelque soin qu'il prit pour ne blesser point son ami , il ne pût éviter son malheur. Le Comte d'Almont s'abandonna tellement à son ressentiment , que de lui-même il s'enferra dans l'épée d'Aremberg , & son sang se mit à couler en si grande abondance que son malheureux ami s'apperçut de son

astre , & voyant aussi qu'en  
me temps il commença à tre-  
cher , & que son bras & son  
e tomboient de foiblesse : Ah  
n cher Almont s'écria-t-il , en  
ettant entre ses bras , à quel  
heur m'avez-vous réduit ?  
te voix frapa encore les sens  
Comte blessé ; mais il ne la  
onnut que confusément , &  
i qu'Aremberg continuât ses  
es plaintes , il n'en entendit  
depuis. Il étoit blessé si dan-  
cusement qu'il tomba aussi-  
en une grande foiblesse & per-  
oute connoissance. Aremberg  
rut mort ; mais sans conside-  
e peril où il s'exposoit , il ne  
si-tôt l'abandonner. Ce lieu  
t fort écarté ; c'étoit vers ces  
les plus desertes qui sont au  
tier du marêt. Insensé & fu-  
t il fut long-temps sans vou-

loir abandonner le corps de son ami , faisant ouïr les plus tristes gémissemens qu'on puisse entendre , sans que personne vînt ; car presque de tous côtez cette rue n'étoit bornée que par les jardins des maisons qui avoient leur regard sur d'autres ; mais enfin la raison revenant un peu à Aremberg , il songea en quel peril il exposoit non seulement sa vie ( car il ne la confideroit guere en l'estat où il étoit ) mais l'honneur de sa maîtresse & le sien , s'il étoit surpris auprès de son ami qu'il avoit tué. Il se mit à considerer autant qu'il le pouvoit dans le désordre où il étoit , que tout ce qu'il pouvoit dire pour raconter la verité de cette aventure , étoit si peu vrai - semblable qu'il seroit sans doute puni comme un assassin , & que venant à être ro-

intr, comme il ne pouvoit  
viter, il ne pourroit alleguer  
e de très-mauvaises raisons  
ur sa deffense & pour celle de la  
omtesse. Entendant donc enfin  
nir des gens, il se retira & rega-  
a ce logis où il avoit changé  
abits, certes bien à propos  
ur lui; car ces gens qu'il enten-  
venir, étoient les laquais du  
omte d'Almont qui s'ennuyant  
attendre, passerent par curiosité  
ns cette rue, pour sçavoir si leur  
âtre y étoit encore : & s'il  
voit point besoin de son ca-  
sse. On peut se figurer quel fut  
ir étonnement, quand ils le  
ouverent en cet état. D'abord ils  
crurent mort; mais ayant prom-  
ement été querir son carosse, ils  
ouverent qu'il respiroit en-  
re, quand ils le mirent dedans  
ur le remporter en son logis.

Le defordre & la douleur de la Comtesse ne se peut concevoir, lorsqu'elle vit son Mari couvert de sang & qu'elle apprit des laquais qu'ils l'avoient trouvé en cet état à sept ou huit pas de la porte du jardin. Elle ne douta point que ce n'eût été Florençal; ainsi l'on peut s'imaginer l'excès de sa douleur par les sujets qu'elle en avoit. Cent fois elle detesta sa vie & son imprudence, cent fois elle souhaita la mort, & cent fois elle fut sur le point de se la donner. Et peut-être l'eût-elle fait pour se délivrer de la forte accusation qui se preparoit contre son innocence, si elle n'eût été assistée du Ciel particulièrement, & si étant extrêmement pieuse, elle n'eût eu aussi-tôt recours à Dieu, lui remettant son honneur & sa vie entre les mains. Le Mari re-

cependant & aussi-tôt qu'elle  
voulut presenter devant lui ,  
pria de s'éloigner & d'envoyer  
rir son Perc. Ces paroles lui  
ent le poignard dans le cœur ;  
vit bien par les regards de  
Mari qu'il la soupçonnoit d'être  
la cause de sa mort. Elle obéit  
rtant & elle envoya querir son  
e , se rendant aussi au conseil  
Medecins qui lui dirent qu'il  
it fort important pour le salut  
son Mari de ne le pas faire  
ter , & s'armant autant qu'elle  
ut , de constance & de fermeté  
ntre les plus cruels assauts de la  
tune. Les Medecins & les Chi-  
giens ayant visité la playe du  
nte , dirent qu'ils n'en pour-  
ent juger , jusqu'à ce qu'on eût  
é le premier appareil , & lui  
donnerent de se reposer. Mais  
lendemain d'un commun ac-

cord ils la jugerent mortelle ; & lui dirent qu'il pouvoit songer à sa conscience & à ses affaires. Son beau-pere étoit venu cependant. Ayant donc renvoyé tout le monde de sa chambre , hors sa femme & lui & un de ses parens qui étoit son heritier ; autant qu'il pouvoit parler dans l'état où il étoit , il se mit à raconter son aventure , le soupçon qu'il avoit eu par la lettre qu'il avoit trouvée aux Thuilleries qui étoit encore dans ses habits & qu'il leur donna à lire : ensuite comme il avoit été blessé , ne désavouant pourtant point que cet homme qu'il n'avoit jamais pû connoître , avoit autant évité qu'il lui avoit été possible , de le blesser , & que de lui-même il s'étoit enfermé dans son épée : qu'ensuite il avoit reconnu sa voix mais qu'il n'avoit jamais pû se re-

mettre en l'esprit de qui elle étoit. Cette pauvre femme fondoit en pleurs, voyant par toutes ces marques que nul autre que Florençal n'avoit tué son Mari, & le jugeant infailliblement par la résistance qu'il avoit faite pour ne le point blesser, elle s'imaginoit que toute innocente qu'elle étoit, elle étoit coupable d'un si grand crime; connoissant toutesfois combien son intention en étoit éloignée, elle ne perdit point courage quoique son pere qui étoit un homme fort emporté l'outrageât de paroles indignement & la menaçât d'être lui-même sa partie & de travailler à sa condamnation. Elle se jeta à genoux proche du lit de son Mari, & priant son Pere d'écouter sa justification, elle se mit ingenuëment à raconter la chose comme elle étoit arrivée. Elle re-

isque c'étoit au Palais-  
s cette fille la lui avoit  
le Mari écouroit ses rai-  
assez de disposition de la  
nt effectivement de l'af-  
ur elle. Il voyoit tant de  
t de simplicité en sa nar-  
e quand il jettoit les yeux  
ou se souvenoit des ter-  
lettre, il étoit convaincu  
ocence ; mais quand il  
toit le peu d'apparence  
oit que ce fût le Cheva-  
rençal qu'il connoissoit  
ent , & qui étoit d'une  
-à-fait différente de ce-  
lequel il s'étoit battu,  
oit que juger. D'ailleurs  
qui étoit son heritier ,  
ort contre elle , croyant  
eyoit par l'obligation  
de poursuivre la Com-  
toit apparemment cause

présenta à son Pere la grande affiduité que Florençal avoit eüe pour son service. Elle lui avoua que depuis long-temps il l'avoit aimée, & lui faisant remarquer son procédé discret & respectueux, ajouta ensuite de la maniere dont je l'ai raconté, ce qu'il avoit fait pour elle & le peu qu'elle avoit fait pour lui. Elle leur dit hardiment qu'elle n'avoit point balancé pour suivre son devoir, & enfin elle leur particularisa cette derniere aventure comme elle s'étoit passée, la justifia par les termes de sa lettre & prit à témoin de son innocence Eugenie & la parente de Florençal qui l'étoit venuë voir la journée precedente, avouant pour conclusion qu'elle ne sçavoit pas pourquoi Eugenie n'étoit point revenue, & comment Florençal pouvoit avoir perdu cette lettre aux Thuill-

leries, puisque c'étoit au Palais-Royal que cette fille la lui avoit donnée. Le Mari écoutoit ses raisons avec assez de disposition de la croire, ayant effectivement de l'affection pour elle. Il voyoit tant de candeur & de simplicité en sa narration, que quand il jettoit les yeux sur elle, ou se souvenoit des termes de la lettre, il étoit convaincu de son innocence; mais quand il se representoit le peu d'apparence qu'il y avoit que ce fût le Chevalier de Florençal qu'il connoissoit parfaitement, & qui étoit d'une taille tout-à-fait différente de celui contre lequel il s'étoit battu, il ne sçavoit que juger. D'ailleurs ce Parent qui étoit son heritier, insistoit fort contre elle, croyant qu'il le devoit par l'obligation qu'il avoit de poursuivre la Comtesse qui étoit apparemment cause

de la mort de son Mari, & pour empêcher peut-être que l'amour que son cousin avoit pour elle, revenant, il ne lui fit quelque part considerable de ses biens. Il alleguoit qu'elle accusoit à tort le Chevalier de Florençal, puisqu'il étoit dangereusement malade: Que le jour même que le Comte fut blessé, il l'avoit rencontré à l'entrée de la nuit, à la porte du Palais Royal, se trouvant si mal qu'il l'avoit arrêté & l'avoit prié de lui prêter une chaise, dans laquelle il étoit & de prendre son carosse, parce que déjà son mal le tourmentoit si fort, qu'il ne pouvoit gagner son logis qu'à peine: Que comme il étoit fort de ses amis, cela l'avoit obligé de l'accompagner jusques chez lui: Qu'aussi-tôt il s'étoit mis au lit malade d'une grosse fièvre, & que

le lendemain il l'avoit encore  
voir, & qu'il l'avoit trouvé  
mal (ce qui étoit vrai en  
toutes ses circonstances) car ce  
vivre Amant desesperé des mé-  
s de la Comtesse, & se croyant  
ompé quand après avoir long-  
mps attendu dans le jardin du  
lais Royal, il vit que personne  
venoit de sa part, en eut tant  
douleur qu'il en pensa mourir.  
insi cette infortunée Comtesse  
meura long-temps dans l'im-  
possibilité de se justifier. Ce qu'elle  
oit dit à la parente du Chevalier  
oit peu de chose, & Eugenie  
se retrouvoit point: ce qui  
ignentoit encore extrêmement  
pparence de son crime, & le  
upçon que le Mari & le Pere  
ouvoient prendre, qu'elle avoit  
quelque galand qu'elle ne vouloit  
as accuser; car il étoit assez

vrai-semblable qu'elle avoit fait évader Eugénie , de peur qu'étant complice, elle ne se vît contrainte par menace d'avouer tout. Le Père sur-tout donnoit fort dans ce raisonnement , s'imaginant que parce qu'en effet il n'avoit jamais mal pensé de la longue affection que ce Chevalier avoit eu pour elle , elle s'en servoit plutôt que d'un autre , afin qu'il ajoutât plutôt foi à ces excuses ; mais ce que le Parent & le Mari alleguoient , l'un d'avoir été ailleurs avec Florençal durant tout le temps que ce passa cette action , & l'autre de la certitude qu'il avoit que ce n'étoit point lui , ne le confirmoient pas peu dans ses injustes soupçons. Ainsi s'emportant contre sa fille avec ce Parent qui étoit fort brutal , il n'y a point de menaces qu'ils ne lui fissent. Affligée donc

Autant qu'il est possible, & voyant qu'avec raison ils avoient lieu de ne la pas croire, elle ne demandoit plus que la mort, se lassant enfin de débattre si long-temps la cause d'une innocence si cruellement poursuivie par le malheur, & convaincuë par tant de fausses apparences. Elle se rendoit, ce semble, leur disant que tout ce qu'elle avoit dit, étoit la pure vérité; mais que puisque son infortune étoit telle, qu'elle ne pouvoit se justifier, & qu'effectivement innocente ou coupable, elle étoit cause de la mort de son Mari; elle ne demandoit point de grace: Qu'ils la fissent mourir s'ils vouloient: Que quelque jour la vérité se découvroit, & qu'aussi-bien la vie ne lui pouvoit être agréable désormais. Mais Dieu ne voulut pas plus long-temps

laisser l'innocence au supplice :  
Dans ce moment deux Religieux  
fraperent à la porte , & le Portier  
vint bientôt à celle de sa chambre ,  
criant au travers , que ces Reli-  
gieux avoient demandé si le  
Comte d'Almont n'étoit point  
encore mort , & qu'ils avoient  
une chose d'extrême importance  
à lui dire , du moins à la Comtesse  
ou à son Pere. Le Comte ordonna  
qu'on les fit entrer : un d'eux se  
retira par respect , & l'autre ayant  
fait approcher la Comtesse , son  
Pere & ce Parent , commença à  
leur dire qu'il venoit les éclaircir  
d'une étrange aventure , & aussitôt  
il se mit à leur raconter comme  
le Comte d'Aremberg l'avoit  
envoyé querir , lui avoit confessé  
qu'il étoit devenu passionnément  
amoureux de la Comtesse , le  
propre jour que le Comte l'épou-

comme il s'étoit mis à son service déguisé en fille, la confiance qu'elle lui avoit faite de nitié honnête que le Chevalier Florençal avoit eüe pour elle. racontant, comme ce Comte anger la lui avoit racontée autant qu'il lui fut possible, à l'avance de cette pauvre femme. Ensuite comme il avoit resolu d'aller la place de son Rival, ayant chire sa lettre aux Thuilleries, enfin comme malgré tout ce il avoit pu faire pour éviter son malheur, c'étoit lui qui l'avoit si malheureusement, lui disant encore de sa part qu'il lui en demandoit pardon, & qu'il alloit mener une vie si triste & si lugubre qu'il esperoit de sa douleur il ne le survivroit pas longtemps. Cette narration que ce religieux fit avec toutes les cir-

constances, & qui se rapportoit  
entièrement à tout ce que la  
Comtesse avoit allegué, la justi-  
fioit entièrement, & le Marin'en  
doutoit déjà plus, se souvenant  
de la taille de celui contre lequel  
il s'étoit battu, & rappelant en sa  
memoire le ton de voix & les pa-  
roles qu'il avoit entendues au mo-  
ment qu'il fut blessé. Mais quand  
ce Religieux eut ajouté que pour  
preuve de ce que le Comte d'A-  
remberg lui avoit allegué, on  
trouveroit encore dans les casse-  
tes de la fausse Eugenie toutes les  
lettres que le Comte d'Almont  
lui avoit écrites en Allemagne,  
en Suede & en Angleterre & par  
tout ailleurs depuis leur sépara-  
tion, & que le Mari se ressouvint  
comme il les avoit trouvées ef-  
fectivement & qu'elles l'avoient  
tant embarrassé, il commença

deformais à demander pardon à sa femme & à prier son beau-pere de l'obtenir. Ce Religieux le voyant en si beau chemin, l'exhorta en même temps à pardonner sa mort au Comte d'Aremberg. Le Comte d'Almont lui repondit que ne sçachant point qui c'étoit, il avoit néanmoins témoigné à sa femme que c'étoit lui-même qui en étoit la seule cause & qu'il s'étoit enfermé dans l'épée de son ennemi; mais qu'enfin étant tout-à-fait éclairci de cette aventure, il n'en avoit nul ressentiment. Qu'il prioit sa femme & son parent de ne point poursuivre sa mort, ajoutant qu'au reste on ne peut éviter son destin, & leur racontant qu'à Rome un fameux Astrologue qu'Aremberg & lui avoient consulté séparément, leur avoit dit

sur leur horoscope qu'il avoit étudiée, à lui qu'il sauveroit la vie à celui qui lui donneroit la mort, & au Comte d'Aremberg, qu'il auroit le plus grand malheur qu'un homme puisse avoir en sa vie, puisqu'il tueroit son meilleur ami. Ce Religieux prit la parole sur ce sujet, lui remontrant fort scavamment la vanité de cette science, & autant que la conjoncture présente pouvoit peu permettre un long discours, il en fit un fort beau sur ce sujet & il allegua de fortes raisons pour faire voir comme souvent Dieu permet que la sotte curiosité des hommes soit punie par elle-même. Le Comte en même temps n'ayant plus rien sur sa conscience qui l'inquietât, fit tous les devoirs de sa religion, & se prepara à la mort fort chrétiennement: & puis  
il

sposa de ses biens autant qu'il  
ut , à l'avantage de sa femme.  
ite de quoi ayant recommen-  
on ame à Dieu , il expira en-  
es bras de cette malheureuse  
onne que la douleur rendit  
g-temps aussi morte que lui.  
se crut obligée de poursuivre  
mort , quoiqu'il lui eût fait pro-  
tre le contraire. Un des Va-  
de chambre d'Aremberg fut  
 , qui confirma par sa dépo-  
n ce que ce Religieux avoit  
& celles de ses deux differens  
es & de tous leurs valets s'y  
ivant conforme, il n'y eut plus  
ujet de douter de sa condam-  
on. Mais la veuve ni les pa-  
d'Almont ne purent jamais  
découvrir de la retraite de  
Comte Allemand, ce Reli-  
x étant obligé de ne leur en  
apprendre : car pour repren-

dire les choses d'un peu plus loin ; il est nécessaire de sçavoir qu'Aremberg s'étant d'abord retiré chez cette femme , par laquelle il fut introduit chez la Comtesse, il s'alla enfermer dans sa chambre furieux , désespéré & abattu de douleur. Il apprit à son Valet de chambre ce qui lui étoit arrivé , lui donnant commission d'aller au tour du logis du Comte observer toutes choses , & ne pouvant s'empêcher de lui dire que si son ami en mouroit , il se vouloit aller jeter aux pieds de la Comtesse , & la prier de lui faire faire son procès. Ce jeune-homme ne lui répondit rien ; mais autant embarrassé qu'on le peut être , il se mit à songer ce qu'il pouvoit faire de mieux en cette fâcheuse conjoncture , & enfin fermant la porte sur son maître , de peur

qu'il ne s'avisât de s'en aller par quelque extravagance chez le Comte qu'il venoit de tuer, il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de courir au plutôt à leur premier logis, pour voir si son Gouverneur n'y seroit point encore. Quoiqu'il fût déjà un peu tard, & que le quartier où ils étoient en fût éloigné, il y courut le plus vite qu'il put. Par bonheur ce Gouverneur y étoit encore, ayant demeuré tout ce temps pour tâcher d'apprendre quelque chose de la fuite du jeune Comte, ou n'ayant pû s'en aller à cause du siege. Ce Valet de chambre se jette à ses pieds, lui demande pardon de s'être dévoué à aveuglément aux volontez de son jeune maître, & enfin il lui raconte le malheur qui lui étoit arrivé & le desespoir où il étoit.

Le Gouverneur qui étoit un homme prudent , crut qu'il ne falloit point perdre de temps , il le suit & trouve Aremberg dans un état encore plus étrange & plus déplorable que cet homme n'avoit pû le lui représenter. Il vouloit se tuer , s'aller rendre prisonnier , & faire enfin tout ce que peut faire un homme ennemi de sa vie , désespéré par le malheur & transporté de rage. Son Gouverneur avoit beaucoup d'empire sur son esprit en toutes autres rencontres ; mais pour celle-ci il eut besoin de toute la dextérité possible pour le mettre à la raison , tant soit peu. La première chose qu'il tâcha de gagner sur son esprit , ce fut de l'éloigner de ce logis , ce qu'il eut pourtant bien de la peine à faire. La nuit s'y passa presque toute entière , sans qu'il

y eût pû rien gagner. En partie, pourtant par son adresse, en partie par la crainte de ses Parens, dont il lui remit l'amitié devant les yeux, lui faisant voir qu'il leur donneroit la mort; & par les saints enseignemens de ce Religieux qui étoit de la connoissance du Gouverneur, qu'il envoya querir aussi tôt en son Monastere, n'étant pas fort loin de là, il l'obligea de se retirer en la cellule de ce saint homme. Là enfin, pour obmettre mille particularitez, qui ne sont de nulle importance, il conclut que pour l'honneur de la Comtesse, & pour le salut du Chevalier de Florençal ou de quelque autre innocent, qui seroit peut-être accusé de la mort du Comte d'Almont, il devoit leur faire sçavoir comme tout s'étoit passé. Le Religieux se chargea

volontiers de cette commission , & l'exécuta , comme j'ai dit. Depuis Artemberg revenant peu à peu de son grand desespoir , commença à considérer qu'il ne pouvoit être homicide de soi-même , sans perdre son ame : Mais ne pouvant aimer la vie après le malheur qui lui étoit arrivé , il resolut de l'employer entière à le pleurer. Il sortit de Paris quelque tems après , & au lieu de retourner chez ses Parens , il s'en alla en Italie se jeter dans un Monastere du même Ordre dont étoit ce Religieux qui avoit si fort contribué à lui faire retrouver sa raison qu'il avoit tout-à-fait égarée. Un an après il fit profession , & il vit encore en la reputation d'un très-saint Religieux , pleurant incessamment ses fautes , détestant sa passion insensée , & tâchant d'ex-

pié par ses larmes, par ses jeûnes & par ses prières, le crime d'avoir donné la mort à son meilleur ami.

La Comtesse cependant, se trouvant fort riche par elle-même & par les dons de son Mari, ne voulut jamais entendre à aucun de tous les partis que son pere lui proposa. Cet homme intéressé comme un vieillard, ne voulut jamais rien donner au mérite & à la longue persévérance de Florençal : sa fille ne le voulut point épouser contre son consentement quoiqu'elle le pût par les loix ; mais aussi elle n'en voulut jamais accepter un autre : & enfin ce vieillard déraisonnable & fâcheux étant mort un peu après que les deux années de son deuil furent expirées, se voyant libre & en état de disposer d'elle, comme

une personne qui avoit assez de bien pour faire la fortune d'un Gentil-homme de sa condition ; elle refusa genereusement les meilleurs partis de la Cour , & après son deuil fini , elle épousa le Chevalier de Florençal : Elle fut tout ce temps à s'y resoudre ; car lorsqu'elle songeoit que l'amitié qu'elle avoit eüe pour lui , étoit en quelque maniere cause de la mort de son premier Mari , elle ne pouvoit penser à un second mariage : Mais enfin toutes ses amies & tous ses Parens lui ayant fait connoître combien veritablement son amitié étoit une cause très-innocente de cette mort , comme le crime d'Aremberg avoit été bien averé , & comme au contraire Florençal fut bien justifié par la maladie qu'il eut dans ce temps-là , la longue perseverance

de ce pauvre Amant, & mille services qu'il lui rendit pendant son veuvage, & plus que tout cela l'autorité d'une personne aussi éminente par sa vertu que par sa grande naissance, l'emporterent sur son scrupule, & se joignant à l'inclination naturelle qu'elle avoit pour ce Chevalier, obtint enfin la recompense qu'il avoit si bien meritée. Il prit en se mariant la qualité de Marquis & le nom d'une autre Terre, pour se distinguer d'un Frere qui portoit déjà ce nom-là. Il étoit en état de prétendre aux plus hautes dignitez de la Cour & aux plus belles charges de l'armée; mais rejetant toute ambition, & satisfait de l'amour d'une femme si vertueuse, comme elle se contenta du sien, ils se retirèrent dans une fort belle maison en une

des plus agreables Provinces de la France , & ils vivent encore aujourd'hui dans une union & dans une felicit   digne de l'envie des plus heureux & des mieux   tablis    la Cour.

A peine la Princesse eut fini de cette sorte l'histoire qu'elle raconta, que le long silence des Dames qui l'avoient si attentivement   coute  e , se changea tout d'un coup en un murmure agreable d'acclamations & d'  loges. Leur attention lasse , ce semble , d'  tre reserr  e , se d  borda tout d'un coup avec impetuosite  , comme un fleuve qui rompt ses digues, & toutes s'effor  ans    l'envi de dire leur sentiment des agreables choses qu'elles avoient entendues raconter, pas une ne vouloit   tre la derniere    se faire entendre. L'une vantoit la facilit  

cette grande Princesse a de  
r sur toutes sortes de sujets.  
tre la grace qui orne tous ses  
ours ; celle-ci la suite agréa-  
de son Histoire ; celle-là la  
a de la personne dont elle  
t raconté les aventures : &  
i de tant de remarques , in-  
blement il s'alloit former un  
ert de louanges , où chacune  
oit tenir sa partie , si elle ne  
eût ôté la parole , en la re-  
ant de cette sorte. Nous  
rions chaque journée a nous  
r , dit elle , si nous ne reme-  
s à une chose qui seroit si  
ile. Comme c'est apparem-  
t à moi à faire les loix du  
rtissement que nous nous  
mes proposez. J'ordonne sur  
es choses qu'après que la Da-  
aura cessé de parler , on rai-  
iera tant qu'on vendra sur la

Nouvelle qu'elle aura recitée ; mais qu'on ne se donnera aucune louange. Le premier & l'unique fruit que nous devons nous en proposer , est de passer six journées un peu plus doucement. J'ordonne donc qu'on ne dise rien que de veritable, qu'on commence son Histoire sans aucune preface & sans me l'adresser ; car il me semble qu'insensiblement on m'érigeroit en une de ces Nymphes de l'Astrée , devant qui les Bergers vont contester leurs differens. Et même pour faire en sorte que le recit que chacune fera devant ou après sa compagne , soit sans consequence des rangs des Maisons , je déclare qu'il n'y en aura point. La premiere fois on tirera au sort ; celle qui sera éluë par le sort , nommera le jour d'après , celle qu'elle

voudra qui lui succede ; celle-là une autre ; ainsi jusqu'à la fin. J'ordonnerois donc aussi , dit l'agréable Gelonide , avec cet air qui accompagne toutes les actions & ses paroles , si je pouvois ordonner quelque chose , où est une grande Princesse comme vous , que celle qui sera éluë par le sort , ou nommée par celle qui la précédera , le sçeut avant que de sortir , pour être Maîtresse de la promenade , & Arbitre du lieu où elle voudra raconter son histoire ; car jugeant des autres par moi-même , je vous assure qu'il y a tel lieu , où je trouve que mon recit auroit trois fois plus de grace qu'en un autre. Vous ne serez point dédite pour si peu de chose , reprit la Princesse , souriant de la plaisante difficulté que Gelonide lui

avoit faite : Et pour montrer que je ne suis pas fâchée que vous ayez toutes un peu plus de tems que je n'en ai eu , je consens que nous voyons dès cette heure celle qui sera Maîtresse de la journée de demain. Vous pouvez bien , répondit Aplanice , nous donner cet avantage , sans que pour cela nous puissions espérer que nos histoires approchent de celle que vous nous avez apprise. J'ay déjà défendu les louanges , reprit la Princesse ; mais voyons pour qui le sort se déclarera ; car je trouve que cela doit signifier quelque chose. En même tems elle tira une lettre de sa poche , dont il y avoit une feuille où il n'y avoit rien d'écrit , quelqu'une avoit des tablettes , où il y avoit un crayon qui le lui donna. Ayant donc mis cette feuille

papier en cinq morceaux d'é-  
 le grandeur & fait un trait de  
 crayon , dans un : La Dame  
 qui celui-ci échera , dit-elle ,  
 le montrant , sera celle qui  
 vra demain raconter une his-  
 ire : elle prit en même-tems un  
 nos chapeaux , & après avoir  
 é ces cinq billets , & les avoir  
 élez , elle les distribua à ces  
 mes. Celle qui eut celui qui  
 dit écrit , fut la charmante  
 ralie ; & aussi-tôt la Princesse  
 dit que c'étoit à elle à entre-  
 nir le lendemain la compagne  
 e commenceroit bien dés au-  
 rd'hui, dit l'inimitable Silerite,  
 is nous rien raconter ; car elle  
 est pas une personne qui manque  
 entretien. Cependant , reprit  
 ralie , vous répondez pour  
 oi , & vous vous chargez com-  
 e cela de mes complimens ? Je

vous le pardonne pour cette fois ; car en verité, vous le pouvez bien. Je suis si remplie de compassion pour le pauvre Aremberg , que je vous avouë que je n'étois pas trop en estat de répondre à la Princesse : & Florençal , dit la belle Frontenie , qui après trois ou quatre ans , d'une amitié si constante , si honnête , & si desintéressée , se vid sur le point de mourir de douleur , vous fait-il moins de pitié ? Celui-là a eu ce qu'il souhaittoit , & ce qu'il meritoit bien , reprit Uralie , & je ne serois pas d'avis qu'on le lui ôtât pour le donner à son Rival ; mais je vous avouë que je trouve tant de malheur dans l'autre , que je ne puis m'empêcher de le plaindre. Je le plains comme vous , ajouta Aplanice ; car je vous confesse que lisant les  
Romans

ans, je me range volontiers  
parti des Amans disgraciez :  
enfin soit malheur en celui-  
bit quelque erreur condam-  
, il aimoit la femme de  
meilleur ami, & il le tua ,  
trouve qu'on a mis des  
es aux Feuillantines qui n'a-  
it tué personne, & qui n'a-  
it point fait galanterie avec  
maris de leurs amies. Pour  
ii est de tuer son ami, dit  
e, à la vérité cela n'arrive  
ous les jours; mais pour ai-  
sa femme, s'il falloit que  
ceux à qui ce malheur-là  
e, choisissent un Convent  
seroit en danger de deve-  
in grand Monastere. Cela  
pesche pas, dit Silerite,  
ce manquement de foi ne  
contre les beaux sentimens,  
us sçavez que dans les Ro-

mans , il ne faut pas faire ni dire rien qui y déroge ; En effet , quoi que je ne veuille pas me montrer la plus sévère de toutes envers Eugénie , pour qui je vous confesse que j'ai beaucoup d'inclination ; Je trouve que ce n'estoit pas en user bien honnestement , que de se laisser emporter à la passion qu'il conçut pour la femme d'un homme qui lui avoit sauvé la vie , encore moins d'entrer dans sa maison avec une intention pareille à la sienne. Il faut du moins avouer , reprit Uralie , qu'un homme qui malgré soi se voit contraint , comme Aremberg , d'aimer la femme de son ami , n'est pas moins à plaindre que ces misérables qui par un destin du tout invincible , se voyent contrains d'aimer qui ne les aiment pas & beaucoup plus.

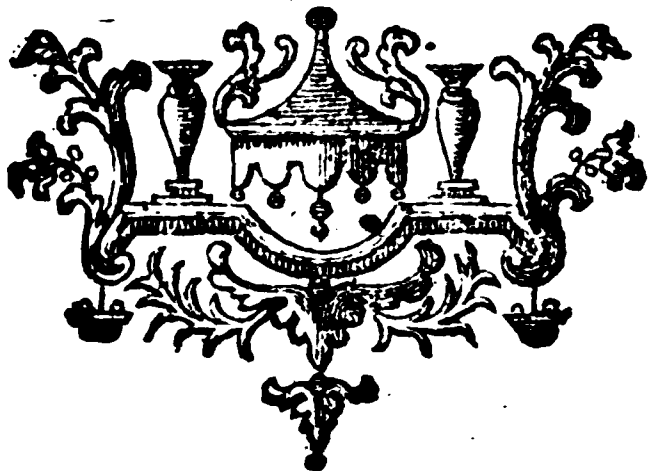
encore que ceux qui malgré les loix du sang ou les considérations de ce qu'on est né, se laissent emporter à des passions si fort inégales ou beaucoup plus défendues. Si ce qu'on dit que l'amour n'est pas volontaire, est vrai, répondit Frontenie, quand Aremberg n'eust pas été excusable, il feroit beaucoup à plaindre; mais si je le plains plus que les derniers que vous avez allégués, je ne sçaurois avoir autant de pitié de lui que j'en ai de ceux qui s'obstinent par la rigueur d'une malheureuse constellation à aimer ce qui ne peut les aimer; car enfin ce n'est pas une chose que la conscience puisse reprocher, & il est mal-aisé de l'avoir bonne & d'estre content de soi en la place d'Aremberg. Ce débat est fort

mais que la Nouvelle doit un peu davantage tenir de l'Histoire & s'attacher plutôt à donner les images des choses comme d'ordinaire nous les voyons arriver, que comme notre imagination se les figure. J'ai donc reçu cette Nouvelle comme on me l'a appris & je ne suis garand d'autre chose ; mais après tout je ne trouve pas qu'il y ait à redire de faire qu'Aremberg se repente un peu du crime que son malheur & sa passion lui firent commettre. Si vous l'aimiez pourtant mieux tué à l'armée, je ne vous contredirai pas pour si peu de chose, & je laisse à votre bon plaisir la liberté de vous en imaginer ce qu'il vous plaira. Pour vous, Si-ferite je n'ai que la même chose à vous dire. Il me suffit que ce que j'ai raconté, est véritable :

mais vous êtes un peu trop cruelle à toute une nation, de ne vouloir pas qu'elle puisse avoir un seul homme capable d'une action galante. Toutefois je ne veux pas vous être plus severe qu'à Gelonide. Si vous ne trouvez pas bon qu'Aremberg soit Allemand, comme je vous assure de bonne part qu'il l'étoit, vous pouvez vous l'imaginer de telle contrée qu'il vous plaira, faites-le Italien, faites-le Piemontois, qu'il soit Anglois ou Castillan, & même si vous le voulez, de Suede, de Pologne ou de Dannemarc. Ces paroles proferées sans dessein exciterent une plaisante dispute, car aussi-rôt chacune de ces Dames entreprit de protéger une de ces Nations, & ces Villes de Grece qui ont tant disputé pour sçavoir qui avoit donné la naissance à

La seconde ne fut pas si belle , comme c'étoit au commencement du Printemps qui est la saison où le temps est le plus inconstant , ce jour-là le Ciel fut couvert de quelques nuages qui firent apprehender de la pluie , & même il se trouva assez froid pour faire perdre à ces Dames le desir de la promenade. Uralie qui en devoit être l'arbitre , & qui connut qu'on attendoit qu'elle fit sçavoir sa volonté , dit qu'elle ne haïssoit pas la maison, qu'il n'étoit pas juste qu'elle eût un aussi beau jour que la Princesse ; & s'adressant à elle : Vous sçavez que j'aime la ruelle & les grands carreaux sur toutes choses , & comme chacune doit choisir où elle établira son Thrône , entrez s'il vous plaît dans votre cabinet , & vous couchez sur le petit lit qui y est , après

je trouverai ma place & ces Dames la leur. Je ne parlerai point de l'agrément & des ornemens de ce cabinet. Il faudroit en venir à la description de tout l'appartement qui est fort commode & fort bien entendu; & ceux qui connoissent Uralie, ont impatience de sçavoir ce qu'elle raconta; qu'ils l'écoutent donc parler; c'est ainsi qu'elle commença.





## ADELAYDE

Comtesse de Roussillon,

O U

## L'AMOUR CONSTANT.

*Nouvelle deuxième.*

**I**L regnoit un Prince en Provence il y a si long-temps que je ne suis pas même bien certain si c'étoit un Comte de Provence, ou un Roi d'Arles : car comme ç'a été mon avis sur le sujet des Romans , j'aime que les choses soient passées il y a plusieurs siècles , & il me semble qu'elles en sont plus venerables. Il me suffit que ceux dont j'ai appris mon Histoire étoient gens de si grande

107 f. 17a





probité , que pour tous les biens du monde, ils n'auroient pas voulu dire un mensonge , & si sçavans dans l'Histoire qu'ils citeroient fort bien les Auteurs dont ils l'ont tirée : de sorte que sur leur parole je ne crains point d'assurer qu'il n'y a rien de si veritable. Ce Prince donc , soit Roi, soit Comte , mais qui sera toujours le dernier dans ce recit , étoit d'une humeur si paresseuse qu'il se déchargeoit du soin de son Etat sur la vigilance & sur l'habileté de sa femme. Cette habile Princesse meurt ; mais en même temps meurt aussi un Souverain de ses voisins dont l'Etat étoit gouverné de la même façon que le sien. Bien tôt après cet homme si heureux à épouser d'habiles femmes , épousa la veuve de son voisin qui étoit Comte de Thoulouze: Cette autre Comtesse

accepta sa recherche avec joye , & conclut ce mariage sur la premiere proposition qu'il lui en fit faire , par l'esperance qu'elle eut de gouverner cet autre Etat avec le sien , & de joindre ces deux Provinces , en mariant une fille unique qu'elle avoit à un fils que ce Comte de Provence avoit aussi de son premier lit , & qui par consequent étoit son presomptif heritier : mais rarement ces mariages qui sont projettez de si loin s'excutent , & vous pouvez bien penser que malgré la facilité du mari & l'habileté de la femme , celui-ci ne s'acheva pas , parce que s'il se fût achevé , la Provence eût été réunie avec le Languedoc , & mon conte seroit fini ; ce qui ne doit pas être ; car je n'aurois plus rien à dire , & c'est à quoi vous ne vous attendez pas. En

même temps le Comte de Roussillon meurt, laissant sa femme & une fille unique qu'il avoit, héritières de son Etat : Deux neveux de ce Comte contestent la succession ; ils conviennent de prendre pour arbitre le Comte de Provence & sa femme, & pour cet effet ils viennent tous en Provence. Comme ils commençoient à disputer leurs intérêts devant les Juges qu'ils avoient choisis, la Comtesse de Roussillon tombe malade, & bien-tôt elle est à l'extrémité. Sentant qu'elle alloit mourir, elle envoie prier la Comtesse de Provence de la venir voir, & elle lui demande deux graces, l'une d'avoir soin des intérêts de sa fille, & l'autre de la marier quand elle feroit en état de cela. La Comtesse de Provence lui accorde ce

qu'elle lui demande; & bien-tôt  
après cette autre Princesse meurt,  
ayant expressement chargé sa  
fille de respecter comme sa mère  
cette Princesse dont elle étoit ve-  
nuë implorer le secours. La Com-  
tesse de Provence fait mener cette  
jeune Princesse dans l'apparte-  
ment de sa fille, & témoigne n'en  
avoir pas moins de soin. Ce fut  
de celle-là que le jeune Prince  
devint amoureux: elle s'appelloit  
Adelayde, & lui il s'appelloit Car-  
loman; de sorte que Carloman &  
Adelayde se trouverent tellement  
au gré l'un de l'autre, que toute  
l'habileté de la Comtesse de Pro-  
vence ne pût accomplir le maria-  
ge qu'elle avoit proposé en fai-  
sant le sien. De tout cela il n'en  
faut point chercher d'autre cause  
que la beauté & l'esprit d'Ade-  
layde & la bonne grace & la gen-

Illeſſe de Carloman. Jamais il ne  
vit rien de plus beau qu'Adelay-  
ſe: Sa mere avoit été l'admira-  
tion & l'amour de tous ceux qui  
avoient vûë ; mais ceux qui  
voyoient ſa fille , y trouvoient  
encore beaucoup plus de charmes  
qu'en elle. Sa taille étoit auffi  
noble & auffi belle qu'on la puiſſe  
imaginer , & dans ſon port il y  
voit un air qui étoit ſi fort d'une  
perſonne de grande qualité qu'il  
n'étoit pas poſſible de la voir ſans  
la reſpecter. Ses yeux , ſon teint  
& ſa bouche avoient un éclat  
qu'on ne peut concevoir: je ne dis  
rien de la délicateſſe & de la régularité  
de tous ſes traits , puis que la  
nature ne peut atteindre à une ſi  
grande perfection ; mais parmi  
tant de charmes , on voyoit ſur  
ſon viſage une certaine langueur  
mêlée de tant d'agrément , une

modestie si douce & si attirante, & un tout enfin si celeste & si touchant, qu'elle faisoit dire à tout le monde qu'il y avoit je ne sçai quoi d'Angelique en elle. Ce n'est donc pas une merveille si Carloman en devint éperduëment amoureux; & je me suis étonnée beaucoup de fois que cette Comtesse qui étoit une si habile femme, ayant envie que Carloman aimât sa fille, laissât Adelayde auprès d'elle; car il étoit bien difficile d'en pouvoir aimer une autre en un lieu où on la voyoit. Neantmoins soit qu'elle crut que l'interêt aveugleroit Carloman, ou qu'elle se contentât de la grande vigilance avec laquelle elle faisoit observer toutes les actions de sa fille, d'Adelayde & de lui, elle fut long-temps qu'elle ne les separa point, se confiant princi-

ment en la prudence & en la  
rité d'une Gouvernante qu'el-  
oit donnée à la jeune Com-  
de Roussillon; car cette fem-  
le souffroit pas qu'Adelâyde  
it à qui que ce soit qu'en sa  
nce. Ainsi ces pauvres Amans  
ft long-temps qu'ils ne s'en-  
noient que par les tristes re-  
s qu'ils se jettoient : & cette  
ture est telle que dans une si  
ue durée d'amour, ils furent  
ours tellement persecutez du  
ieur, qu'il leur fut presque  
ossible de se parler ; mais  
me ils avoient extremement  
orit & qu'il n'y a rien de si  
strieux que l'amour, toutes  
difficultez ne servoient qu'à  
bliger de s'entredonner des  
ves de leur adresse & de leur  
strie. Non seulement Carlo-  
étoit aussi bien fait qu'on le

puisse imaginer, il avoit beaucoup d'esprit, il étoit liberal, magnifique, & l'homme du monde le plus amoureux. Il est donc aisé de croire qu'il ne manqua pas de moyens pour faire connoître sa passion. Je dis pour la faire connoître ; car apparemment ce fut ce qui lui dût être le plus difficile, puisqu'il falloit la faire connoître à la seule Adelayde, & qu'il ne la voyoit que devant le monde. Toutefois soit par lettres, soit par ses regards, Adelayde connut bien-tôt que Carloman étoit amoureux d'elle : & voyant la discrétion qu'il avoit pour ne faire connoître sa passion qu'à elle seule, elle consentit qu'il l'aimât. Ainsi dans les commencemens ils s'entendoient si bien qu'ils trompoient toute la Cour, & même l'Amour les rendoit si

Œavans , que leurs ennemis leur ſervoient de truchemens , ſans le ſçavoir ; car ne ſe pouvant parler que devant la Gouvernante , ils avoient des termes ſi ſignificatifs pour eux ſeuls , & de ſi excellens chiffres dans leur entretien pour ainſi dire , que la vieille étoit de toutes leurs converſations , ſans y pouvoir rien comprendre , mais ce qui leur fut encore plus diverſifiant , c'eſt que Carloman n'oſant parler de ſa paſſion à Adelayde , & étant contraint de feindre avec la jeune Comteſſe de Thoulouze , pour obliger ſa mere , cette fille étoit ſi ſtupide qu'ils ſe ſervoient de ce prétexte , ſans qu'elle ſ'en apperçut , juſques-là qu'il lui diſoit tout haut ce qu'il vouloit qu'Adelayde entendit : ce qui étoit ſi bien concerté entre eux que jamais Adelayde n'en

devint jalouse, & que par ce moyen Carloman lui faisoit entendre toutes choses. Neantmoins quoique la Comtesse de Provence ne scût rien de la passion de Carloman, il ne lui falloit pas la moitié de son adresse pour deviner que non seulement il ne pressoit point son mariage avec sa fille; mais qu'il n'étoit pas fort aise qu'on lui en parlât: ce qui lui donnoit de grandes inquietudes, & ce qui l'obligeoit de mettre tout en usage pour découvrir si Carloman n'étoit point amoureux en quelque autre lieu. Il dissimuloit encore si bien sur ce sujet, que quand elle le voyoit si gai & si empressé après tous les divertissemens qui éloignent le plus de la passion qui fait aimer, elle ne scavoit qu'en croire: elle pensoit au commencement qu'il n'y avoit

que le libertinage de la jeunesse qui le portoit à ne se vouloir pas si-tôt marier ; & apparemment elle ne se fût jamais avisée de le persécuter sans un accident qui lui arriva. Il jouoit un jour avec elle , & en tirant de ses poches quelque chose , deux clefs lui tomberent. Soit que ces clefs fussent fort petites , ou qu'il fût trop attentif à son jeu, ou bien qu'elles fussent tombées sur un tapis de pied ou sur des careaux , il ne s'apperçût point de ce qui lui étoit tombé , quoique ce fût le plus précieux gage qu'il possédât. On ne trouva ces deux petites clefs qu'après qu'il fût parti, & la Comtesse qui les vit relever , fut sur le point de commander qu'on courût après le Prince pour les lui rendre ; mais appercevant tout d'un coup je ne sçai quoi de

brillant qui y étoit attaché, elle eut la curiosité de le voir : c'étoient quatre ou cinq cachets de différentes sortes, les uns de ses armes, d'autres des chiffres de sa fille, car il affectoit ces fausses apparences du consentement d'Adelayde, pour mieux cacher la passion qu'il avoit pour elle : mais parmi tous ces cachets la Comtesse en remarqua un qui étoit plus précieux que tous les autres ensemble : car il étoit taillé sur un diamant fort considérable & enchassé avec un artifice exquis. Il étoit encore attaché à part & un petit morceau de cire qui y étoit demeuré, fit remarquer à la Comtesse qu'apparemment il n'y avoit pas long - temps qu'il s'en étoit servi. Ce qui fut cause qu'elle le considéra encore plus attentivement, & qu'elle voulut examiner

ce qui y étoit gravé. Voyant que c'étoit un Mont-Ethna qui jettoit des flames, comme il est d'ordinaire représenté, & que ces paroles, *La cause en est cachée*, étoient écrites au tour, elle songea que tout cela n'étoit point fait sans dessein. L'esprit du Prince qui pouvoit avoir inventé cette devise & le peu d'empressement qu'il avoit pour épouser sa fille, lui firent penser que l'embrasement de ce Mont dont on ne connoît point la cause, n'étoit peut-être qu'une figure de quelque amour caché qui l'empêchoit d'épouser sa fille. Aussi-tôt comme elle avoit l'esprit extrêmement vif, maniant ces cachets & considérant ces deux petites clefs elle jugea qu'infailiblement de la manière dont elles étoient faites & par le soin qu'il avoit de les por-

ter , elles étoient dépositaires de ses plus importans secrets. Le Comte de Provence , le jeune Prince & elle logeoient dans un même Palais. Ce qui fut cause qu voyant d'une des fenêtres de sa chambre que ce Prince se promenoit dans le jardin, elle passa aussitôt l'appartement de son mari , & par une galerie qui y étoit jointe elle se rendit dans celui du Prince. Par malheur pour lui le Valet de chambre qui étoit de garde, étoit un homme qui depuis long-temps étoit gagné par elle , & il étoit auprès de Carloman comme un espion qu'elle y avoit mis pour lui rapporter tout ce qu'il faisoit. Par hazard encore il étoit seul : elle lui commanda d'ouvrir le cabinet de son maître , & jugeant par les deux petites clefs qu'elle avoit trouvées , que l'une qui étoit plu

grande que l'autre , devoit être celle de sa cassette , & la plus petite la clef de quelque petit coffre qui pourroit être enfermé dedans. Elle n'eût pas plutôt vû sa cassette, qu'elle en voulut faire l'épreuve. En effet elle ne se trompoit pas : cette cassette étoit de grandes pieces de cristal artistement enchassées ; mais soit qu'elle l'eût vûe autrefois ; soit qu'elle s'attendît de satisfaire sa curiosité en une autre saison , elle ne s'amusa pas à en considérer ou la richesse ou l'artifice , & encore moins celle de plusieurs piereries rares & précieuses qui étoient enfermées dedans , principalement quand elle apperçut le petit coffre que son imagination s'étoit proposé. Il étoit d'or cizelé , tout couvert de pierreries , & outre sa richesse il étoit d'une si ingénieuse inven-

tion que toute autre qu'une Me qui ne songeoit qu'à marier fille, l'eût considéré fort longtemps; mais elle n'avoit hâte qu de l'ouvrir. Jugez quels furent les sentimens ; quand elle vit qu'étoit tout plein de Lettres, se doutant bien que ce n'étoient point celles de sa fille, puisqu'elle devoit bien s'attendre que l'amour que le Prince avoit pour elle ne traittoit pas si méthodiquement. Aussi-tôt elle prend une de ces Lettres. La cire & le cachet étoient encore demeurez , certes il n'étoit pas besoin qu'elle l'ouvrit pour lui donner de grands soupçons, car elle étoit sans suscription. Et considérant premièrement l'empreinte de ce cachet pour tâcher d'en reconnoître le chiffre, elle vit que ce n'en étoit point un, mais une devise qui n

marquoit pas une intrigue naissante ; car c'étoit un petit Amour forgeron qui tenoit deux cœurs sur une enclume , & sembloit les battre pour les unir , avec ces paroles écrites au tour : *Des deux je n'en fais qu'un.* Tout cela l'allarmoit étrangement. Jugez donc ce que ce dût être , quand elle vit que la Lettre qu'elle avoit prise , étoit conçue en ces termes.

*Ne vous semble-t-il point qu'aujourd'hui notre dragon a redoublé sa vigilance ? ne vous étonnez pas si je ne vous ai point regardé comme de coutume , & si je n'ai point parlé devant elle. Bien loin de l'oser , il me semble qu'elle lisoit dans ma pensée , & la crainte que j'en avois me faisoit baisser les yeux. Si la cause vous en est connue , vous ne devez point en être fâché. Si vous l'êtes pourtant ,*

*comme je l'apprehende , mettez à la raison & contentez vous tous clairvoyants que sont nos amis, ils ne vous verront jamais / de mon cœur. C'est où l'amour vi placé & où l'amour vous conser tant que vous serez aussi discret je vous serai fidelle.*

Il est aisé de croire que la Ctesse ne se contenta pas de la ture de cette lettre. Prenant petit coffre, & s'approchant de fenêtre d'où elle voyoit que l'oman étoit toujours dans le din , elle fit dessein de ne la rien dedans qu'elle n'eût diligement examiné. Comme elle noit donc ces billets à me qu'ils lui tomboient sous la mouvrant le second , elle vit étoit de la même écriture ; & qu'il ne contenoit que ce cou

de chanson.

*Je pleure, je me plains, & je souffre  
un martyre*

*A qui rien n'est égal:*

*Elas si c'est Amour qui fait que je  
souponne,*

*Qu'Amour est un grand mal!*

Le troisiéme qu'elle prit & qu'elle  
ouvrit aussi-tôt, contenoit ces  
paroles.

*Je crois que vous m'aimez, n'est-  
ce pas assez vous dire? non, vous  
murmurez encore. En voulez vous  
davantage? je vous permets de m'ai-  
mer. Quoi n'êtes vous point content?  
Sans mentir vous êtes bien difficile.  
Pour vous dire donc quelque chose de  
plus, je ne vous hai point; mais il  
semble que ce terme vous offense:  
Vous êtes le plus importun de tous.*

les hommes, & il faut bien se deffaire de vous: & bien je vous aime: c'est maintenant un peu trop, & du moins de la moitié; mais je vous dirai aussi que ce n'est qu'à votre importunité seule que je l'accorde; si votre obéissance & votre fidélité ne tâchent de le mériter.

Celle qu'elle prit immédiatement après s'expliquoit en ces mots.

Je ne sçai lequel est le plus insensé de nous deux, vous de m'aimer & moi de le souffrir. Quand je songe aux hazards où nous expose un dessein si mal conçu que celui qui pourroit l'empêcher obligeroit l'autre! mais nous avons tant de tort tous deux que je ne sçai lequel doit commencer à se repentir. C'est à vous sans doute; car votre folie a précédé la mienne. Com-

me

me vous avez manqué le premier soyés donc le premier à corriger votre erreur. C'est une raison assez forte, j'ai honte de vous en dire encore une autre, mais le peril est si grand que je n'en dois point oublier ; ajoutez y donc encore celle-ci que je ne sçai pas si je suis plus insensée que vous, & si tout de bon je le ferois assez pour vous aimer : mais je sçai bien que mon aveuglement est tel qu'il faut que vous cessiez de me faire connoître que vous m'aimez pour que je puisse cesser de vous le permettre.

A cet endroit de la narration d'Uralie, il s'éleva un petit murmure entre ces Dames sur le sujet de ces lettres qu'elles sembloient louer & blâmer en même tems ; mais ce murmure étant bien-tôt étouffé par l'impatience qu'elles avoient d'entendre la suite, elle

reprit son discours de cette sorte : Vous n'avez peut-être pas tant de curiosité de sçavoir ce qui étoit contenu dans dix ou douze lettres qui étoient encore dans ce petit coffre , que la Comtesse de Provence en eût. Aussi ne vous les redirai-je pas. Vous jugerez seulement , s'il vous plaît , pour l'honneur d'Adelayde , qu'il n'y en avoit aucune d'impertinente ou soite ; qu'elle n'étoit point une personne à écrire ces grands mots recherchez qui n'éblouissent que ceux qui ne s'y connoissent pas , que malgré sa passion on n'y voyoit point de ces emportemens abjets ou de ces honteuses humilitez qui font diminuer l'estime qu'on doit avoir pour la Dame , quand étant assez imprudente ou assez malheureuse pour lier un commerce de cette nature-là ,

quitte son empire & perd la  
rque de maîtresse , pour se  
e une esclave honteuse. Vous  
rez bien aussi qu'elle ne se  
voit point de ces ridicules al-  
ices, de ma Vie, de mon Cœur,  
mon Astre, mon Ange, ou de  
mon Soleil; & encore moins de  
le dont ufoit une personne  
on m'a nommée, qui appelloit  
Amant dans ses lettres, son  
ulas ou son Reconfort. Ade-  
de eût mieux fait de ne pas  
ire à Carloman; mais supposé  
cela eût été honnête, on ne  
voit pas écrire plus galam-  
nt qu'elle: ce que vous croi-  
z encore bien mieux, si vous  
ez vû les autres lettres comme  
ci: car comme c'étoient les  
mieres qui étoient au fonds,  
ce que Carloman les avoit mis  
is ce petit coffre à mesure qu'il

les recevoit, outre qu'elles n'étoient pas si significatives que celles que j'ai dites, il est aisé de croire qu'elle y prenoit plus de peine ; car apparemment on songe toujours bien davantage aux premières lettres qu'on écrit, qu'aux autres qui naissent quand le commerce est établi. La Comtesse n'en laissa aucune qu'elle ne lût très-soigneusement : mais soit qu'elle connût l'écriture d'Adelayde, ou que les termes de ces lettres qui marquoient si bien qu'elles partoient d'une personne curieusement observée, lui marquassent assez de qui elles étoient, elle ne pût pas douter que ce ne fût cette belle Princesse dont Carlotoman étoit amoureux. Quand enfin au fond de ce petit coffre, elle trouva un bracelet de ses cheveux, avec une attache de son

chiffre, & ce qui étoit encore bien plus parlant que tout cela, son portrait qui étoit dans une boëte faite d'un seul rubi. Elle eût tout le loisir qu'elle voulut pour lire toutes ces lettres & pour observer toutes ces choses, parce qu'elle voyoit toujours que le Prince étoit dans le jardin, qui se promenoit avec un grand nombre de Courtisans, & qu'il n'y avoit avec elle que ce Valet de chambre qu'elle avoit gagné. Songeant donc aussi-tôt à ce qu'elle devoit faire de plus à propos en cette conjoncture, elle trouva que pour avoir plus de loisir d'y rêver, le meilleur étoit de ne témoigner pas qu'elle sçût rien de cette intrigue: & pour cet effet, repliant toutes ces lettres, elle les remit avec le portrait & le bracelet dans l'ordre qu'elle les avoit

trouvez , & refermant le petit coffre & la cassette, s'en retourna le plus secrettement qu'elle pût dans son appartement , faisant rendre au Prince les clefs & les cachets par un Huissier de sa Chambre , à qui elle commanda de lui dire qu'il les avoit trouvées aussi-tôt qu'il étoit sorti ; & cela fut fait si promptement que comme cet Huissier alla le trouver dans le jardin pour les lui rendre, il y avoit eu si peu de temps , que tout défiant que l'est d'ordinaire un Amant , celui-ci ne s'apperçut de rien. La Comtesse après avoir eu plus de loisir de songer à ce qu'elle avoit à faire , voyant que sa Gouvernante qu'elle croyoit plus clairvoyante qu'Argus, avoit été abusée, & que ces deux jeunes personnes avoient lié un commerce au milieu de toute la Cour,

sans qu'aucun s'en fût apperçu, elle crut que toute sa vigilance étoit inutile, que ces deux personnes s'aimeroient toujours tant qu'ils se verroient, & que son autorité ne serviroit qu'à aigrir contre elle ces jeunes esprits. Elle sçavoit que l'amour ne s'éteint jamais par rudesse, & que dans les cœurs genereux & bien enflammez, les difficultez & les violences ne font que l'accroître. Ne pouvant d'un autre côté abandonner tout d'un coup des espérances dont son imagination s'étoit flatée depuis un si long-tems, elle prit une étrange résolution. Elle sçavoit qu'en Italie il y avoit un Duc de Calabre qui cherchoit un parti qui lui fut convenable : elle jugea qu'Adelayde étoit tout ce qu'il pouvoit souhaiter. Elle lui envoya donc un Gentilhom-

me pour lui vanter la beauté de cette jeune Princesse & ses grands biens , & pour lui faire entendre que s'il vouloit l'épouser , ayant été choisie arbitre des Neveux du dernier Comte & de sa veuve , elle prononceroit en faveur d'Adelayde ; & qu'au reste comme ce Duc étoit extrêmement vieux, elle le dispensoit de venir faire l'amour en Provence , & qu'elle lui enverroit Adelayde , aussi-tôt qu'il auroit résolu de l'épouser & de lui faire des avantages dignes de son bien & de sa qualité. Le vieux Duc qui avoit entendu parler de la beauté d'Adelayde , & qui connoissoit ses richesses, trouva dans son conseil qu'il ne pouvoit mieux faire , & l'Agent de la Comtesse de Provence, revint bientôt la trouver & lui dire le succès de sa négociation. La

Comtesse ravie crut qu'il ne falloit point perdre de temps. Elle commanda à ce Gentilhomme de se tenir prêt avec sa famille pour aller mener Adelayde au Duc de Calabre, mais de n'en témoigner rien à personne. Ce Gentilhomme étoit voisin de Marseille, & c'étoit pour cela que la Duchesse le choisit, parce qu'elle crut que celui-ci n'auroit qu'à s'embarquer & que par ce moyen la résolution qu'elle avoit prise seroit plus secrètement exécutée. Ayant donc sçu de ce Gentilhomme que tout son équipage étoit prêt, & que sa femme & sa fille conduiroient l'épouse, elle quitte Avignon où d'ordinaire elle tenoit sa Cour, pour être plus voisine des Etats de sa propre fille, & sous le pretexte d'aller visiter les Villes de cette Province, elle se rend à Marseille

avec Adelayde & sa fille qu'elle avoit fait venir avec elle, de peur de donner quelque soupçon. En un mot le vent se trouvant favorable, un Navire équipé pour cet effet, avoit emporté Adelayde bien loin dans la mer, que Carlotoman ne croyoit pas qu'elle fût encore levée. Mais de dire qui se trouva le plus embarrassé de tous les deux, c'est ce qui est impossible; elle de se trouver à la merci des ondes entre les mains de personnes qu'elle n'avoit jamais vûë, incertaine de ce que l'on vouloit faire d'elle; & pour dernier malheur sans esperance de pouvoir donner de ses nouvelles à Carlotoman: ou de ce triste Amant qui enfin apprit que sa Maîtresse étoit enlevée, à qui on ne vouloit point dire où elle étoit. Il est aisé de juger de son desespoir & des

tristes paroles que l'amour, la douleur & la rage lui mettoient dans la bouche ; mais il est plus à propos de suivre Adelayde. Quoique la nuit fut bien avancée quand on la fit entrer dans ce Vaisseau , il étoit déjà bien éloigné du port d'où il étoit parti , quand le jour parut. Bien qu'on ne vît plus la Provence qu'à peine , Adelayde avoit toujours la vûë tournée vers elle : & comme les afflictions d'amour sont celles que l'esperance abandonne le moins , la pauvre Princesse esperoit toujours que Carloman viendrait à son secours : & si dans la route qu'on lui faisoit tenir , elle appercevoit quelque Vaisseau , pour petit qu'il fût , elle ne desespéroit point de son secours. Son imagination blessée croyoit aisément qu'il n'étoit que trop suffisant avec l'autorité du

Prince & son grand courage, pour la tirer d'un si mortel danger ; mais enfin elle s'éloignoit toujours , & avec tous les respects que lui rendoient ceux qui avoient charge de la conduire , ils étoient inexorables aux prieres qu'elle leur faisoit de la remettre en Provence, & furent même long-tems sourds aux demandes qu'elle leur faisoit du dessein qu'ils avoient & du lieu où ils la vouloient mener. La Comtesse qui s'étoit voulu exempter de ses plaintes, & qui apprehendoit peut-être d'en être touchée, malgré le dessein qu'elle avoit de les mépriser , n'avoit point voulu les entendre , & même elle avoit chargé ce Gentilhomme de ne lui dire son dessein, qu'après la première journée ; afin que si Carloman qui ne dormoit presque jamais , la surpré-

noit par hazard dans son entreprise, ou en avoit avis par quelque aventure, il ne scût rien de son artifice. On peut donc s'imaginer combien cette triste journée fut ennuyeuse à la pauvre Adelayde. Tantôt elle menaçoit ses ravisseurs, tantôt elle se jettoit à leurs pieds & les conjuroit par de si tristes paroles, que tous obstinez qu'ils étoient à executer la commission qu'on leur avoit donnée, ils ne pouvoient retenir leurs larmes : mais tout étoit inexorable à ses prieres, & Carloman qui sans doute étoit le Dieu qu'elle invoquoit le plus souvent, étoit sourd à ses cris & à ses vœux, ou avoit autant besoin de secours qu'elle. Son conducteur étoit inflexible, & sa femme, sa fille & un fils, qu'il avoit, qui se monroient si touchés de compassion pour

cette pauvre Princesse, ne sçavoient rien de l'entreprise qui lui étoit si fatale. Il attendit que le temps qu'on lui avoit prescrit fût expiré, pour lui découvrir les ordres de la Comtesse : & ce ne fut qu'un peu auparavant qu'il en instruisit sa femme & sa fille, afin qu'elle lui aidassent à remettre l'esprit de cette Princesse dont le trouble lui étoit connu, par un pressentiment assez facile à avoir, vû le triste message dont il étoit chargé. Il entre donc dans la chambre de Poupe où il l'avoit laissée entre les mains de son fils & de ses domestiques, pour empêcher qu'elle ne se précipitât dans la mer, comme elle avoit témoigné le vouloir beaucoup de fois dans la violence de son affliction. Premièrement il tâche de lui mettre l'esprit en repos, en l'assurant

de son obéissance & de beaucoup de zele pour son service. Ensuite il lui montre une lettre de la Comtesse, & auparavant que de la lui donner, il lui fait ses excuses, si elle ne lui avoit pas expliqué ses intentions elle-même. Quoiqu'Adelayde eût mauvaise opinion de tout ce qui pouvoit venir de la part d'une personne qui avoit un si étrange procédé pour elle, la grande inquietude où elle étoit, lui pouvoit aisément inspirer la curiosité de voir ce qui étoit contenu dans sa lettre, ne doutant point que sa destinée n'y fût écrite. Elle l'ouvrit donc aussitôt, & jettant dessus ses yeux tous éplorez, elle vit qu'elle étoit conçue en ces termes.

**BATILDE COMTESSE**  
 de Provence & de Toulouze ,  
 à Adelayde Comtesse de Rouf-  
 fillon.

**D**ieu m'est témoin , ma Fille ,  
 que je n'ai pas moins d'affec-  
 tion pour vous , que si le Ciel vous  
 avoit fait naître de mon sang. Les  
 prieres que la Comtesse votre Mere  
 me fit en mourant , me sont encore  
 presentes , & vous ne trouverez ja-  
 mais que je me venille dédire des soins  
 & de l'affection que je lui promis de  
 vous conserver tant que je vivrois.  
 Vous sçavez aussi l'obéissance qu'elle  
 vous enjoignit d'avoir pour toutes  
 mes volontez : & comme je ne me  
 plains pas que vous en ayez mal usé  
 envers moi , je crois que vous ne  
 pouvez pas vous plaindre que j'ai eu  
 trop de rigueur pour vous. J'ai pro-  
 mis

mis d'avoir soin de vos interêts & de votre personne , & de vous trouver un parti sortable quand il en seroit temps. Pour le premier je croi m'en être acquittée , & que vous en êtes contente : c'est pour le second que ce Gentilhomme vous mène en Italie. Le Duc de Calabre est un Prince aimé de ses sujets & redouté de ses voisins. Il vous a demandée pour femme , & c'est le Mari que je vous ai choisi. Sa puissance est considerable , & sa condition est égale à la vôtre. J'ai regret que son âge ne soit pas un peu plus sortable à votre extrême jeunesse ; mais les personnes comme vous , ne se marieroient jamais , si elles recherchoient une entière égalité. Puissiez-vous trouver avec lui autant de bonheur que je vous en souhaite , & qu'il m'a fait espérer que vous y trouveriez d'amour & de douceur. Resolvez-vous donc , ma

*fille , à suivre les volontez d'une Mere qui vous a soumise aux miennes. Resolvez vous d'épouser le Duc de Calabre comme un parti qui vous est avantageux & necessaire , & resolvez vous y d'autant plus volontiers qu'on ne vous est pas si fidele que vous le croyez , & que celui qui s'y devoit opposer , autant que vous , est le premier qui y a consenti.*

Cette lettre acheva d'abattre le courage d'Adelayde ; car elle connut par elle qu'assurément toute cette piece étoit si bien concertée que mal-aisément pourroit elle éviter d'épouser un Prince , entre les bras duquel elle alloit être livrée , & pour qui sans compter sa vieillesse , l'amour qu'elle avoit pour Carloman lui inspiroit une si puissante aversion. A peine donc eût-elle détaché ses

yeux de dessus le funeste arrest qu'elle venoit de lire, que ses forces lui manquans, elle tomba évanouie sur un lit sur lequel elle étoit assise, & fut long-temps sans revenir. Lascaris, c'est le nom de ce Gentilhomme que la Comtesse avoit fait son Agent, jugeant bien que sa presence ne calmeroit pas les violens transports de cette jeune Princesse, crut qu'il ne pouvoit mieux faire que de se retirer, laissant tantôt sa femme & tantôt sa fille auprès d'elle pour la consoler. La nuit survint cependant, & obligeant tous ceux qui s'efforçoient de diminuer sa douleur, de la laisser, elle lui donnoit moyen de soulager ses tristes inquietudes par les funestes plaintes que la douleur, le dépit, l'amour & le desespoir lui inspiroient. Par où commencer pour

me plaindre , disoit-elle en elle-même ? Si je dois regarder ma vie comme une continuelle suite de miseres , ô Mere que j'ai trop tôt perduë , à quelle tyrannie m'avez vous soumise ? O cruelle Batilde , est-ce ainsi que tu t'acquies de ce que l'hospitalité & les promesses exigent d'une personne de ton rang ? Et vous , cruels instrumens de sa rage , croyez-vous que j'aime mieux vous obéir en souffrant mille trepas , que de trouver lieu de finir ma triste vie par une fete mort , en me précipitant dans la mer ? Redoublez votre prévoyance & votre cruauté , si vous le pouvez. Il vous est bien difficile d'être plus ingénieux pour ma perte , que le desespoir qui me transporte. C'est ce que le funeste état où elle voyoit qu'elle étoit

réduite , lui mettoit dans la pensée , quand elle songeoit à la violence qu'on lui vouloit faire ; mais quand elle repassoit dans son esprit les dernières paroles de la lettre de Barilde par lesquelles elle lui vouloit faire entendre que Carloman l'avoit trahie , on ne peut se représenter quels furent les violens transports de sa rage. La Comtesse de Provence lui vouloit effectivement faire croire que Carloman lui avoit fait cette insigne infidélité : car elle crut que ce seroit un moyen pour la résoudre à épouser plus volontiers le Duc de Calabre. Elle s'imagina qu'Adelayde y ajouteroit foi d'autant plus aisément qu'elle n'avoit point rémoigné par quel artifice elle avoit découvert ses amours ; mais elle n'avoit voulu rien témoigner à Lascaris de l'in-

terêt que Carloman pouvoit prendre en ce mariage , de peur que comme il est naturel à ceux qui veulent faire leur fortune , de reverer plutôt une puissance qui naît , que celle qui semble être sur son declin , cet homme à qui l'interêt faisoit embrasser cette mauvaise commission , ne revelât son secret dans l'espoir d'une plus grande recompense , ou dans la peur de se perdre auprès du Prince qui apparemment devoit bien-tôt succeder à son pere , vû son extrême vieillesse. Elle ne lui avoit donc parlé d'autre chose que de sa volonté pour ce mariage , & cet homme qui ne songeoit qu'à l'executer , entendit lire devant lui la lettre que la Comtesse avoit écrite à Adelayde , sans rien comprendre aux dernieres paroles ; c'étoit cependant ce qui outroit

le plus sensiblement Adelayde. On ne m'est pas si fidele que je le crois , disoit-elle , en repetant les dernieres paroles de la lettre de la Comtesse , & ceux qui devoient s'opposer autant que moi à une si grande tyrannie , sont les premiers qui y ont consenti. Ah Carloman pour t'avoir aimé plus que ma vie , t'ai-je fait une assez grande offense pour te porter à la plus noire méchanceté dont un homme puisse être capable ? Un Prince estimé de tout le monde , fera devenu le plus lâche de tous les hommes , pour se rendre l'instrument de ma perte. Ah non non , cela ne se peut , je ne t'ai point donné assez de sujet de me haïr , & tu n'est pas capable d'une si noire perfidie. Je suis trop facile à me laisser persuader par une personne dont tout me doit être

suspect : peut-être qu'à cette même heure tu n'es pas moins affligé que moi , ou peut-être que la cruelle personne qui m'a mise en butte à sa colere , tournant à sa fantaisie l'esprit de ton pere , t'a plongé dans une misere aussi grande que la mienne. Comme on espere aisément les choses qu'on souhaite avec passion, Adelayde se flatoit au commencement de ces pensées , & tout ce qui pouvoit les conserver dans son esprit , se presentoit à son imagination. Elle songeoit qu'elle n'avoit point donné sujet à Carloman de lui faire une si grande injure , & elle se representoit que sa belle-mere & lui n'étoient point dans une assez grande union pour avoir concerté ensemble une si noire méchanceté. Mais quand d'un autre côté le peril où  
elle

elle étoit , faisoit agir son desespoir dans l'étrange affliction où devoit être son esprit , il est bien vrai-semblable qu'elle se pouvoit laisser saisir par mille & mille soupçons qu'on ne peut exprimer. Pourquoi , reprenoit-elle , veux-je me flater ? Carloman n'est-il pas homme comme tous les autres , & n'est-ce pas à dire un ambitieux , un perfide & un dissimulé ? Que sçai-je si la passion qu'il m'a témoigné , étoit véritable ? Que sçai-je si les Etats de ma Rivale n'ont point eu de charmes plus puissans sur lui que ceux qu'il feignoit de trouver en moi ? L'intérêt d'un agrandissement souhaitable ne peut-il pas l'avoir touché , ou ne peut-il point s'être rendu aux conseils de quelque flatteur qui l'aura séduit ? Car enfin par qui mon ennemie auroit-elle décou-

vert la passion que j'avois pour lui, s'il ne m'avoit sacrifiée à son agrandissement? Que sert un peu plus de beauté, quand on est malheureuse, & combien rarement dans l'ame d'un Prince l'ambition & l'interêt ont été vaincus par l'amour? Cessons, cessons d'appeler à notre secours celui qui a consenti à ma perte, celui qui m'a indignement trahie, & celui qui de peur que je ne lui reproche un jour son indigne trahison, souhaite peut-être dans son cœur perfide que la mer m'engloutisse. Comme ces pensées étoient celles qui la touchoient le plus, il ne faut pas s'étonner si son ame s'y plongeoit plus long-temps. Dans l'innocente injustice qu'elle faisoit à Carloman il n'y a point de reproches qu'elle ne lui fit, ni de malheurs qu'elle ne lui souhaitât.

Et comme la vengeance est la plus ingenieuse de toutes les passions, je ne sçai si ce ne fut point elle plutô<sup>t</sup> que l'amour qui lui mit dans l'esprit l'expedient qu'elle trouva pour se tirer du dangereux écueil où elle sembloit selon toutes les apparences devoir faire naufrage. Car il est certain que quand elle prenoit quelque esperance de se derob<sup>er</sup> à ses conducteurs, son imagination ne s'en proposoit point d'autre fruit que celui d'aller trouver Carloman pour se vanger de son infidelité, ou pour lui reprocher son indiscretion; mais enfin soit amour, soit vengeance, jugez si l'on peut trouver deux meilleurs Conseillers pour se tirer d'un grand malheur. Elle voyoit que Lascaris ni sa femme ne lui parloient point de Carloman, & elle ne leur en

vouloit rien dire , croyant que c'étoit le meilleur moyen pour faire réussir le projet qu'elle fit de se delivrer de la captivité où elle se voyoit condamnée. Au moment donc que cet homme qui redou- bloit tous ses soins pour la conso- ler , lui remontroit la grandeur du Duc de Calabre , & se servoit de toutes les raisons qui la pou- voient obliger de se résoudre à ce triste Hymenée. Je vous prie , lui dit-elle, faites retirer tout le monde , que je vous puisse entretenir. Ce que Lascaris ayant fait aussitôt : Ma douleur , poursuivit-elle, ne vient pas d'être condamnée d'épouser ce Prince. Je sçai qu'il est de ma qualité , & si son âge peut m'inspirer de l'aversion , il peut aussi me donner l'esperance d'un plus prompt veuvage. Ma tristesse vient de ne pouvoir ac-

mplir un vœu que j'ai fait , & comme je l'ai négligé , je me persuade que tout ceci n'est une punition de Dieu. J'ai été vœe dès mon enfance en un monastere de filles qui est à Baronne , dont une sœur de la ncessse ma mere étoit Abbessé, fille , comme elle , du Comte de ce pays. J'y serois demeurée sans doute, sans la mort du Comte Roussillon mon pere , laquelle ligea ma mere de me retirer , ayant qu'elle n'avoit point d'autres enfans que moi. La vie de ces religieuses m'a tellement plû , pour mieux dire , m'a si fortement inspirée d'en choisir une eille , que depuis que je me marie , & principalement depuis un an ou deux , j'ai toujours ce dessein-là. Or il ne tiendra à vous que je ne l'accomplisse,

& d'autant plus volontiers , que me laissant choisir une vie telle que je la souhaite, vous pouvez garder pour votre famille toute la grandeur dont vous voulez me flatter. Le Duc de Calabre ne m'a jamais vûë , & je ne pense pas qu'on ait jamais tiré de portrait de moi qui puisse être assez semblable , pour n'être pas contredit. Votre fille est belle autant ou plus que je le puis être ; elle est d'un même âge que moi & d'une taille fort approchante de la mienne , si elle n'est tout-à-fait semblable. On ne l'a jamais vûë à la Cour de Provence , & peu de personnes peuvent la voir en Calabre , qui l'aient vûë chez vous , si ce qu'elle m'a dit de la vie solitaire que vous faites mener à votre femme & à elle est véritable : Pourquoi donc ne pouvez-vous

pas lui faire épouser ce Duc dont les richesses ont de si grands charmes pour vous ? Vous sçavez que les Princesses d'Italie ne se montrent gueres en public , & principalement quand elles ne le veulent pas , & il est à croire que le vieux Duc de Calabre ne s'opposera pas à sa resolution , si vous lui conseillez de ne fortir que le moins qu'elle pourra , & de ne paroître devant le monde que masquée. Je ne vous demande en échange de la grande fortune que je lui veux faire trouver & que je lui signe de bon cœur , que le plus chetif Navire que vous pourrez m'acheter & un des habits de votre fils ; parce que ne pouvant avoir de femme pour m'accompagner , il me semble que s'il m'arrivoit quelque accident dans les perils de la mer j'en triomphe-

rai plus aisément en cachant la foiblesse de mon sexe sous les habits du vôtre , & courrai moins de danger de cette sorte que si je me laissois reconnoître pour ce que je suis. Vous ferez ma felicité & la ferez telle & si grande, qu'il ne se passera jour de ma vie que je ne vous en souhaite une qui vous contente autant. Si ce que vous m'avez dit pour m'obliger d'épouser le Duc de Calabre , est veritable , vous ne sçauriez vous montrer assez denaturé pour ne pas souhaiter cet avantage à votre fille. Enfin si vous n'écoutez mes raisons , j'aurai lieu de ne vous pas croire : & par-là vous pouvez juger qu'il vous sera impossible de m'empêcher de mourir : car pour sauver ma virginité & mon honneur il n'y a point de mort que je ne puisse rechercher

sans faire perir mon ame : & il n'y en a point d'assez terrible pour m'épouventer. Adelayde accompagna ses paroles de tant d'ingenuité , qu'il n'est pas trop étrange si ce Gentilhomme à qui l'interêt faisoit embrasser une si fâcheuse commission s'en laissa toucher. Il étoit vrai qu'Adelayde avoit été nourrie dans le Monastere qu'elle disoit, & il étoit assez vrai-semblable que cela pouvoit être de la connoissance de ce Gentilhomme. Sa fille étoit belle, & si elle ne l'étoit pas tant qu'Adelayde ; elle pouvoit neantmoins repondre à la reputation qu'il avoit donnée de sa beauté : car par bonheur encore ayant été obligé de partir à la hâte , il n'avoit pû emporter le portrait de cette jeune Princesse ainsi il voioit tant d'apparence dans tout le reste

qu'elle lui avoit proposé, qu'il n'étoit guere combattu : & comme les avarés se flattent aussi aisément que les amans , il se figuroit mille accidens qui pourroient arriver à Adelayde , & il se persuadoit que peut-être on n'entendrait jamais parler d'elle. Il ne lui repondit donc rien qui lui pût faire croire qu'il ne se rendoit pas à ses raisons , & il ne lui demanda autre chose sinon qu'elle lui permit d'en conférer avec sa femme. En même temps il la laissa , & comme elle conçût quelque esperance du succès de son projet , se trouvant l'esprit un peu plus en repos , abbatuë de travail & de lassitude , elle s'endormit. La femme de ce Gentilhomme fut si éblouie de la grandeur de sa fille , qu'elle ne trouvoit nulles difficultez dans cette

entreprise , & elle acheva tellement de persuader son Mari , que si-tôt qu'Adelayde fut éveillée , il lui vint dire qu'il étoit résolu à tout , & qu'il n'y avoit rien qu'il ne fit pour son contentement ; mais qu'il vouloit que son fils l'accompagnât jusqu'à ce qu'elle fût Religieuse. Elle y consentit , croyant toujours bien se défaire de lui. Le vent ayant changé , ils furent contraints de relâcher en Sardaigne , & ce fût-là qu'ayant acheté un Navire , il le donna à Adelayde dans la pensée qu'elle iroit accomplir son vœu , après avoir tiré parole d'elle qu'elle ne feroit jamais sçavoir où elle seroit , quand une fois elle seroit Religieuse. Et comme on l'auroit reconnue dans l'Abbaye où elle avoit été élevée , il exigea d'elle encore sous d'horribles sermens

que ce ne seroit point en celle-là qu'elle se retireroit, mais dans une autre qui seroit du pareil Ordre, si elle le vouloit, dans le Royaume de Valence ou de Castille, ou en tel lieu qu'elle souhaiteroit choisir en Espagne; & en secret il donna ordre à son fils de la tuer, s'il connoissoit qu'elle eût un autre dessein. Voila donc Adelayde habillée en garçon dans un autre Navire sous la conduite du jeune Lascaris, mais bien résoluë de s'en retourner en Provence à la première occasion, pour se vanger de Carloman: Cependant le vent qui s'éleva fut plus propre au vieux Lascaris pour achever son voyage qu'à elle pour s'en retourner en Provence, comme elle en avoit le dessein, ou pour aller en Espagne comme elle feignoit le vouloir. Suivons

donc ce vieillard , & nous en allons avec lui à la nôce qui se fit en Calabre. Le vieux Duc fut ravi de la beauté de son épouse , & il n'y eut rien de plus solemnel que tout ce qui se fit en cette ceremonie. La pauvre Adelayde ne fut pas si heureuse ; l'habit qu'elle avoit pris , lui inspiroit tant d'audace que soit que Carloman lui eût été infidele , ou qu'elle n'eût à se vanger que de la Comtesse de Provence , elle ne trouvoit rien d'impossible. Se laissant donc conduire en Espagne dans l'esperance d'y trouver l'occasion de retourner en Provence, il n'y a point de doute qu'elle n'eût bien embarrassé toute cette Cour si elle fut revenueë ; mais le malheur ne change pas si aisément , & son grand courage ne pût empêcher qu'elle ne fût prise par un Cor.

faire du Roi de Maroc qui avec trois grands Vaisseaux attaqua le sien. Le jeune Lascaris qui en étoit le maître, y fut tué aussi-tôt; ce qui redoubla le desir qu'Adelayde conçut de se sauver par la facilité qu'elle y trouvoit, si elle pouvoit se tirer des mains du Pyrate. Elle fit des efforts extraordinaires pour cela, elle oblige ses gens à se deffendre, & les encourage tellement par son exemple, que ce ne fut que par un carnage épouvantable que le Corsaire se rendit maître de son Vaisseau. Quoiqu'il fut extrêmement irrité de la perte de ses gens, il lui vit faire des actions si merveilleuses qu'il fut touché de generosité ou plutôt d'interêt: car s'attendant bien de la prendre Esclave, il crut que s'acquerant un si brave homme, il recouvreroit

une partie de ce qu'il avoit perdu pour le défaire. Il défendit donc qu'on la tuât, & il la prit après la défaite de ses gens. Le Corsaire vit bien que c'étoit en vain qu'il lui avoit donné la vie, si l'affliction qu'elle témoignoît de sa prise, étoit suffisante pour la lui ôter : car elle se tourmentoît extraordinairement. Il tâcha donc de la consoler autant qu'il pût, & avec toute la civilité dont un Corsaire peut-être capable, il lui fait demander par un truchement quel grand sujet de douleur il pouvoit avoir, puisque dans sa prison il recevroit un traitement beaucoup meilleur qu'il ne devoit l'attendre. Elle lui dit parlant en garçon, comme il l'avoit fait interroger, qu'il ne s'affligeoit point pour la perte de tous ses biens & de ses gens ; mais qu'il étoit passionne-

ment amoureux d'une des filles d'honneur de la Comtesse de Provence , qu'il en étoit aimé , & que l'obstacle seul de sa prison le privoit de la recompense d'une passion qui l'avoit tourmenté long-temps. Quand le Corsaire eût scû sa reponse par-le truchement. Je t'ai reconnu si brave homme , lui fit-il répondre pour tâcher de l'appaiser , que je te jure que je suis touché de ta disgrâce ; & pourle témoigner , je te donne ma parole que quand tu m'auras aidé à faire quelque prise considerable qui puisse établir ma fortune , je te descendrai en quelque contrée que tu voudras , ou te donnerai un Vaisseau pour t'y conduire. Adelayde ne pût être tout-à-fait contente de cette réponse : mais cependant soit par desespoir de pouvoir jamais finir  
la

la misere de sa vie, soit par quelque esperance d'obliger ce Corfaire de lui tenir sa parole, rien ne lui étoit impossible ; & dans toutes les occasions qui se presenterent, elle fit bien voir que l'amour est un grand faiseur de miracles. Si cette verité se decouvroit tous les jours en Adelayde, elle ne paroïssoit pas moins en Carloman ; & il est assez juste que nous retournions à lui. On lui dissimula pour quelques jours l'enlevement d'Adelayde, & le dessein de son mariage, & d'abord on empêcha qu'il n'allât pour la voir, sous le pretexte qu'elle étoit malade ; mais qui peut tromper un amant ? Voyant qu'il ne recevoit point de ses lettres & qu'on ne lui vouloit point permettre de l'aller voir, il se doura bien-tôt de quelque artifice. La Comtesse fit courir

le bruit qu'elle l'avoit envoyée en Roussillon prendre possession de ses Etats : mais comme il ne s'étoit fait nul appareil pour cela , & qu'il ne voyoit pas qu'aucune personne de considération se fût éloigné de la Cour pour l'accompagner , il entra peu à peu en une si grande fureur , qu'il déclara à sa belle-mère , que jamais il n'épouserait sa fille , s'il ne sçavoit ce qu'étoit devenuë Adelayde. Il fut même se jeter aux pieds de son père , pour lui demander sa protection contre la violence qu'il craignoit qu'on eût faite à cette Princesse : mais pour tout cela la Comtesse ne s'épouventoit point : elle s'étoit bien attenduë à ses premiers mouvemens , & elle gouvernoit si absolument l'esprit de son mari , qu'elle ne redoutoit rien de cecôté-là. Elle laissa donc

évaporer la colere de Carloman , & ne découvrant rien de ses desseins , elle lui laissa quereller le Ciel & la Terre, jusqu'à ce qu'elle vit Lascaris de retour qui lui apprit que le mariage étoit fait , que le Duc de Calabre avoit épousé Adelayde , & qu'Adelayde s'y étoit enfin résoluë , & s'étoit souvenue de l'obéissance que sa mere en mourant lui avoit commandée d'avoir pour toutes les volontez de la Comtesse de Provence. En même temps ce bruit fut divulgué par toute la Cour , & Batilde fut la premiere à le publier , croyant bien que la certitude des nocces d'Adelayde pourroit obliger Carloman à l'oublier. En effet tous ces bruits ne lui en inspirerent pas peu le dessein , mais la peine étoit de l'exécuter. Par tous les sentimens d'Adelayde, quand elle

le crut infidele , on peut juger de ceux de ce jeune Prince , lorsqu'il apprit que sa Maitresse étoit mariée, & quand après avoir longtemps attendu qu'elle s'excusât envers lui par quelques lettres , il vit enfin qu'il n'en recevoit point de sa part , & crut , comme toute la Provence , qu'elle s'estimoit heureuse avec son vieillard. Je ne vous dirai point tout ce que la douleur qui le possédoit lui mit en la bouche ; car il n'en dit pas moins qu'Adelayde : Il se desespera , il voulut mourir , il tomba malade : & pour oublier toutes ces particularitez inutiles , afin de ne se montrer pas moins passionné qu'elle l'étoit , il prit la resolution d'aller en Calabre. Pour mieux cacher son dessein , il n'emmena que deux personnes avec lui , & prit le plus d'argent

qu'il pût. Et pour ne s'exposer point aux retardemens qui peuvent naître sur la mer, il part secrètement & prend son chemin par terre avec toute la diligence qui lui fut possible. Il est aisé de croire qu'il ne fut pas long-temps au lieu où le Duc de Calabre demuroit, sans s'informer de son hôte de ce que faisoit la jeune Duchesse, & de la maniere dont son mari la traitoit. Voici ce qu'il en apprit. Que le Duc comme vieux & comme Italien en étoit extrêmement jaloux; qu'elle ne sortoit point du tout, & qu'il n'y avoit que ses femmes & lui qui la vissent: que cependant pour la divertir il avoit des Comediens & des baladins; mais qu'elle ne les voyoit encore que par une jalousie d'où elle ne pouvoit être vuë. Carlo-man pensa mourir de douleur à

cette triste nouvelle; car en même temps il vit évanouir toutes les espérances qui soutenoient sa vie. D'abord il songea à se déguiser en femme; il le pouvoit à cause de sa grande jeunesse; mais il ne pût trouver à même temps par quel moyen il s'introduiroit dans le Palais. Il en faisoit tous les jours le circuit plus de cent fois, & il n'y avoit fenêtres ni creneaux par où il pût avoir quelque facilité de monter, dont il ne remarquât très-exactement la situation; mais toutes étoient d'une hauteur excessive, & celles du premier étage étoient grillées de barreaux de fer si massifs, qu'à moins que d'être insensé tout-à-fait, il ne pouvoit pas songer de les rompre. Après-tout, disoit-il, le moyen de l'entreprendre, sans avoir quelque intelligence au dedans, &

comment puis-je y en avoir, si Adelayde n'a peut-être personne à son service pour m'y faire entrer, dans l'apprehension juste qu'elle doit avoir que je ne lui reproche son infidélité? O murs, ô palais, ô prison, qui malgré tous mes malheurs, enfermez toutes mes esperances & la plus aimable personne qu'il y ait au monde? malgré son infidélité soyez plus sensibles qu'elle: Ma douleur est capable de vous fendre de pitié! C'étoient les extravagantes pensées qu'amour lui mettoit dans la bouche, & dont tout le long des jours il entretenoit sa rêverie; car il ne s'en passoit aucun dont il n'employât la plus grande partie à considerer chaque endroit de ce Palais pour tâcher de s'y faire quelque ouverture. Malgré la hauteur des murailles, & malgré leur

épaisseur , son amour se faisoit entrée par tout ; & son imagination qui le conduisoit , lui en faisoit visiter les plus secrets appartemens pour courir après Adelayde : mais quand il se la representoit en la possession de son vieillard , & qu'il songeoit à même temps à l'amour qu'elle lui avoit témoignée : Est-il possible , ô inconstante Adelayde , disoit-il , que ce vieux Prince ait eu plus de charmes pour vous que l'amour violent de Carloman , qu'un amour que vous avez vû naître , qu'un amour que vous avez toujours remarqué si constant & si violent ? Ah non , non , cela ne se peut ; il faut croire bien plutôt qu'on vous a seduite , ou que vous avez cédé à la violence ; & quand on auroit voulu vous plonger dans une si grande misere , & m'y precipiter

cipiter avec vous, sans doute vous ne pouvez être à vous en repentir. Si par quelque endroit de ces murailles ou de ces hautes tours vous pouviez voir mes tristes regards qui y sont sans cesse attachés, toute coupable que vous êtes, vous me connoissez trop pour desespérer de ma soumission, & vous me donneriez lieu de vous l'aller témoigner. Toutes celles qu'on a mises à vous garder ne peuvent être si inhumaines qu'il n'y en ait quelqueune qui se donne à vous; & sans doute si vous m'aviez vû, j'aurois déjà reçu quelque consolation de votre part. Car du moins connoissant bien qu'il m'est impossible de me separer du séjour que vous habitez: quand je n'aurois point d'autre satisfaction que de voir le lieu où vous êtes, votre rigueur eût

été assez grande pour m'ôter l'unique satisfaction qui me reste ; ou votre pitié vous eût obligé de vouloir détourner la mort que j'y trouverai sans doute dans quelque entreprise mal formée que je ne pourrai jamais m'empêcher d'exécuter , pour avoir encore une fois en ma vie le plaisir de vous voir. Ces tristes pensées ne lui sortoient point de l'esprit , & comme elles le confirmoient dans le desir qu'il avoit de se faire voir à la nouvelle Duchesse , s'il pouvoit , il ne manquoit aucun de tous les Balets & de toutes les Comedies qu'on representoit devant elle , dans l'esperance qu'elle pourroit le remarquer dans la foule ; & certes quoiqu'il se hazardât beaucoup en se faisant reconnoître , il se montroit si attaché à la jalousie par où la Du-

hèſſe regardoit la Comedie & les Balets ; & ſes regards étoient ſi riſtes, que ſi on l'eût obſervé, on eût ſans doute découvert quelque choſe de ſon deſſein : mais ſoit que tous les auditeurs ne ſongeafſent qu'à la representation du divertiffement , où que la Duchefſe elle-même ne ſongeât à autre choſe , on ne prenoit point garde à ſes actions , non plus au dedans qu'au dehors. Cette reflexion l'affligeoit ſi cruellement qu'il ſe retireroit tous les ſoirs deſeſperé & projettoit chaque jour de ſ'en retourner en Provence : Quand il voyoit dancer ces Balets ou reſenter ces Comedies : Ah perfide, diſoit-il, en lui-même ! peux-tu bien avoir l'ame aſſez tranquille pour être ſenſible à tout autre plaifir qu'à celui de me donner la mort ? Ah cruelle ! ces Co-

medies te font-elles plus agréables que les tragiques fureurs qui déchirent mon cœur? Ingrate est-ce que je ne merite plus un seul de tes regards, ou que tes regards, comme toutes tes pensées, sont enfermez dans les richesses de ce Palais? Si est-ce qu'au moins une fois en ma vie il faut que je te fasse rougir, il faut que tu connoisse, par quelque étrange resolution le desespoir dont je suis capable, & que dans ce desespoir tu voyes encore paroître mon amour. Il pensoit que peut-être elle ne l'avoit pas encore vû, & qu'elle ne l'alloit pas démêler dans la foule; car dans le lieu qui étoit abandonné aux spectateurs il n'y avoit aucun endroit où il se pût faire remarquer: ce qui lui mit enfin dans l'esprit la resolution de se mettre

as la troupe de ces Comediens  
de ces Baladins. Il sçavoit l'Ita-  
n comme sa langue : il avoit  
s memoire admirable , une  
ne grande , une taille avanta-  
ise , & pour les Balets une dis-  
sition inconcevable. Il ne faut  
ne pas s'étonner s'il fut bien  
u dans cette troupe , & s'il fut  
n-tôt jugé digne des premiers  
sonnages pour les Comedies &  
plus belles entrées pour les  
ets. Dans l'un & dans l'autre  
y avoit personne qui l'égalât ;  
s se montrer trop avide des  
miers rôles des Comedies &  
places plus recherchées dans  
Balets , il n●vouloit que celles  
il pouvoit introduire quelque  
se de son invention par où il  
ivoit faire connoître à sa maî-  
te la grande difference qu'il y  
oit entre lui & le vicillard qu'on

lui avoit preferé. C'étoit pour-  
quoi il dansoit quelquefois dans  
les Balets tout ce qui pouvoit  
montrer le ridicule de la vieillesse  
& dans les Comedies il mêloit  
toujours dans ses rôles quelque  
chose qui venoit à son sujet. Les  
Provençaux ont été les premiers  
Poëtes de France, & sont les pre-  
miers de notre Nation qui ont eu  
les belles lettres. Carloman y étoit  
parfaitement bien instruit, & la  
facilité qu'il avoit de faire des vers  
en sa langue, lui acquit bien-tôt  
celle d'en faire en Italien, dont il  
sçavoit déjà toutes les délicatesses.  
Il ne faut donc pas demander si  
quand il representoit quelque  
Amant trahi, il jouoit bien son  
personnage, ou s'il exprimoit bien  
en d'autres rencontres le deses-  
poir de quelqu'un à qui on a en-  
levé sa Maîtresse. Il y avoit tou-

nurs quelque endroit dans les comedies où les auteurs n'aient point travaillé. Une fois l'autre qu'il representoit un amant que sa Maîtresse quitte, recita ces vers libres à la façon des Italiens. Il les avoit faits le lendemain après l'enlevement d'Adelayde, croyant qu'elle l'auroit quitté par sa seule volonté.

*C'en est fait belle Iris ,  
 Le dernier de mes jours approche ,  
 Le conseil en est pris ,  
 Par vos cruels mépris ;  
 Et le triste reproche  
 D'avoir causé ma mort par votre  
 éloignement ,  
 Ne vous peut seulement  
 Arrêter un moment.*

*Soupirs , plaintes & larmes ,  
 Inutiles & foibles armes ,*

Contre une insensible rigueur ?  
Sortez à tout le moins pour soulager  
mon cœur.

Mais Dieux à qui dois-je me  
plaindre ?

Devant qui dois-je soupirer ?

● Pour me desesperer

Il faut encore me contraindre,  
Il faut pour votre gloire étouffer mes  
douleurs,

Ne craignant pas la mort, je crains  
votre colere,

Et je cache mes pleurs,  
Pour ne vous pas déplaire.

Importune & triste langueur,  
De quel espoir faut il que je vous  
entretienne ;

Et que faut-il, Amour, que je de-  
viennne.

Douce tranquillité qui regnez dans  
mon cœur,

*Avant que je l'eusse connue !  
 Hélas qu'êtes vous devenue ?*

*Hélas faut-il qu'à tous plaisirs  
 Renoncent désormais mes frivoles  
 Desirs :*

*A cent tourmens divers mon ame est  
 condamnée ,*

*Telle est ma triste destinée ;  
 Et l'Astre malheureux qui préside à  
 mes jours ,  
 Plus malheureux encore préside à mes  
 amours.*

Il est à croire que ces Vers étoient en Provençal ou en Italien ; mais je n'ai pas voulu que rien manquât à mon histoire, soit que celui qui me l'a apprise, les eut traduits, ou qu'il en eut fait d'autres sur ce même sujet ; c'est de cette sorte qu'il me les a appris. Or Adelayde qui étoit

entre les mains du Corsaire, n'avoit garde de les entendre, & encore moins de se laisser toucher par la bonne grâce, par l'air passionné & galant, & enfin par tout l'agrément possible avec lesquels il les recitoit: quoi qu'il y mit toute son industrie, il n'acqueroit autre chose que la reputation de bon Comédien, d'excellent Baladin, & même de parfait Musicien: car comme il mettoit cette troupe en une vogue où jamais aucune ne s'est vüe, il enrichissoit non seulement ce theatre d'un excellent Acteur; mais il n'y avoit point encore de piece à laquelle il ne donnât un meilleur tour, ou qu'il n'ornât de quelque trait de son invention. Comme entre plusieurs rencontres qui seroient dignes de recit; une fois entr'autres il trouva moyen de mêler cette

Chanson , dont l'air étoit triste  
touchant au dernier point , &  
dont les paroles revenoient tout  
ensemble au sujet qu'il représen-  
toit & au triste état où il étoit :  
vous en jugerez parce qu'elles  
sont telles.

## CH A N S O N.

*D'où me vient ce chagrin ex-  
trême*

*Que mon cœur ne peut expri-  
mer ?*

*Malas qu'un jour passé sans voir ce  
que l'on aime ,*

*Est long à qui sçait bien aimer !*

*Je cede à l'ennui qui me tue ,*

*Et je ne sçaurois concevoir*

*ce mortel ennui vient de l'avoir  
trop vuë :*

*Où s'il vient de ne la point  
voir.*

*Auprès des beaux yeux de Sil-  
vie*

*Je soupire depuis long temps  
Je n'attends que la mort ; mais la  
plus belle vie*

*Ne vaut pas la mort que j'at-  
tens.*

Sans doute Adelayde n'eût pas tardé si long temps à reconnoître son Amant ; mais Carloman qui ne la croyoit pas si loin de lui , qu'elle l'étoit & qui voyoit que son mal empirait tous les jours , se desespéroit tellement, que sans doute il eût entrepris quelque chose de bien extravagant , si l'amour n'eût pris plaisir à se jouer de lui. Il croyoit à la fin n'avoir acquis autre chose que l'amitié de ses compagnons avec lesquels il étoit fort bien , pour l'argent qu'il leur faisoit gagner , & pour

a maniere dont il en ufoit, quand un jour étant à la Messe avec eux, il vit qu'une vielle fort venerable, vint placer auprès de lui avec un grand Chapelet à sa main, & un voile sous lequel son visage étoit caché, qu'il falloit avoir bonne vue, pour discerner si c'étoit un pectre ou une femme. Elle avoit toujours la tête tournée vers l'Autel, & les yeux si fixement élevez vers le Ciel, qu'il la croyoit dans une grande extase de devotion, quand tout d'un coup il entendit que parmi ses prieres elle lui disoit : Comedien, ne m'e regardez pas ; mais écoutez avec attention ce que j'ai à vous dire. Carloman qui l'entendit incontinent, & qui avoit toujours Adelayde dans la tête, & les femmes qui la gardoient qui apparemment devoient être de l'âge de celle-ci,

crut par ce préambule qu'assurément ce spectre étoit quelque bon Demon qui avoit pris cette forme pour lui apporter plus sûrement quelque agréable nouvelle. Je suis si attentif, lui répondit-il, que je ne perdrai pas une seule de vos paroles. Ecoutez donc, reprit-elle en peu de mots : A l'entrée de la nuit trouvez-vous sur le port, & vous mettez dans un petit batteau qui vous conduira au pied de la grosse tour du château : attendez-là une échelle de foye qu'on vous jettera d'une fenêtre où il y aura un linge étendu ; foyez secret & vous serez heureux. Carloman ravi de joye, n'en demande pas davantage à la vieille : il crut que sa Maîtresse l'avoit reconnu, & persuadé que c'étoit elle qui lui donnoit le moyen de la voir, il va passer le

reste de la journée, dans toutes les impatiences qu'on peut imaginer. Il est vrai que ce n'étoit pas Adelayde, mais il étoit assez juste que celle à qui elle avoit cédé la place qui lui étoit destinée, trouvât avec la grandeur dont elle devoit jouir, une partie des peines qui traversoient sa vie. La fille de Lascaris qui étoit la Duchesse de Calabre, trouva le Comedien nouveau si à son gré, qu'elle en fut aussi-tôt éprise; mais d'une si grande passion que se mettant en tête que c'étoit quelque malheureux que la fortune avoit mis sur le Theatre, quoiqu'il ne fût point né pour cela, elle résolut de s'en éclaircir à quelque prix que ce fût. De toutes les vieilles qu'on lui avoit données pour l'observer, celle-ci avoit gagné sa confiance à un plus haut

point, & soit qu'elle la jugeât plus sure ou plus adroite, ce fut d'elle qu'elle prit résolution de se servir. La vieille accepta cette commission, & l'exécuta de la sorte que je le viens de dire. De demander si Carloman étoit au bord de la mer, à l'entrée de la nuit, ce n'est pas une question à faire. Il y étoit avant que le soleil fût couché, & il étoit au pied du Château sous la fenêtre où le linge étoit tendu plus d'une heure avant qu'on laissât tomber l'échelle de soye; & quoique la fenêtre fût au second étage, il monta si promptement que la vieille crut qu'il avoit volé. Il ne fut pas si-tôt descendu de la fenêtre en bas qu'il se trouva dans une chambre où il n'y avoit aucune lumière; il vit pourtant bien que la vieille y étoit, car elle lui donna la main  
pour

pour lui aider à descendre : Et après l'avoir loué de sa diligence, vous êtes le plus heureux homme du monde , lui dit-elle : Madame la Duchesse veut sçavoir qui vous êtes , & je vais tout incontinent vous mener à elle ; mais demeurez ici pendant que j'irai voir si tout le monde est retiré de la chambrè. Allez , lui répondit Carloman & tardez le moins que vous pourrez. Quoiqu'elle ne fût pas extrêmement long-temps , il crut qu'elle avoit demeurée un siecle , quand enfin elle le vint querir pour le conduire. Elle lui donna la main , & de cette chambre le fit passer dans une garde-robe où il n'y avoit qu'une bougie allumée : Là il reconnut que la vieille étoit la même qui lui avoit parlé dans l'Eglise ; mais il ne s'amusa pas bien long-temps

à la considérer , quand de cette chambre il vit qu'elle leva une tapisserie qui étoit sur la porte , & qu'elle lui dit , voila la chambre de Madame, elle est seule, entrez, elle est dans son lit. Il n'y avoit des flambeaux que sur la table, & Carloman ayant vû le lit , alloit à la ruelle qui n'étoit point éclairée. Il étoit si transporté que mille choses lui venoient tout à la fois dans l'esprit , sans qu'il scût par où commencer ; car il ne scavoit s'il devoit reparler à Adelayde de son ingratitude , ou la remercier de la grace qu'elle lui accorderoit ; enfin il étoit sur le point de se jeter à genoux , quand tout d'un coup on entendit un grand bruit à la porte de cette chambre. La vieille qui étoit encore à l'entrée de la garde-robe , revint promptement pour lui dire que sans

doute c'étoit le Duc qui étoit revenu de la campagne , plutôt qu'on ne le croyoit , parce que nul que lui n'oseroit frapper si fort , & qu'il se retirât promptement , ou qu'elle étoit perdue : Quelque hâte qu'elle eût , il eût contesté long-temps , sans qu'il entendit le bruit qui redoubloit , & la Duchesse qui lui crioit le moins haut qu'elle pouvoit ; mais tout ensemble, le plus intelligiblement qu'elle l'osoit faire , retirez-vous. A ce triste commandement , il repassa dans la garde-robe , & de-là dans cette chambre d'où on lui avoit jetté l'échelle ; mais si outré de douleur de se voir incessamment le jouet de l'amour ou de la fortune , qu'il n'étoit pas descendu à moitié de l'échelle , qu'il se laissa tomber dans la mer. Soit qu'il ne se souciât point de

sa vie , ou que sa destinée l'eût ainsi résolu , il tomba tout au fond , & ne revint sur l'eau qu'après avoir donné de ses pieds contre le sable. Il se soucioit si peu de ce qu'il pouvoit devenir , qu'il se fût aisément laissé noyer , sans l'espérance qui n'abandonne jamais les misérables qui tout d'un coup lui fit penser que puisque la Duchesse qu'il croyoit Adelayde , l'avoit reconnu , elle ne tarderoit guere à lui donner une autre occasion de la voir. Il nageoit assez bien pour se tirer du peril où il étoit , & pour gagner le batteau qui l'avoit amené , si dans l'obscurité & dans le trouble où sa chute l'avoit mis , il eût pû reconnoître de quel côté il étoit : Mais la nuit étoit fort obscure , & il étoit apparemment assez troublé pour se méprendre. Ne sçachant donc de quel côté il

alloit , heureusement & malheureusement tout ensemble , il nagea tant qu'il sentit auprès de lui un autre bateau que celui qui l'avoit amené. Aussi-tôt tout mouillé & tout fatigué, il n'eût autre pensée que de monter dedans, croyant que c'étoit celui dans lequel il étoit venu. Son éblouissement se dissipoit peu à peu , & comme après avoir été dans une grande obscurité, insensiblement la plus grande noirceur se dissipe , & quelque peu de lumière succede , après avoir un peu repris ses esprits dans cette nacelle , il vit qu'elle étoit attachée avec une corde au pied du Château, comme il avoit attaché celle dans laquelle il étoit. Aussi-tôt il dénoua la corde pour s'en retourner, & en la dénouant poussa la barque vers la mer , en s'appuyant

la main contre la muraille, comme on a de coutume, quand on veut démarer pour passer d'un rivage à l'autre. Croyant toujours être dans cette barque qui l'avoit amené où il avoit laissé les avirons, il n'observa pas qu'il n'y en avoit point dans celle-ci. Il ne l'eut pas si-tôt détachée qu'il s'apperçut de son erreur: car soit par le branle qu'il avoit donné à ce batteau, soit par le vent, il se vit incontinent éloigné du Château: & comme il le falloit fuivre bord à bord pour arriver au lieu où il s'étoit embarqué, il se trouva l'homme du monde le plus embarrassé. De plus en plus son desordre augmenta, parce qu'aussi-tôt qu'il eut perdu tant soit peu l'abri du Château, il sentit que le vent lui étoit contraire & le pouffoit vers la pleine mer. Ce vent & son

trouble augmentoient, ce semble, de concert, & la nuit pour s'accorder avec eux sembloit encore être plus longue & plus obscure que de coutume. Jugez donc de sa cruelle inquietude, & quand je vous assurerai que dans ce grand desordre Adelayde ne lui partoît point de l'esprit, demeurez d'accord qu'on ne peut pas être plus amoureux qu'il l'étoit. Mais il ne sçavoit ce qu'il en devoit dire pour en parler; quoi qu'il en parlât incessamment: car il ignoroit si elle lui étoit cruelle ou non. Aussi qui l'eût pu entendre, n'eût ouï que le nom d'Adelayde, & les cris qu'il jettoit parmi les flots, & qui n'étoient interrompus que de l'horrible bruit des vagues qui se venoient rompre contre sa chaloupe. Quand le jour parut, il se trouva si éloigné du rivage

qu'il commença à perdre toute  
esperance de se sauver. Il voulut  
d'abord se jeter à la nage pour  
pousser vers le bord son bateau;  
mais comme il étoit obligé de  
remonter dedans pour se reposer,  
quand il sentoît que les forces lui  
manquoient, un coup de vent le  
repoussoit plus avant, dans le mer  
& lui faisoit faire plus de chemin  
contre son dessein, qu'il ne pouvoit  
avancer vers le rivage en beau-  
coup de temps & avec un travail  
incroyable. Pour derniere misere  
la tempête s'augmenta, & avant  
qu'il y eût la moitié de cette jour-  
née passée, il avoit tout-à-fait per-  
du la vûe de la Terre. Le vent qui  
se jouoit de sa chaloupe, lui fai-  
soit traverser d'effroyables espa-  
ces en peu de temps : & enfin  
l'image de la mort sous mille fi-  
gures différentes s'apparut à lui :

fa

sa barque faisoit eau par tout , & tout ce qu'il pouvoit faire en la vuidant avec une pêle qui se trouva dedans par bonheur , étoit de combattre encore quelque temps, dans la pensée que le vent pourroit changer ou diminuer , ou par quelque grand coup de fortune le jetter en quelque Isle, ou en quelque rivage écarté. Quelque barbare qu'il eût pû être , il se fût estimé heureux d'y être porté par la tempête: car de toutes les morts la presente est sans doute la plus horrible , & l'infortune d'être pris par des Corsaires qui avoient pensé desespérer Adelayde , eût été regardée de lui comme un insigne bonheur mais il n'osoit l'esperer. Quand la mer se fût calmée , il étoit en danger de mourir de faim : car il ne découvroit rien que le Ciel & la mer, du plus

loin qu'il pût jeter la vûë. Parmi tout cela il n'eût point perdu courage sans Adelayde, ou il se fût peut-être consolé si ce malheur lui fût arrivé dans le temps qu'il la jugeoit infidele; mais c'est bien du funeste état où il étoit réduit qu'on peut dire en mourant.

*Que de toutes douleurs la douleur la  
plus grande  
Est qu'il faut quitter ses amours.*

Il eût été bien insensé, si jamais il eût espéré de revoir Adelayde: car enfin la nuit revint, & le lendemain il se trouva encore d'autant plus éloigné du rivage que le même vent qui l'en avoit écarté souffla toujours. Lassé du travail & desespéré de son salut, il est aisé de croire qu'il faisoit ses tristes

adieux. Mais au lieu d'entendre une chose si lugubre, il me semble qu'il est plus à propos que nous retournions voir Adelayde; puisqu'elle ne peut être dans un état si misérable que lui. L'espérance que le Corsaire lui avoit donné de lui rendre la liberté & un Vaisseau pour s'en retourner en France, quand elle lui auroit aidé à faire quelque prise assez considérable, lui avoit fait faire les plus belles actions du monde; mais seulement quand ce Corsaire attaquoit des infidels comme lui, ce qui lui arrivoit fort souvent: car il n'épargnoit rien où il se trouvoit le plus fort; mais enfin le vaillant Esclave (car c'est ainsi qu'on appella Adelayde à cause de sa valeur) ne trouvoit en lui qu'une foi de Corsaire, & il ne lui fut pas plus humain qu'à

tant d'autres captifs qu'il tenoit dans ses fers. De jour en jour il lui renouvelloit ses promesses, mais il en éloignoit si fort le terme , qu'à la fin desespérant de se pouvoir jamais sauver par ce moyen , elle resolut de tenter quelque autre voye. Le pitoyable état où elle se voyoit aigrissant son esprit contre Carloman qu'elle appelloit sans cesse la cause de ses miseres , la transportoit si fort , qu'elle perdoit souvent toute patience ; mais enfin cette vengeance qui l'avoit si sagement conseillée pour lui faire éviter le mariage où elle avoit tant d'aversion , ne lui manqua pas encore en un besoin si pressant : Quoique ce Corsaire ne lui tint pas la parole qu'il lui avoit donnée , il n'étoit pas méconnoissant au point de la captiver cruellement :

ors la liberté, il n'y avoit point bon traitement qu'elle n'en eût, tant sa beauté, sa grande jeunesse & sa valeur scurent se faire respecter, même d'un Barre. Il lui étoit permis d'aller tantôt dans un Navire & tantôt dans l'autre: & songeant incessamment à se sauver, elle observa que ce Corsaire avoit tant de motifs, qu'en un de ces Navires, il n'avoit beaucoup plus que de dangers. Aussi-tôt elle complota avec eux de se sauver, elle commença peu à peu à inspirer le dessein à ceux qu'elle jugea plus hardis: comme il y en avoit même de François, elle leur fit entendre qu'elle étoit une femme de qualité de leur nation, & enfin pour oublier mille particularitez inutiles, tous ces motifs ne manquans que d'un

chef, & n'en pouvant trouver un plus digne que le vaillant Esclave, ils lui donnerent leur parole qu'il entreprît leur délivrance & qu'ils hazarderoient tout pour la suivre. Une nuit que le Corsaire étoit ancré à la rade vers les côtes d'Afrique, elle prit son temps pour cela. Elle étoit dans ce Navire dont les captifs surpassoient beaucoup le nombre des soldats, & qui par bonheur encore étoit le plus léger de tous. Son entreprise fut si bien concertée qu'en un moment & sans bruit ces captifs se déchaînerent les uns les autres, tuerent les soldats qui se voulurent défendre avec leur Capitaine qui étoit un parent du Corsaire, chargerent les autres de chaînes, & après avoir coupé la corde des ancres, mirent la voile au vent, se laissant aller où

son impetuosité les guidoit. La nuit étoit fort obscure, & cette entreprise ayant été exécutée un peu après la fin du jour, ce Navire fut si éloigné des autres, quand la lumière revint, que le Corsaire perdit toute esperance de l'atteindre, & Adelayde avec ses compagnons toute crainte d'être repris. Par hazard ce vent qui les éloignoit de la servitude, les rechaçoit vers leur patrie : car beaucoup d'entre eux étoient François ou Italiens ; mais par bonheur encore pour le pauvre Carloman, à la pointe du jour qui succeda à la seconde nuit qu'il passa dans le piteux état que j'ai décrit, ce grand Navire se trouva proche de la miserable chaloupe où il étoit. Adelayde qui étoit déjà éveillée, étoit sur la prouë, d'où son imagination lui croyoit

déjà faire voir les côtes de France ou celles de la mer de Genes. Beaucoup de ses camarades qui n'avoient dans l'ame que la peur d'être repris du Corsaire, voulurent s'opposer au dessein qu'elle eut de secourir ce misérable. Aussi-tôt qu'elle l'apperçut, guidée par la seule generosité qui étoit en elle, & par la pitié qui est naturelle à son sexe, elle ne balança point pour sçavoir si elle le sauveroit. Peut-être que si elle l'eût reconnu dans la rage où elle étoit contre lui, elle n'eût pas été si charitable, car elle ne respiroit que de se vanger, tant les miseres qu'elle avoit souffertes depuis cinq ou six mois l'avoient aigrie contre lui. Mais ne pouvant de loin reconnoître ce malheureux qu'elle jugea d'abord submergé ou bien près de l'être, il ne faut

pas s'étonner si elle le voulut secourir , contre l'avis de la plupart de ceux qui l'environnoient. Que sçavons-nous , leur dit-elle , si ce n'est point pour le salut de cet homme que le Ciel a permis notre delivrance? Ne nous rendrions nous pas dignes d'être abandonnez de son secours , si nous refusions le nôtre à ceux qui en ont besoin. En même temps elle fit jeter une chaloupe dans la mer , & certes si à propos qu'il ne se pût pas davantage: car en ce même instant la nacelle de Carloman déjà toute entr'ouverte , s'en alla en morceaux au choc d'une vague & l'on vit tomber dans l'eau ce malheureux Amant qui étoit si las du travail du jour & des deux nuits precedentes , qu'à peine il pouvoit remuer les bras pour nager , & pour attendre le secours.

qu'il voyoit si proche. Adelayde qui le vit couler à même temps à fond, s'écria avec instance qu'on se dépêchât de le secourir; & d'autant plus qu'en même temps elle s'en vit si proche, qu'elle put remarquer la richesse de ses habits dont une partie voguoit sur l'eau, s'étant écartée avec le debris de la nacelle. Elle jugea qu'il falloit que ce fut quelque personne de qualité: car il ne faut pas douter que Carloman qui croyoit se présenter devant la Duchesse qu'il croyoit Adelayde quand il tomba dans la mer, eût rien oublié de tout ce qui pouvoit aider à sa bonne mine. Adelayde donc ne jugeant de lui que par ses habits, se pressa encore plus qu'auparavant de hâter son secours, principalement quand elle le revit encore couler à fonds pour la se-

conde fois , & déjà si pâle & si changé que quoiqu'elle ne le regardât pas de fort près , à cause de la hauteur du Navire , elle voyoit tous les traits de la mort peints sur son visage , & jugez en quel état il devoit être , puisqu'elle y reconnoissoit plutôt ces traits défigurez qui marquent la fin de la vie si proche , que ces traits agreables que l'amour avoit si profondément gravez dans son ame ; mais quand enfin on l'eût monté sur le tillac & qu'elle le reconnut , jugez quel dût être son étonnement. Il étoit pâle & sans aucune marque de vie : Ceux qui l'avoient retiré de l'eau , l'avoient pris avec tant de violence qu'ils avoient achevé d'étouffer le peu de force qui restoit en lui. L'eau qu'il avoit buë lui ressortoit par la bouche. Ses longs cheveux

autrefois si beaux & si bien mis , étoient tristement épars en bas ; car ceux qui l'avoient retiré , lui baissoient la tête pour lui faire rendre l'eau qu'il avoit avalée. Sa bouche étoit si pâle & son teint si terni que toute autre qu'une Amante l'eût aisément méconnu : mais malgré toute la colere de celle-ci , l'image de ce Prince étoit trop profondément gravée dans son esprit : ô Dieu s'écria-t-elle , qu'est-ce que je voi ? & s'appercevant aussi-tôt de son mouvement si prompt , qu'on aye soin de ce misérable, dit-elle, & qu'on n'épargne rien pour lui rendre la vie. En même temps soit qu'elle voulut cacher son trouble , soit que se resouvenant de ce qu'elle étoit, elle ne voulût pas demeurer plus longtemps près de ce corps qui étoit

à demi découvert , elle passa dans la chambre de poupe, & de temps en temps elle envoyoit sçavoir en quel état il étoit. Mais quel est mon dessein , disoit-elle en elle-même ? Ah ne devrois-je pas bien plutôt rendre à la mer une proie qu'elle mérite mieux que la terre ! Sauverois-je un perfide qui mériteroit mieux d'être enseveli sous les ondes que de respirer le jour, & redonnerai-je enfin la vie à qui me l'a voulu ôter si cruellement ? Qui pourroit redire toutes les paroles que lui inspiroient les divers sentimens dont elle étoit combatuë, ou exprimer toutes les pensées qui lui passaient par l'esprit ! La vengeance & les miseres qu'elle avoit souffertes, lui en inspiroient d'horribles & de cruelles. L'amour & le triste état où elle voyoit Car-

loman , lui en inspiroient de pitoyables & de tendres. Tantôt elle ne pouvoit croire qu'il l'eût trahie, & tantôt elle n'en pouvoit douter. Quand elle se representoit qu'on avoit decouvert leur commerce , l'amour qui est curieux de sa nature , lui conseilloit de l'écouter ; le dépit de lui montrer qu'elle n'en avoit pas seulement envie , & de le rejeter dans la mer , après s'être fait reconnoître , quand tout d'un coup de honte d'avoir conquë cette horrible pensée : Mais s'il étoit innocent, reprenoit-elle , quel regret aurois-je pour tout le reste de ma vie ? Innocent ou coupable sauvons-le toujours. Il en aura de la reconnoissance , s'il m'a été fidele , & s'il m'a trahie , quelque endurci qu'il puisse être dans la honte & dans le crime , il mourra

de regret d'en avoir usé si barba-  
rement envers une personne qui  
le meritoit si peu. En même tems  
elle envoyoit commander qu'on  
eût tous les soins imaginables de  
lui ; & elle s'informoit incessam-  
ment de l'état où il étoit. Quoi-  
que ce Navire fut rempli de tant  
de différentes personnes, l'adresse  
d'Adelayde , l'estime que tout le  
monde avoit conçu pour le cou-  
rage du vaillant esclave, la soumis-  
sion que tous ces captifs avoient  
pour lui, jointes à la nécessité que  
cette troupe avoit de s'établir un  
ordre étoient causes qu'elle y en  
avoit mis un qui étoit si bien ob-  
servé que dans ces vaisseaux où les  
Capitaines sont si absolus, chacun  
ne sçait pas mieux ses fonctions  
que tous sçavoient les leurs dans  
celui-ci. Elle avoit si bien réglé  
l'emploi de chacun que quand ils

auroient été attaquez par toutes les forces du Corsaire même, elle auroit pû se deffendre. Ainsi pour ce qui regardoit Carloman, on en avoit tous les soins imaginables : on l'avoit porté en une chambre qui étoit sur celle qu'Adelayde avoit pour elle, & elle l'avoit mis entre les mains d'un de ces captifs, qui étoit excellenr Chirurgien, & qui n'épargna rien de tous les secrets de son art pour le faire revenir. Elle apprit bien-tôt qu'il se portoit beaucoup mieux & qu'il commençoit à n'être plus inquieté que de sçavoir entre les mains de qui il étoit. Le vaillant Esclave envoya aussitôt ce Chirurgien qui étoit François ; & comme elle conçut le dessein de s'éclaircir elle-même de l'inquietude où elle étoit, si son Amant lui avoit fait une si horrible

rible

rible infidelité, elle le lui recommanda de nouveau: Mais elle lui deffendit de lui rien dire de leur delivrance, & lui ordonna que quand il demanderoit qui étoit le Capitaine de ce vaisseau, on lui dit que c'étoit le Corsaire du Roi de Maroc qui l'avoit prise elle-même; mais que sur tout on lui laislât passer la nuit paisiblement, & qu'on observât très-exactement ce qu'il diroit. Ses ordres furent executez de point en point comme elle l'avoit commandé; mais ce Corsaire pretendu, & celui que le naufrage ou le hazard avoit fait son captif aussi-bien que l'amour, ne furent gueres moins inquietez l'un que l'autre. Carloman se desesperoit quand il apprit qu'il étoit entre les mains d'un Pyrate, quelque esperance que ce Fran-

çois tachât de lui donner sur la douceur & sur la clemence du Pyrate dont il étoit prisonnier. Adelayde d'un autre côté avoit mille inquietudes tout à la fois : Ne tentons point une chose qui ne peut réussir qu'à ma honte , disoit-elle , toute désespérée , Carloman est un perfide & un traître ; pourquoi vouloir entendre de sa propre bouche qu'il n'a jamais aimé véritablement Adelayde ? Mais pourquoi le vouloir condamner si cruellement sans l'avoir écouté ? Peut-être s'est-il vu sur le point de perir pour m'avoir voulu sauver , & peut-être la chetive nacelle où je l'ai trouvé , est le reste de quelque grand armement qu'il avoit fait pour me secourir. Dans cette pensée qui la flatoit , elle se trouvoit plus tranquille , principalement

quand celui à qui elle avoit laissé Carloman en garde , lui vint rapporter qu'il soupiroit incessamment , qu'il ne mangeoit ni ne dormoit, & qu'il avoit sans cesse la vue attachée sur un portrait qu'il avoit toujours eu sur lui, dans le peril même du naufrage, l'ayant attaché à son col, dans la crainte qu'il eut de le perdre dans cette fâcheuse conjoncture: mais l'opinion qu'Adelayde eut que ce ne fût le portrait de quelque autre , revenant aussi-tôt dans son ame avec mille autre différentes craintes , elle ne demeurait gueres long-temps dans une affiette si paisible. Elle résolut pourtant de continuer dans le dessein qu'elle avoit pris de tirer de Carloman l'aveu de son infidélité , s'il l'avoit trahie , ou la certitude de sa constance, s'il en

avoit veritablement pour elle. En effet elle ne sçut pas plutôt qu'il pouvoit descendre dans sa chambre , qu'elle commanda qu'on le lui amenât. Les fenêtres qui donnoient sur son lit , étoient fermées , & comme elle étoit encore couchée , elle n'avoit qu'à demi entr'ouvert ses rideaux , & autant qu'il lui en falloit pour le voir , sans être vûë. Elle ne voulut pas même lui parler ; mais ayant fait seoir auprès d'elle ce François qui l'avoit eu en sa garde , qui sçavoit fort bien la langue du Corsaire , dont ils avoient été six mois captifs ensemble ; elle lui parloit tout bas , & elle se faisoit redire tout haut en cette autre langue ce qu'elle entendoit fort bien que Carlotman répondoit , voulant par cette fourberie innocente apprendre si

eritablement il lui étoit fidel ou on. La premiere chose qu'elle t demander à son prisonnier , prés avoir écouté le compliment u'il lui fit sur l'obligation qu'il ni avoit de son salut, ce fut de uel pays il étoit , & qu'elle étoit condition. Je suis Provençal, ni repondit-il & assés qualifié our payer ma rançon, si tu eux m'y recevoir. La rançon ue je veux presentement de toi, ni fit-elle redire par son truchement , est que tu me dises au vrai quel malheur t'a fait mon prisonnier & t'avoit mis au pitoyable tat où je t'ai trouvé. Est-ce quelque deffaite ou quelque naufrage? Ce n'est ni l'un ni l'autre , repondit-il, l'amour seul est cause de ma disgrace. Si tu as quelquefois prouvé la puissance de cette passion , tu auras sans doute pitié de

moi , quand tu sauras la grande infortune qui m'est arrivée. Jugez de l'état où se trouvoit la pauvre Adelayde , à cet aveu balançant entre l'espoir & la crainte : mais il est assés apparent que sa curiosité l'emporta sans doute dans ce moment , & que pour tirer l'éclaircissement qu'elle souhaitoit, elle ne fut pas long-temps sans lui faire faire cette reponse par son truchement. L'amour n'a peut-être pas eu moins d'empire sur mon cœur qu'il en peut avoir pris sur le tien ; puisque c'est lui qui d'une personne assés timide en sa premiere jeunesse , a fait un Corsaire redoutable à toute la mer. Ainsi j'entendrai avec plaisir le sujet de ta disgrâce. Dis - moi donc par quelle aventure le caprice de ce Dieu peut t'avoir plongé dans le milieu de la mer?

Est-ce qu'on t'a enlevé ta Maîtresse, & étoit-ce pour courre après elle, que tu t'étois servi de la barque où je t'ai vû en si grand danger? On m'a enlevé ma Maîtresse, reprit Carloman; mais ce n'étoit point pour courre après elle que j'ai éprouvé le courroux de la mer, & ce n'étoit point dans ce dessein là que je m'étois servi de la chaloupe qui m'a manqué quand tu m'as apperçu. Chaque parole donnoit de terribles allarmes à Adelayde; car tantôt elle croyoit que c'étoit d'elle dont il vouloit parler, & tantôt elle voyoit qu'elle se trompoit; mais jugez combien elle se travailloit pour s'embarasser de plus en plus quand ayant obligé ce misérable à lui raconter ses aventures, il fit son recit en cette sorte. J'aimois; mais que dis-je, j'aimois.

j'aime la plus charmante personne que le Ciel ait jamais fait naître, je l'ai aimée & je l'aime de telle sorte que je ne croi pas qu'on puisse davantage aimer. Cependant soit par la legereté de son sexe, soit par mon malheur elle en a épousé un autre. Le mari qu'elle a épousé est jaloux, & ne veut point souffrir qu'on la voye: néanmoins soit qu'elle se soit repentie de l'infidelité qu'elle m'a faite; soit qu'elle eût pitié de moi, elle m'avoit donné moyen de l'aller voir. La maison où elle demeure, est sur le bord de la mer; & je m'étois rendu auprès pour attendre une échelle de soye qu'on m'y devoit jetter, à ce qu'elle m'avoit fait entendre par une vieille qui m'avoit appris le dessein qu'elle avoit pris de me voir. La fenestre s'est ouverte, l'eschelle

l'eschelle est tombée , j'ay monté  
jusques en la chambre où la  
vieille m'attendoit , & de cette  
chambre , après quelque temps ,  
elle m'a fait passer dans celle où  
reposoit la divine personne que  
j'adore. J'ai touché son lit , je  
l'ai vûe dedans , & j'étois sur le  
point de lui parler , ce qui ne  
m'a jamais été permis en liberté.  
depuis le temps que je la sers.  
Au moment que son mari a frap-  
pé à la porte pour entrer , j'ai en-  
tendu la voix de ma Maîtresse qui  
m'a commandé de me retirer.  
Enfin ne sçachant ce que je fai-  
sois , au lieu de redescendre par  
l'échelle comme j'étois monté ,  
j'étois à peine au milieu , quand  
je me suis laissé tomber dans la  
mer. L'esperance que j'ai eüe  
qu'elle me pourroit donner quel-  
que autre occasion de la revoir ,

a fait que je n'ai point perdu courage. J'ai remonté dans une chaloupe ; mais soit que ç'ait été la même qui m'avoit amené au pied de ce château , soit que je me fois mépris dans l'obscurité, après m'être éloigné du bord pour regagner le rivage où je m'étois embarqué , j'ai trouvé que ma chaloupe étoit sans avirons. Le vent s'est élevé qui au lieu de me mettre à bord , m'a incontinent poussé dans la pleine mer, & c'est ce qui en un jour & deux nuits m'a mis au triste état où tu m'as trouvé. Ce triste Amant fit comme la plupart des malheureux qui commencent volontiers à reciter leurs malheurs par le dernier, & l'exagerent plus que tous les autres ; mais vous pouvez penser ce qui se passoit dans l'esprit d'Adelayde , quand elle entendit ce

long recit si éloigné de ce qu'elle avoit espéré d'entendre. Déjà dans son cœur elle le nommoit traître & perfide, & elle étoit sur le point d'éclater sans une violence extrême qu'elle se faisoit ; mais elle vouloit voir jusqu'au bout où pouvoit aller l'infidélité de son Amant. Voyant une aventure si éloignée de la sienne, elle lui demanda de la même sorte qu'elle l'avoit entretenu jusqu'alors si jamais il n'avoit aimé que cette femme ? Il répondit que non, qu'à la vérité au sortir de l'enfance & dans sa première jeunesse il avoit fait le galand de plusieurs Dames ; mais qu'à dire le vrai, il n'avoit jamais aimé que cette seule personne, qui étoit telle, qu'elle pouvoit non seulement faire oublier toutes les autres, mais empêcher qu'on ne pût ja-

mais changer. Adelayde qui s'opiniâtroit à se faire malheureuse, à mesure qu'elle voyoit l'amour & la fortune se déclarer contre elle, se croyant sans doute de celles qu'il avoit aimées dans sa premiere jeunesse, & qu'il n'avoit aimées que legerement, lui fit encore demander s'il n'avoit regret à aucune de toutes celles-là, il repondit que non, & que depuis qu'il avoit aimé cette femme, il n'y avoit pas seulement pensé. Jugez de l'extreme besoin que cette pauvre fille avoit de tout son courage, pour resister aux grandes douleurs qu'elle se causoit par une malheureuse curiosité. Pour moi je croi que comme on ne sent quelquefois pas son mal à force d'en être accablé, ce fut ce qui lui aida à resister au sien dans cette triste conjoncture; car

afin d'avoir le plaisir de son infortune propre , pour ainsi dire. Que faudroit-il donc pour te rendre heureux , lui fit-elle demander sans emportement ? La chaloupe où tu m'as trouvé , si elle étoit encore entiere, lui repondit ce Prince , ou seulement que tu me rendes à la mer au même équipage dont tu m'en as tiré, dès que nous pourrons voir la terre : car c'est-là que tendent tous mes desirs , & j'espere tellement des forces que tu m'as renduës , que pour peu que tu m'en approches , je regagnerai aisément cette demeure bienheureuse, le séjour de mes delices , le centre de mes vœux & l'objet de tous les desirs de mon cœur. Quelque effort qu'Adelayde fit sur son ressentiment , elle fut contrainte de céder à la douleur qui la saisit à ces

tristes paroles. Nè songeant plus ni à son dessein ni à son truchement, ce fut elle-même qui répondit pour cette fois à cet Amant si passionné. Tu auras ce que tu souhaites, lui dit-elle, fors d'ici bienheureux Amant, & me laisse en repos ! Carloman fut si transporté à ces paroles qu'il n'observa point du tout de quelle bouche elles lui étoient prononcées ; & n'ayant qu'Adelayde dans l'esprit, & Adelayde qu'il croyoit en Calabre, il ne s'étonna point si cette voix lui sembloit avoir quelque chose de la sienne. Il croyoit que tout lui parloit d'elle, & il ne croyoit voir autre chose. Ainsi donc il s'en alla tout transporté de joye ; & laissa la pauvre Adelayde dans une affliction qui ne se peut exprimer. Pour peu que cet Amant eût observé le ton de cette voix qui lui

annonçoit tant de bonheur , tout préoccupé qu'il étoit de l'idée qui ne l'abandonnoit point , il eût sans doute bien reconnu que cette voix étoit mêlée de tant de douleur & de tant de depit qu'elle n'avoit gueres de l'air de celle dont on accorde quelque grace. Aussi avoit-elle l'ame si remplie de ces deux sentimens , qu'on ne peut pas imaginer ni un plus violent courroux que celui qui l'agitoit , ni une plus grande affliction que la sienne. Tu l'auras , repartit-elle encore , après qu'il fut parti & quand elle fut seule , car elle fit signe à celui qui l'avoit amené de sortir en même temps ; oui tu l'auras cette grace tant souhaitée. Va bienheureux Amant jouir de tes crimes sans aucuns remords ; trouve dans les bras d'une autre la félicité que tu te

promets : Et pour toi, ô malheureuse Adelayde ! va te livrer aux cruels malheurs qui nous persécutent ; ou plutôt allons accomplir ce vœu imaginaire par lequel je me suis ravie aux cruautés de la méchante Princesse qui m'a mise en butte à sa malice : Trouvons dans une retraite comme celle-là , la fin de mes misères. N'accusons point la perfidie de Carloman ; celle qui fait qu'il me méprise me vengera peut-être de lui. Puis qu'il devoit m'être infidèle , il me l'eût été tôt ou tard , & il vaut mieux que son infidélité me soit connue dans un temps où je puis encore la braver. Le Ciel qui veille pour mon bien , se sert peut-être de cette misère pour me faire trouver une vie plus heureuse : aussi-bien ce n'est pas dans l'amitié des

hommes ou des creatures qu'on peut esperer une parfaite felicité. Faisons nous-même notre destin, & ne le laissons point regler aux autres. Restes injurieux d'un amour, que l'oubli, la cruauté & la perfidie de l'objet qui vous a fait naître devroient avoir éteint dans mon cœur, sortez, sortez tout-à-fait de mon ame; tout impuissans que vous êtes, vous traversez mon repos; sortez donc d'un lieu dont vous n'êtes pas dignes, ou n'y revenez qu'avec les noirs couleurs dont la trahison & l'infidelité doivent être dépeintes. Je n'aurois jamais fait si j'entreprendois de dire toutes les tristes paroles que la pauvre Adelayde prononçoit. Quelque violence qu'elle se fit, elle étoit bien éloignée d'être si détachée de la passion qu'elle avoit

pour Carloman qu'elle se le vouloit faire croire. L'idée de ce Prince qui ne l'avoit point abandonnée dans la captivité, lui revenoit avec des souvenirs si puissans sur son ame, qu'il eût fallu être tout-à-fait barbare pour la voir dans ce triste état & n'en être pas touché. Ah Carloman, disoit-elle, est-ce toi que la mer a revomi de ses abymes profonds pour te rendre à mes regards, qui t'ont trouvé autrefois si aimable & si charmant ? Par quelle horrible fatalité faut-il qu'en te retrouvant, je ne retrouve en toi qu'un perfide ? Encore dans le temps que ta pensée m'étoit inconnue, je me flatois, & je pouvois prendre le parti de mon cœur, qui ne pouvoit abandonner le tien, malgré toute ma raison qui s'efforçoit de l'en dissuader ? Pour-

quoi n'es-tu qu'un infidele, pour-  
quoi t'ai-je retrouvé, ou du moins,  
ô vous heureux doutes qui abu-  
siez ma passion & qui entreteniez  
une erreur qui me plaisoit, que ne  
pouvez-vous revenir, puisqu'en-  
core je pouvois par votre moyen  
donner quelque tranquillité à mon  
esprit ? Adelayde passa toute la  
journée dans ces tristes discours,  
sans avoir la force de se lever, &  
sans vouloir seulement qu'on lui  
donnât à manger. Carloman ce-  
pendant étoit sur le haut des hu-  
nes qui n'aspiroit qu'à découvrir  
l'Italie, & qui entretenoit son  
esprit de pensées bien contraires  
à celles qui tourmentoient cette  
triste Amante. L'on découvrit  
cette terre si souhaitée par Car-  
loman, & l'excellente odeur des  
orangers qui parfument toute  
cette contrée, confirma tous

ceux du Navire qu'ils n'en étoient pas éloignez. Parmi les captifs dont Adelayde avoit causé la délivrance avec la sienne, il y en avoit sept ou huit Italiens qui ayant sçu la priere que le nouveau prisonnier avoit fait à leur vaillant Esclave, resolurent aussi-tôt de prendre terre avec lui & de n'attendre pas plus long-temps à se tirer d'un lieu où ils avoient souffert tant de miseres. De temps en temps Adelayde s'informoit de ce que faisoit son prisonnier, & apprenant la joye où il étoit, vous pouvez vous imaginer combien sa douleur augmentoit, & principalement quand le Chirurgien François qui avoit eu tant de soin de lui, entra à sa priere dans la chambre d'Adelayde pour la supplier de se souvenir de sa parole, & pour lui remontrer qu'il en

Étoit temps. Adelayde pensa s'emporter , remarquant ce grand empressement qui étoit si contraire à ses desirs ; car quoi qu'elle résolut de plus en plus de ne se point montrer à lui par une injustice assez excusable dans l'état où elle étoit , elle vouloit , ce semble , que sans la connoître il n'eût pas de hâte d'aller en un lieu où il la croyoit. Peu s'en fallut qu'entrant en depit de le voir si précipité , elle ne se retractât de sa parole ; mais comme aussi-tôt ces Italiens entrèrent pour lui demander la grande barque qui accompagnoit le Navire pour s'en retourner avec lui , ne pouvant refuser ceux-ci , elle résolut de voir partir Carlo-roman avec eux. Elle leur remontra pourtant qu'ils devoient attendre que la nuit fut passée , parce que le soleil étoit déjà près de

son couchant & qu'ils n'étoient pas encore si proches du rivage, qu'ils ne dussent attendre le lendemain, pour éviter mille inconveniens qui leur pouvoient arriver. Tous se rendirent à la force de ces raisons, & il fallut que Carloman passât encore cette nuit dans l'impatience. Quelques inquiétudes qui l'empêchassent de dormir, il s'en falloit beaucoup qu'elles ne fussent aussi violentes que celles d'Adelayde. Quelque hâte que les Italiens & lui eussent de prendre terre, il n'y en eût aucun qui fût plutôt éveillé qu'elle, tous étoient encore endormis qu'elle n'avoit pas fermé la paupière. Mais quoi qu'elle n'eût pu trouver un moment de repos de toute cette nuit, il sembla que la pointe du jour qui l'avertit que Carloman alloit partir, reveillât

cruelles inquietudes comme  
en profond sommeil. En effet ,  
elle entendit aussi-tôt qu'on par-  
t sur le tillac de jeter la cha-  
pe dans la mer. Se jettant à bas  
lit , & courant à la fenêtre par  
laquelle elle pouvoit regarder du côté  
l'Italie, elle se trouva si proche  
du rivage qu'elle vit qu'il n'y avoit  
aucun moyen de l'arrêter sans se  
dérober de la grace qu'elle lui  
avoit accordée : mais elle n'y  
avoit pas seulement : elle étoit  
tout-à-fait résolue de ne le voir  
plus. Ce qui la tourmentoit,  
c'étoit de sçavoir si elle ne se dé-  
couvriroit point à lui pour lui re-  
chercher son infidélité. Le plaisir  
de lui pouvoir dire mille injures,  
la sollicitoit extrêmement; mais  
d'un autre côté le dépit qui l'en-  
fermoit, lui mettoit dans l'es-  
prit qu'il n'étoit pas digne de sa

colere : N'empoisonnons point nos graces , disoit-elle , qu'il reçoive la liberté par mes mains , & qu'il s'en serve pour m'abandonner , c'est assés qu'il le puisse sçavoir , & que j'aye le moyen de le lui apprendre. En même temps songeant que quelqu'un de ces Italiens qui devoit descendre avec lui & s'en retourner en son pays , lui pourroit donner une lettre de sa part , elle se releva avec une robe de chambre , & s'approchant d'une table où il y avoit une écritoire & du papier , elle écrivit ces paroles.

*Va bienheureux Amant , va trouver celle qui est cause que tu n'as pour la malheureuse Adelayde qu'un indigne mépris : va lui conter la perfidie que tu as faite à cette infortunée qui n'avoit point commis d'autre crime que celui d'aimer un parjure*  
comme

comme toi : Raconte lui comme tu m'as livrée à la merci de mes ennemis , comme tu m'as précipitée dans les miseres de l'estclavage , & comme tu m'as enfin abandonnée pour elle. Mais en lui racontant tout ceci, n'oublie pas qu'Adelayde est encore ce Corsaire qui t'a tiré des abymes de la mer & qui t'a rendu la liberté. Que dis-je , oublie la grace que je te fais ; car voyant que tu as pu me trahir , elle ne pourroit jamais s'assurer en toi. Pense seulement que je pouvois m'en vanger si je l'eusse voulu , & que je pouvois aisément rendre à la mer un monstre qu'elle n'a pas jugé digne d'être englouti dans ses ondes. Je ne veux point d'autre vengeance que celle de t'apprendre que je n'en ai point voulu. Tu m'as trahie, tu as été en mon pouvoir & tu ne respire le jour que par moi ; il te sera impossible de n'y pas songer. Quand tu

*songeras que tu es vivant, les remords de ton ingratitude & de ton infidélité te feront souvenir de ma bonté. Cependant je t'oublierai si bien, que s'il m'en souvient ce ne sera que pour songer à ta perfidie.*

En même temps qu'elle acheva d'écrire cette lettre, les Italiens entrèrent dans sa chambre pour lui demander leur congé & pour lui rendre grace de leur liberté ; mais ce fut en des termes si touchans, que faisant comparaison de leur reconnoissance à l'ingratitude qu'elle s'imaginoit en son Amant, elle en sentit augmenter sa douleur, quand cet objet qu'elle avoit devant les yeux l'obligea d'y faire reflexion. Elle choisit celui d'entre eux qu'elle jugea le plus capable de donner sa lettre à Carloman, & elle

l'instruisit de son dessein. Elle le pria de ne la lui donner que quand ils auroient pris terre, & cet homme le lui ayant promis avec de grands sermens, elle l'envoya aider à ses compagnons à jeter la chaloupe en mër & à la pourvoir de ce qui leur pourroit être nécessaire. Ensuite elle se remit au lit, & incontinent elle entendit tomber la chaloupe. Certes on peut dire que toutes ses esperances tomberent en même temps : Car au même instant on lui vint dire que cet homme qu'elle avoit sauvé du naufrage, demandoit à lui dire adieu. D'abord elle répondit qu'il n'en étoit pas de besoin. Neantmoins se laissant emporter à je ne sçai quelle curiosité, elle commanda après qu'on le fit entrer. La colere où elle avoit toujours été depuis la conversa-

tion qu'elle eut avec lui l'emporta si fort qu'elle oublia de commander qu'on le renfermât. Ainsi il apprit aisément que la plupart de ceux qui étoient dans ce Navire étoient des captifs qui se fau-voient & qui devoient la liberté au vaillant Esclave qui leur com-mandoit. La plupart d'entre eux étoient Espagnols, François ou Italiens; & comme il sçavoit toutes ces langues, il n'y en eut aucun à qui il n'entendit raconter des choses prodigieuses du courage & de la generosité de ce vaillant Esclave : de sorte que comme il alloit pour prendre congé de lui, il avoit resolu de lui dire sa condition, & de lui offrir toutes choses pour sa rançon; mais comme il pensoit parler, Adelayde qui n'avoit que sa trahison dans l'esprit, le prevint. Pleine de jalousie

contre l'objet qu'il lui preferoit , elle se ressouvint du portrait qu'on lui avoit dit qu'il avoit si soigneusement conservé, & qu'il regardoit incessamment. Prenant donc la parole , auparavant qu'il eût le loisir de lui faire son compliment : Bienheureux Amant lui dit-elle , j'espere que tu te ressouviendras de la grace que je t'ai faite. Je te croi si discret que tu ne me voudrois pas dire le nom ni la condition de ta Maîtresse : aussi je ne te le demande pas ; mais comme je sçai que tu as son portrait , que je voye au moins si sa beauté est assez grande pour mériter le parfait amour que tu témoigne avoir pour elle. Carlotman reconnut dans cette voix , je ne sçai quoi qui l'enchantoit ; mais il étoit si transporté de joye de son retour qu'il ne songeoit à

autre chose , & apparemment il ne pouvoit se figurer que ce fut Adelayde. Pressé de répondre par civilité à celui à qui il se croyoit si fort obligé , & ne pouvant pas apprehender que cet homme qui sortoit de l'esclavage , eût jamais vû sa Maîtresse, il lui repartit ainsi Vaillant Esclave , car c'est ainsi que j'ai appris que tu veux qu'on t'appelle , j'ai entendu raconter de si grands miracles de ta générosité , & j'en reçois tant de marques , que je ne craindrois point de te confier un secret qui m'est plus important que ma vie , si en le revelant je pouvois conserver ton estime. Je te dirois volontiers le nom & la condition de ma Maîtresse ; mais quelque desir que tu eusses de le sçavoir , tu n'approuverois pas mon indiscretion. Pour son portrait je t'avoue

que je l'ai ; & afin de ne te pas désobéir en une chose de si peu de conséquence , & pour t'en dire encore plus que tu ne m'en demandes , sçache que la personne que j'adore avec tant de passion est Princesse de sa naissance mariée à un Souverain d'Italie , & quoique ce portrait soit fort éloigné d'atteindre la perfection de son original , avouë que tu n'as peut-être jamais vû une si charmante personne. En disant ces paroles , il donna à Adelayde cette boëte qui étoit faite d'un seul rubi où son portrait étoit enchassé. Elle en reconnut en même temps tous les traits ; jugez donc de son étonnement. Et tu penses avoir laissé cette personne en Italie , lui répondit-elle ? Oui repliqua-t-il entre les bras d'un vieux mari qui en est fort jaloux.

En même tems Adelayde se douta qu'il pensoit parler de la Duchesse de Calabre, & imaginant presque cette aventure comme elle l'étoit, elle acheva d'ouvrir tout-à-fait les rideaux de son lit, qu'elle avoit déjà entr'ouverts pour voir ce portrait. Et que dirois-tu si tu la trouvois ici, reprit-elle, ou bien plutôt en reconnoitrois-tu bien une autre qu'autrefois tu n'as pas haye si tu la voyois? Ainsi elle reconnut qu'elle jouoit la Comedie de la jalouse d'elle-même. Et ainsi Carloman se vit dans une surprise si grande qu'on ne-le peut concevoir. Vous devinerez s'il vous plaît l'éblouissement de ce Prince, la peine qu'on eut à lui faire croire que ceci n'étoit point une vision, la joye qui se repandit par le Navire, & celle qu'après tant de traverses

ces

ces heureux Amans reportèrent en Provence. Vous pouvez penser qu'elle retira sa lettre de l'Italien à qui elle l'avoit donnée. A leur abord ils trouverent le Comte de Provence mort depuis quelques jours, la Comtesse sa veuve, reprit le chemin du Languedoc avec sa fille, le vieux Duc de Calabre mourut en même temps: Lascaris vint demander pardon à ces heureux Amans de s'être chargé d'une si mauvaise commission que celle qu'il avoit prise.

Carloman & Adelayde oublierent tout. Adelayde lui apprit la mort de son fils & reprit sa Comté de Roussillon; & Carloman qui ne pût vouloir de mal à la Duchesse de Calabre, qui lui avoit donné une si grande preuve de sa bonne volonté, ne se soucia

point quant au reste de la supposition de Lascaris , & se contenta de rire avec Adelayde de la bonne fortune du Comedien & de l'avanture de l'échelle de foye qui eut une si heureuse issue.

Ce fut de cette sorte qu'Uralie mit fin à son recit. Ceux qui connoissent l'air , le tour & l'agrément qu'elle donne à ce qu'elle dit, concevront aisément l'attention qu'elle trouva en ces Dames & en tous ceux qui furent assez heureux pour l'écouter. Pour moi je confesse que quoi que la Princesse attire aisément l'obéissance de tout le monde, & qu'il soit facile & quasi naturel à tous ceux qui ont l'honneur de la voir, de se soumettre à ses volontez , j'y vis quelque repugnance en ces Dames, quand pour obéir aux loix qu'elle leur avoit imposées en

faisant les statuts de ce divertissement, il fallut dérober à Uralie les louanges qu'elle avoit méritées. La Princesse vit bien la peine que tout le monde souffroit, quand pour éviter une revolte toute apparente, & pour ne pas établir son empire avec violence, prenant la parole pour toutes. Je croi, lui dit-elle, que notre attention vous a mieux fait connoître le plaisir que nous avions à vous entendre que tout ce que nous vous pourrions dire. En vérité, divine Uralie, si je ne craignois de contrevenir moi-même aux loix que je vous ai imposées, & de donner mauvais exemple; je vous dirois, que pourvu que ces Dames s'acquittent aussi dignement des journées qui leur tomberont en partage, que vous avez fait de la vôtre, nous ne devons pas appre-

hender de nous ennuyer de plusieurs jours ; car pour moi , je croi que d'ici à long temps , il me souviendra de Carloman & d'Adelayde: même j'estime si fort l'un & l'autre , que comme la maison d'Anjou a succédé aux droits de ces anciens Comtes de Provence , & que les restes de cette maison d'Anjou sont tombez en celle de Montpensier , pour peu qu'on voulut me le dire , je me persuaderois aisément être descenduë de deux personnes si parfaites , sur tout quand je voi que le dernier de la maison d'Anjou, à qui appartenoit ce Château, & dont mon bisayeul épousa l'héritiere, se qualifioit encore Comte de Roussillon , ainsi qu'on le peut voir écrit en quatre ou cinq endroits de cette maison. S'il se pouvoit faire, reprit la belle Aplanice que vous puissiez devenir

plus noble que vous ne l'êtes ,  
étant née de tant de Rois de  
France de pere & de mere ; dans  
ce siècle ici on a tiré des généalo-  
gies plus incroyables que cellès-la ,  
il me semble que cette fermeté que  
vous avez fait paroître en toutes  
vos actions si fort au dessus de  
notre sexe , pourroit être une  
preuve assez forte que votre cou-  
rage tient encore quelque chose  
de celui d'Adelayde , qu'Uralie  
nous a fait admirer. Et ne dites-  
vous rien de la fidelité de Car-  
loman , dit la divertissante Sile-  
rite ? Si je louë une des grandes  
qualitez de la Princesse , reprit  
Aplanice, ce n'est pas à l'exclusion  
des autres. Aplanice a raison ,  
dit Frontenie ; aussi bien il me  
semble que bien qu'Adelayde  
n'ait pas été moins fidelle  
que Carloman , on l'en doit

moins louer que lui. Il est quasi naturel aux hommes d'être inconstans , au lieu que la fidelité est le partage des femmes ; & supposé qu'il fallut faire le panegyrique de ces deux Amans , je croi qu'il n'y auroit pas moins de sujet de louer Carloman que sa Maîtresse , puisque sans doute il n'est pas moins rare de voir un homme fidele que de voir une Dame courageuse. Vous en voulez bien à tout ce sexe , dit agréablement Gelonide à sa chere Frontenie ; y en a-t-il quelqu'un qui vous oblige à en parler de la sorte ? pour moi je pense que non , & que c'est pure injustice en vous : vous êtes telle , que s'il peut être des hommes constans au monde, ce doivent être ceux qui ont commencé de vous aimer. Je n'ai pas dit cela , reprit Frontenie , pour

attirer cette douceur ; Je l'ai  
 t pour l'honneur de notre sexe :  
 n'est-ce pas une chose dont  
 ut le monde demeure d'accord,  
 ie depuis qu'une femme a tant  
 it que de se résoudre d'aimer, il  
 i arrive beaucoup moins d'être  
 fidelle qu'aux hommes, que la  
 ssession de ce qu'ils desirent le  
 us fait si souvent changer ? Cela  
 est que trop vrai, dit l'illustre  
 inceffe, par mille exemples  
 on en a tous les jours ; mais  
 uvez-vous que ce fût un si  
 and effort à Cartoman d'être  
 nstant pour Adelayde qui lui  
 oit si fidelle, & qui étoit si  
 armante ? Les charmes & la  
 auté y font souvent peu de  
 ose, repondit Frontenie, &  
 elqu'une de nous trouvera-t-el-  
 que l'absence qui fait si souvent  
 anger les hommes, fut plus

supportable à Carloman pour être aimé? Estre aimé est une raison pour être sans doute plus fidele ; mais je voudrois bien qu'on examinât auquel des deux l'absence devroit être plus sensible , à sçavoir d'un Amant qui seroit aimé, ou d'un qui ne le seroit pas? Je croi qu'il n'est que d'être aimé dit Gelonide. Vous vous hâtez un peu trop de decider une chose qui n'est pas sans difficulté, repliqua la Princesse ; & si d'un côté je voi qu'Aplanice est de votre avis, il me semble que Silerite & Frontenie s'apprêtent de vous contredire. Dites-nous donc un peu vos raisons; mais souvenez-vous qu'on ne demande pas lequel il vaut mieux d'être aimé, ou de ne l'être point? car ce ne seroit pas une matiere de douter ; mais

seulement lequel doit mieux sentir les inquiétudes de l'absence , d'un amant qui seroit aimé , ou d'un qui ne le seroit pas ? Je ne me retracte point pour cela , reprit Gelonide , & je crois que celui qui est aimé , doit avoir moins d'inquiétude ; puisque sans doute la plus grande qu'on puisse avoir en amour , est celle de n'être pas aimé. Il faut que vous demeuriez d'accord qu'err voilà déjà une qu'il ne sent point , que l'autre qui n'est pas aimé ne peut manquer de sentir bien rigoureusement ; & d'autant plus que comme dans l'absence , il est assés naturel d'aprehender toutes choses ; celui qui n'est pas aimé , ne peut manquer de devenir jaloux. Ajoutés la jalousie au déplaisir de n'être point aimé , avec les déplaisirs de l'absence qui sont com-

muns à tous les deux ; c'est ce me semble assez pour faire le plus malheureux de tous les hommes, au lieu que celui dont je tiens le parti , a encore pour soulager la douleur de l'absence , l'esperance du retour qui ne doit être qu'une foible consolation à qui n'est point aimé. Comme Gelonide fit une pause en cet endroit , cela donna sujet à Frontenie de prendre la parole. Est-ce tout ce que vous avez à nous dire , repartit-elle ? Je demeure d'accord que le retour doit avoir plus de charmes pour l'Amant aimé que pour celui qui ne l'est pas ; mais songez que nous ne parlons que de l'absence , & ne croyez pas que ce soit un moyen de la rendre plus supportable , que de maintenir qu'elle est un retardement à un plus grand bien. Celui qui n'at-

end rien, est-il plus impatient que celui qui espere tout, & n'est-ce pas une chose qui est contre vous que ce que vous avez allegué en cette rencontre? puisque plus vous faites votre Amant' impatient, plus vous redoublez son inquiétude. Pour ce qui regarde la jalousie, ne puis-je pas vous dire la même chose? Un Amant sans la possession est-il moins tourmenté de la peur de perdre une chose dont il connoît la valeur, que le peut être celui qui ne sait ce qu'il perdrait, & qui doit déjà être tout préparé à le perdre? La conservation d'une dignité, d'une belle maison ou d'une grande fortune fait tous les jours entreprendre des choses que le desir de les acquérir ne feroit jamais entreprendre: Ce qui est ne marque sans doute que la peur

de perdre ce qu'on a gagné est plus forte sur l'esprit des hommes que la douleur de n'avoir pas acquis. Par cette raison tous deux peuvent également tomber dans la jalousie ; & il n'y a point de raison qui puisse me faire voir que la jalousie de l'Amant qu'on aime soit moins forte que celle de l'Amant qui n'est pas aimé. Je vous confesse que ce dernier a par dessus le vôtre le déplaisir de voir qu'on ne l'aime pas ; mais si ce déplaisir est grand , n'est-ce pas une chose qui d'un autre côté non seulement diminue les douleurs de l'éloignement, mais qui est capable de les guerir tout-à fait , en l'obligeant à changer, au lieu que l'autre n'y peut penser avec raison, & n'y peut aussi penser que très-difficilement ? Il est aisé d'oublier qui ne vous aime

point ; & il est mal-aisé de s'ôter de la fantaisie une charmante personne dont on se croit aimé. Il y a de la gloire à oublier des rigueurs ; & il y a de la lâcheté de perdre le souvenir des graces qu'on a reçues , ou de la foiblesse de quitter l'esperance de celles qu'on peut attendre avec raison. Ainsi donc pour sçavoir lequel doit être le plus tourmenté, vous voyez que la crainte de perdre est plus grande dans le vôtre ; que la jalousie est égale à tous les deux , & que l'esperance de la guerison est plutôt permise à celui pour qui je suis , qu'à celui dont vous avez tenu le parti. Il y avoit du plaisir à entendre cette dispute ; car comme ceux qui voyent débattre un different où ils n'ont nulle part , sont naturellement pour celui qui a parlé le dernier , il en

fut de même de nous autres qui écoutions le discours de ces Dames. L'une & l'autre l'accompagnoient de tant de graces , que quand Gelonide eut parlé, chacun croyoit qu'il n'étoit pas aisé de lui répondre; néanmoins la même chose arriva quand Frontenie lui eut dit ses raisons. Ce qui fut cause que comme on sembloit incliner de son parti, Aplanice qui étoit de celui de Gelonide, parla de cette sorte. Prenez garde, belle Frontenie, lui dit-elle, qu'à force de vouloir faire votre Amant moins malheureux vous le faites insensiblement cesser d'être Amant. Je demeure d'accord avec vous que si le vôtre se peut guérir, & cesse par conséquent d'aimer; il ne faut point mettre en balance les inquietudes d'un homme qui n'aime point,

avec celles d'un homme qui doit être fort amoureux , mais convenant que le vôtre soit forcé d'aimer par quelque puissant destin , ce qui doit être par la supposition que nous avons faite , il faut que vous demeuriez d'accord qu'on ne peut pas être plus malheureux que lui, puisqu'il ne peut manquer de perdre l'esperance , qui est le soulagement des plus grands maux. Qui ne peut se faire aimer en presence , ne le fera guere absent : s'éloigner est un remede pour être moins fâcheux, mais ce n'en est pas un pour devenir plus aimable. Ainsi celui qui par l'absence perd encore l'esperance de se faire aimer, doit être bien plus affligé que celui qui ne craint que de cesser d'être aimé. L'Amant qui n'est point aimé , s'imagîne sans cesse , que

s'il étoit présent , il diroit de si fortes raisons, qu'on ne s'en pourroit deffendre ; mais il ne fait que jeter des plaintes en l'air. Si l'autre se plaint , c'est dans de plus agréables idées , & il peut encore écrire avec plus d'apparence que le vôtre , & écrire des choses plus divertissantes. Vous feriez votre parti si bon & le nôtre si méchant , dit Silerite , interrompant Aplanice en cet endroit , qu'aisément tout le monde se rangeroit de votre côté. Vous ne voulez pas que celui pour qui nous parlons , se puisse guerir , & vous voulez qu'il soit permis d'écrire à celui pour lequel vous êtes. Ne voudriez-vous point encore qu'après quinze jours ou un mois d'absence , l'un & l'autre revînt , & qu'on contestât pour sçavoir lequel seroit le plus heureux.

reux. Je demeure d'accord qu'il est raisonnable de convenir que l'Amant qui n'est point aimé, ne puisse cesser d'aimer pour cela ; mais pour mettre les choses dans une supposition qui puisse tenir la balance droite, il faut qu'il y puisse penser, que même il le puisse espérer, & il faut mettre l'absence dans l'impossibilité d'écrire de part ni d'autre, & enfin la supposer la plus rigoureuse qu'elle le puisse être. Je m'assure qu'il y aura aussi peu de gens qui envient votre condition que la nôtre. Vous dites que l'Amant mal reçu est sans cesse agité de l'esperance d'être aimé, quand il sera present ; je vous dis que le vôtre aura la crainte de ne l'être plus, & je croi que les inquietudes de la crainte ne sont pas moins fortes que celles de l'espe-

rance. Vous dites que tout ce que celui dont nous entreprenons la deffence , pourra faire , ce sera de jetter des cris en l'air , & se figurer qu'il diroit les plus belles choses du monde à sa Maîtresse , pour la flechir ; & nous vous dirons que le vôtre aura autant de sujet de quereller le ciel & la terre puisque par exemple , ce ne seroit pas une grande consolation à ceux qui languissent dans l'esclavage ou dans la prison , de repasser par leur esprit , qu'ils seroient en des Palais enchantez ou en des lieux agreables , s'ils avoient la liberté. L'Amant qui n'est point aimé , peut penser qu'il pourroit flechir sa Maîtresse. Celui qui croit qu'on l'aime , songe qu'il lui parle de son amour , & que son amour est agreable ; mais comme ceci n'est qu'un songe ,

ce songe le tuë. En verité , dit la Princeſſe , je croi qu'il ſeroit bien difficile de prononcer ſur une matiere ſi delicate. Pour moi je ne ſçai qu'en dire ; car je vous confeſſe que je ſuis tellement combatuë des raiſons qu'on a alleguées de part & d'autre , qu'au lieu de les decider , je ſuis entrée dans un nouvel avis , qui eſt qu'un Amant qui ne ſçauroit point ſ'il eſt aimé ou ſ'il ne l'eſt pas , ſeroit encore plus inquieté que les deux dont vous avez pris le parti : puis que ſans doute ne pouvant ceſſer d'aimer , & ne pouvant aimer avec raiſon , il ne pourroit avoir les conſolations ni de l'un ni de l'autre , & qu'il auroit les ennuis de tous les deux. A mon avis dans les plus petites affaires comme dans les plus grandes , l'irreſolution eſt le plus

grand & le dernier de tous les maux : mais Uralie n'a dit mot, & il feroit, ce me semble assez juste de la faire parler. Je n'ai pas mal fait, ce me semble, reprit-elle, de vous laisser dire toutes les agreables choses que vous avez rapportées de part & d'autre, & il me semble qu'ayant parlé assez long-temps, je ne pouvois mieux faire que de vous écouter, outre que je n'ai peut-être pas une moindre inquietude que vos Amans dans l'absence, en ce que je ne sçai à laquelle je dois donner ma voix de toutes ces Dames pour nous entretenir demain. Vous avez raison, dit la Princesse ; & il me semble que c'est bien dans un pareil choix qu'on ne sçait ni que laisser ni que choisir, si est-ce que pourtant il faut que vous en nommiez une.

elonide, reprit Uralie, nous  
contera sans doute quelque  
chose de bien agréable: Et com-  
me la Nouvelle que vous nous  
avez dite & celle que j'ai recitée,  
ont rien de joyeux que la fin,  
je suis d'avis de m'en rapporter  
à elle; car je croi qu'elle nous  
ra quelque chose de moins  
triste. Je ne vous parlerai que  
de gens que vous croirez avoir  
vus tous les jours, répondit  
elonide, & cependant je suis  
sûrée que vous n'en connoîtrez  
aucune. Nous nous en rappor-  
tons à ce qui en sera, dit Uralie,  
& se retournant vers la  
Princesse: Puisque je suis maîtresse  
du reste de la journée, continua-  
elle, je vous conseille de donner  
un bal à ces Dames. Vous voyez  
que je me conforme plutôt à vos  
inclinations & aux leurs qu'à la

mienne : c'est pour vous montrer que tant que mon empire a duré, il n'a pas été tyrannique : Ce fut à quoi l'on passa le reste de la journée. Outre ces Dames dont tous les gens de la Cour connoissent la grace & le bon air qu'elles ont à la dance , il y en avoit encore plusieurs autres fort bien faites du voisinage du Château des six Tours, qui étoient venuës voir la Princesse; si bien que j'ose assurer qu'il se fait des Assemblées à Paris qui n'approchent pas de la beauté de celle-ci. Le lendemain Gelonide ayant mené la Princesse & ces Dames dans l'allée du mail , elle les fit entrer après un tour ou deux , dans un cabinet qui est au bout ; mais certainement tout le monde trouva que ce n'étoit pas sans raison qu'elle avoit voulu que chacune fût libre

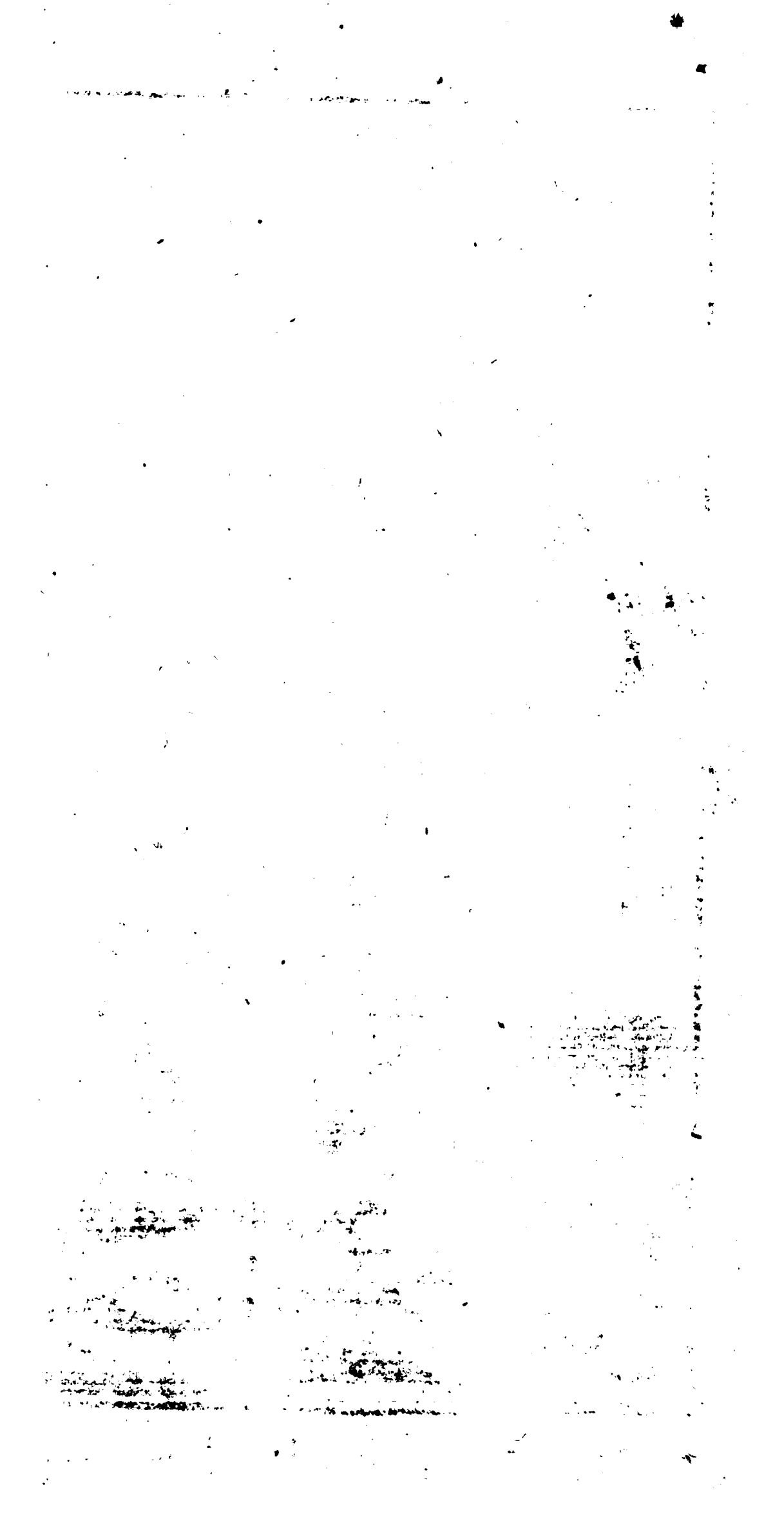
de choisir sa place. Il n'est rien de si agreable que ce cabinet. L'allée où la Princesse a fait faire ce mail, s'étant trouvée trop courte pour la commodité du jeu, elle l'a fait alonger de beaucoup; & comme c'étoit sur la pente d'un coteau, ce bout est en terrasse. C'est-là qu'on a bâti ce cabinet qui étant au niveau de l'allée, est par conséquent suspendu en l'air; il est ouvert de tous les côtez & n'est fermé que de grandes vitres qui de chaque côté ont toutes les plus belles vûës qu'on puisse souhaiter: Celle par où l'on entre, est tournée vers une plaine qu'on découvre entre les arbres qui composent l'allée du mail. Le côté qui se trouve à main gauche, est tourné vers la Ville qui accompagne le Château, & voit une partie du Château même; mais

comme ils ne sont pas si proches, l'un ni l'autre n'empêche pas que dans l'éloignement on ne découvre par dessus des côteaux de vignobles & de petits bocages qui composent un fort agreable objet. Les deux autres côtés sont fans comparaison plus beaux ; car celui qui est à l'opposite de ce dernier, s'étend à perte de vûe entre deux collines qui composent un vallon d'une largeur raisonnable. Ce vallon est coupé de ruisseaux qui separent des prairies qui sont des deux côtez, & ces collines sont couronnées de futayes & de taillis, tant que la vûe peut s'étendre. Ces ruisseaux viennent aboutir en un grand étang qui ferme deux ou trois des côtez de ce Château, dont la figure est hexagone. Dans cet étang est une petite Isle où il y a  
du

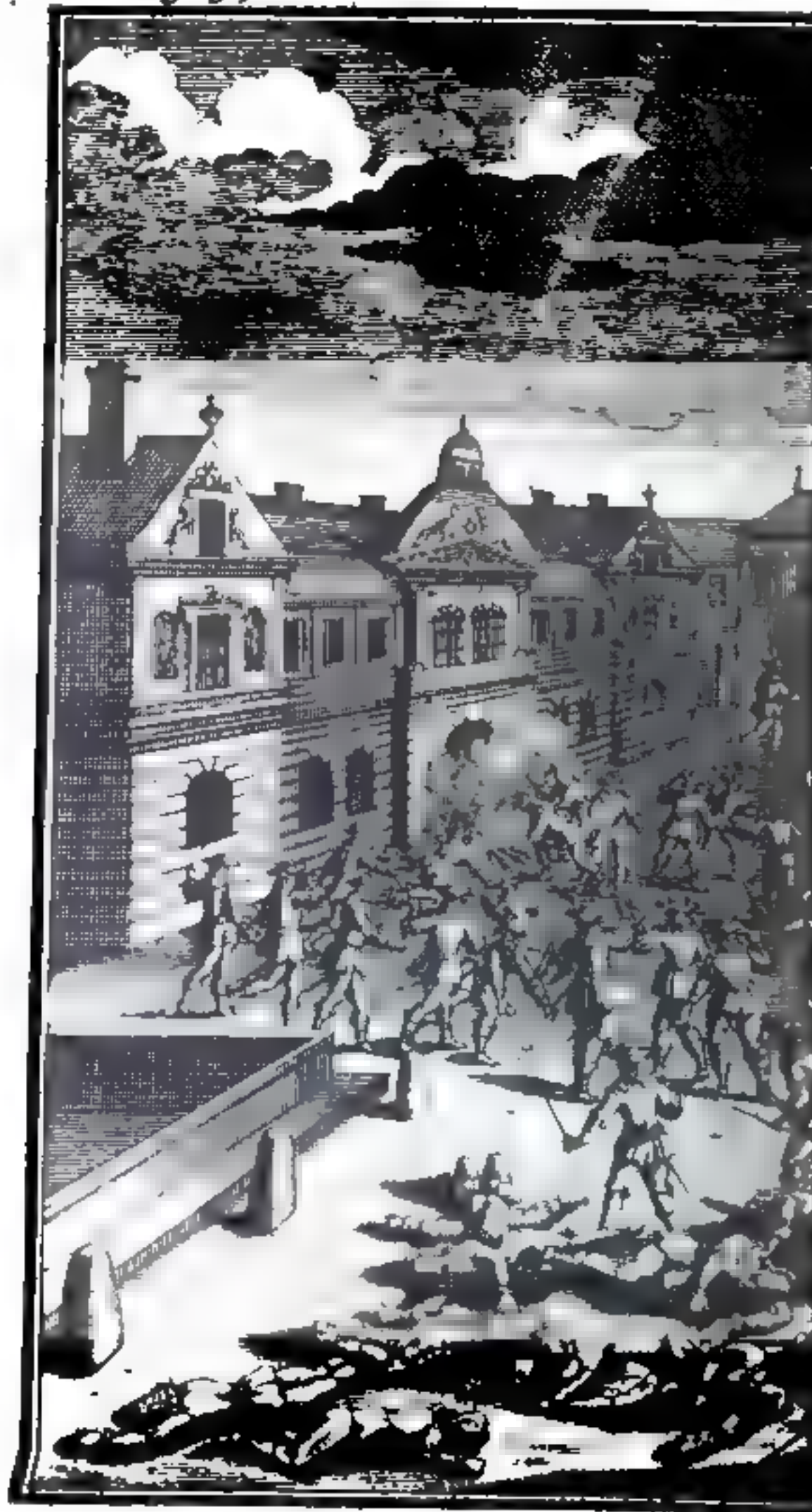
couvert raisonnablement; & avec l'Eglise de la Ville & une petite plaine qui est au dessus, c'est ce qui fait la vûë qui est à l'opposite du côté par où l'on entre dans ce cabinet si agreable & si charmant; & c'est ce qui represente si fort ces excellens païsages des grands Peintres, que tous ceux qui le regardent croyent avoir vû cet étang, cette Eglise & cette petite Isle dans mille Tableaux. Ce fut dans ce Cabinet que l'agréable Gelonide mena cette aimable troupe. Le lambris & la voûte de ce Cabinet sont ornez de peintures fort rares: l'ameublement est de toile d'argent; mais avec tout cela, Gelonide qui avoit eu soin de l'ornement de ce lieu, y avoit fait bruler une infinité de cassolettes & de parfums. Le petit lit & les sieges aussi bien que le

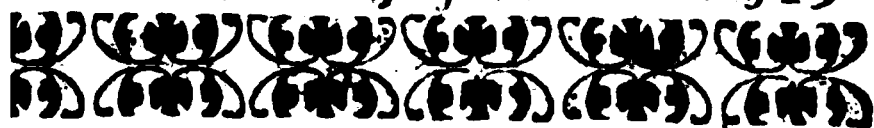
plancher étoient tous couverts de fleurs d'Orange & de Jasmin. Qu'on juge donc si une histoire faite par elle, dans un lieu si agréable, pouvoit déplaire. Je ne l'ai pas écrite aussi galamment qu'elle la recita; mais pour mon honneur & pour ton plaisir, figure toi Lecteur, que je te raconte cette troisième Nouvelle, avec les mêmes graces qu'elle la raconta, & que c'est elle qui va parler.





Tome 17 f. 329.





## HONORINE.

O U

## LA COQUETTE PUNIE.

*Nouvelle troisième.*

[ L y a trois ou quatre ans qu'un homme de condition arriva à Cour avec une fille unique qu'il avoit. Il importe si peu de savoir de quelle maison il étoit, qu'il suffit de dire qu'il prenoit la qualité de Marquis, & que sa fille appelloit Honorine. Comme est d'elle dont je veux parler principalement, & que ce nom est déjà assez extraordinaire & assez singulier, je trouve qu'il est aussi à propos que je m'en serve que d'emprunter celui d'Isabelle

Ff ij

ou d'Angelique, comme l'on en use toujours aux Comedies ou aux Romans, où il est besoin d'introduire une heroïne moderne. Honorine donc vint à la Cour avec son Pere dans le dessein de trouver un Mari; mais avec la resolution, comme celle qui étoit heritiere d'une grande maison de prendre un Mari de son choix. Son Pere lui en donnoit toute la liberté possible, & il la contraignoit si peu en toutes ses actions qu'il ressembloit plutôt à un de ses Maris commodes qui ne prennent nul soin du dedans de leur famille, qu'à un Pere qui devoit songer à l'établissement de sa fille, & sçavoir qu'il dépendoit absolument de la conduite qu'elle auroit. Honorine avoit toute sorte de liberté, elle recevoit visite chez elle de tous les

hommes de la Cour, indifferemment ; & éblouie du grand monde, comme une personne qui étoit nouvellement arrivée , & qui croyoit que la multitude d'Amans ou de gens qui parussent tels, étoit une grande marque de son mérite, elle fit bien-tôt en sorte que sa maison fut une des plus fréquentées de toute la Cour. Elle étoit médiocrement belle ; elle étoit petite , mais assez bien-faite en sa taille ; elle étoit blanche & blonde ; & étant de qualité & riche, cela ne suffisoit que trop pour lui donner un Mari, quand elle n'auroit pû trouver d'Amant. Outre que si elle n'avoit pas tout ce qui peut être nécessaire à une personne pour inspirer de fort violentes passions , elle pouvoit pourtant s'en croire capable par l'exemple d'autres qui ont été fort

aimées , & qui n'étoient pas plus belles. Mais elle avoit si bonne opinion d'elle-même & tant d'amour propre , qu'elle ne croyoit pas qu'un homme pût la regarder fans en être auffi-tôt épris. Il ne s'ensuivoit pourtant pas en elle , ce qui se trouve presque toujours en toutes les femmes de cette humeur-là , qui est d'être auffi susceptibles d'amour qu'elle le sont de l'opinion d'en donner ; car avec cet amour propre, on voyoit tant d'irrefolution & tant de legereté, qu'il faut dire d'elle, ou qu'elle aimoit mille personne en même temps , ou qu'elle ne pouvoit faire de choix : de sorte que pour la définir veritablement, il me semble qu'on peut dire d'elle qu'il y avoit trois principaux points en son caractère, où toutes ses actions , ses mouvemens & ses pen-

sées aboutissoient. Elle avoit de l'esprit jusqu'à aimer toutes les belles choses, & s'y connoître raisonnablement. Elle avoit beaucoup de vanité de son bien, de sa beauté & de sa naissance; & enfin elle étoit d'une humeur avare & intéressée au dernier point. Or ces trois qualitez qui sans doute étouffoient toutes les autres, étoient si bien proportionnées & si égales entre elles, qu'il n'y en avoit aucune qui fut la maîtresse, pour accroître ce semble cette irresolution qui regnoit sur le tout. Elle avoit autant d'esprit que de vanité, & son avarice étoit encore si bien mesurée, qu'elle tenoit une juste balance dans toutes les occasions qu'elle avoit de choisir un galant ou un mari. Son avarice lui faisoit desirer ceux qui étoient extrêmement riches. Son

humeur vaine lui faisoit souhaiter d'être servie de ceux qui étoient capables de contenter sa vanité : tels que sont ces personnes qui font grand bruit par leur dépense, par un grand équipage & par une certaine maniere qui donne toujours la vogue à quelques-uns plus qu'aux autres. Son esprit lui faisoit aimer ceux qui avoient la reputation d'en avoir, soit que sa vanité agit encore en cela (car il y a des femmes qui y en trouvent) ou seulement qu'elle ne cherchât que le plaisir d'un commerce galant, adroit & agreable. Comme s'il y a quelque satisfaction d'être aimée, ce doit être apparemment d'être aimée par des personnes qui ont de l'esprit. De cette maniere il n'y a point de doute qu'un homme qui eût été extrêmement riche, qui eût été

dans l'éclat entre les personnes de qualité, & qui eût eu beaucoup d'esprit & beaucoup d'amour entre ceux qui en ont le plus, eût sans doute accordé un grand débat qui étoit en elle, emportant tout à fait son cœur. Mais la fortune n'en usa pas ainsi. Par un effet de son caprice, il se trouva que de trois personnes qui semblerent s'attacher à son service, aucun ne posséda ces trois qualités toutes ensemble. Au contraire elles se trouverent si bien partagées entre eux qu'il sembloit que ç'eût été dans la même balance, où l'esprit, la vanité & l'humeur avare d'Honorine avoient été si bien égaux. Un Comte appelé Montalban fut le premier qui entreprit de la servir, soit que le mérite d'Honorine lui en eût inspiré le desir, ou que ç'eût été seulement par

l'esperance qu'il conçut de pouvoir aisément venir à bout de cette conquête. Cet homme étoit de Bourgogne; mais il avoit tout le procédé d'un homme d'une autre nation: En un mot cette gloire dont on accuse les Gascons , paroissant dans toutes ses actions , faisoit croire qu'il étoit de leur pays. La vanité qui étoit en Honorine , n'étoit pas moindre en lui , & se decouvroit si fort qu'elle étouffoit une infinité de bonnes qualitez qu'il possédoit au supreme degré. Sa naissance étoit mediocre ; mais il s'étoit si bien introduit qu'il n'y avoit personne qui ne l'eût pris pour être d'une des premieres maisons de France. Son courage n'avoit pas moins de reputation , sans qu'il en eût donné aucune marque ; il étoit redouté de tous

les braves , & dans les ruelles où l'on décide si hardiment d'une chose dont le plus souvent on a si peu de connoissance. Il étoit toujours allegué par un des vaillans de l'armée où il n'alloit presque point. Il étoit fort bien fait de sa personne ; il paroissoit par sa dépense, sans qu'on sçut s'il avoit du bien ou non. Il avoit de l'adresse & de la bonne grace en toutes ses actions , & même l'esprit agreable, si la vanité qui étoit mêlée dans tous ses discours n'en eût ôté l'agrément ; mais sur toutes sortes de sujets , il trouvoit toujours moyen de faire mention de son bien, de sa qualité & de ses bonnes fortunes ; quoique les plus clairvoyans doutassent fort qu'il eût de quoi se vanter sur ces trois choses. Honorine voyoit bien tous les deffauts , & toutes

ses bonnes qualitez, car elle avoit de l'esprit. Mais si par le rapport de leurs vanitez il y avoit dequoi faire naître de la simpatie entre eux, elle decouvroit bien des choses qui la devoient dégouter: car si elle aimoit sa personne, sa reputation & la vogue où il étoit, elle avoit lieu de douter qu'elle en pût faire un Mari avec lequel elle eût vécu heureuse. Et comme elle n'avoit pas si grande hâte de se marier, qu'elle ne voulut faire un Amant auparavant, les discours de Montalban lui faisoient tout-à-fait apprehender de souffrir la galanterie d'un homme qui tiroit avantage de tout. En effet soit qu'Honorine présentât la chose comme elle étoit, il faut encore ajouter que ce qui obligea d'abord Montalban à songer à cette recherche, fut moins le desir d'être

aimé que celui de le faire croire, Ce qui parut bien-tôt par son procédé & par tous ses discours, & en cela effectivement, il sembloit qu'il y eût quelque simpatie entre sa maîtresse & lui; car Honorine aimoit qu'il la suivit par tout, & qu'il fit toutes les grimaces d'un Amant, croyant qu'il y avoit quelque avantage d'avoir fait cette conquête, & se figurant qu'elle seroit si habile ou si heureuse qu'on diroit simplement que ce Comte étoit passionnément amoureux d'elle. Pour lui il n'avoit point d'autre but que de faire paroître qu'elle l'aimoit, soit que comme un jeune homme qui arrivoit nouvellement à la Cour, il se figurât qu'il étoit absolument nécessaire de faire médire de quelqu'une, ou qu'ébloui du grand monde qui visi-

toit Honorine, il crut que rien ne mettroit sa reputation à un plus haut point que de faire dire que celle qui pouvoit choisir entre tous les plus honnêtes gens qu'il y eût en France, l'avoit choisi par dessus tous ; soit aussi qu'il esperât par ce moyen la reduire à la necessité de l'épouser ; ce que peut-être il n'auroit pû faire par les voyes ordinaires , quand les Peres & les Parens examinent toutes choses ; car il étoit homme qui sçavoit fort bien ses affaires & qui y pensoit assez souvent , quoiqu'il parût en parler toujours contre sa pensée. En même temps comme si cette grande contrariété de bonnes & de mauvaises qualitez en cet Amant n'eût pas été suffisante pour maintenir l'irresolution d'Honorine , un des plus riches hommes de France devint

amoureux d'elle. Celui-ci s'appelloit Egeric, homme assez mal fait de sa personne, mais qui étant dans les grandes affaires & dans le grand jeu, & usant fort bien de ses richesses & de son gain, s'étoit fait beaucoup d'amis, & avoit acquis la reputation d'homme d'honneur & de probité. Cet autre étoit sans doute bien plus propre à faire un Mari; mais comme je l'ai dit, Honorine vouloit que ce Mari fut Amant quelque tems auparavant. Or la galanterie de celui-ci étoit fort désagréable, son esprit étoit mediocre, sa civilité contrainte, & son procédé bas & rampant. Il donnoit de grands repas, la Comédie & le bal, plus souvent que le Comte, car il le pouvoit bien plus aisément que lui; mais il étoit d'une humeur si jalouse que comme

en ces occasions , il vouloit sans cesse entretenir sa Maîtresse , & n'avoit pas assez d'esprit pour la divertir ; il l'ennuyoit beaucoup davantage par ses discours , qu'il ne lui plaisoit par tous les divertissemens que sa dépense lui pouvoit faire naître. Toutefois comme elle étoit de celles qui aiment tous ces plaisirs avec emportement , qui courent toutes les Assemblées , & qui veulent être de toutes les parties ; Egeric qui par son grand bien fournissoit si amplement à ses divertissemens , & qui avec cela étoit sans doute plus véritablement amoureux d'elle que le Comte , étoit bien capable de tenir un rang bien considerable entre ses rivaux. Si son esprit ne pouvoit pas avoir une fort grande simpatie avec l'esprit d'Honorine , ni contenter sa

sa vanité , il avoit dequoi assouvir son avarice beaucoup plus aisément que Montalban , & beaucoup plus encore que le troisième Amant que le Ciel lui destina ; car ce dernier , quoique Milord , étoit un homme aussi mal en ses affaires qu'il y en eût en toute la Cour. Ayant perdu son bien & sa fortune dès les premiers troubles d'Angleterre , il s'étoit réfugié en France , & comme il avoit de l'esprit & qu'il avoit rompu tout commerce avec ceux de sa nation , il avoit appris notre langue si parfaitement pour un Etranger , que contre l'ordinaire de tous ceux de ce pays-là , il n'avoit point de mauvais accent , écrivoit avec assez de justesse & faisoit même de petits vers & des chansons , comme vous l'apprendrez. Orton , c'est ainsi que s'appelloit

cet Etranger n'étoit pas si bien fait que le Comte, & n'avoit pas si bonne grace que lui, mais il n'étoit pas si mal fait qu'Egeric. Il avoit plus d'esprit qu'aucun des deux, son esprit étoit doux & naturel, son procédé discret & fort respectueux; mais il étoit d'une humeur si legere & si facile, que comme les moindres esperances l'embarquoient, les moindres rigueurs le rebutoient. Il avoit été fort amoureux d'une Dame de son pays; mais ce grand amour s'étant affoibli par l'absence ou éteint par le desespoir, il sembloit, pour ainsi dire, qu'il se fût divisé en une infinité de petites passions. Comme il étoit galant naturellement, il lui faisoit de vivre sans inclination; il n'étoit jamais écouté en un lieu qu'il ne s'y attachât, comme il

n'étoit jamais tant soit peu repoussé qu'il ne levât le siege & qu'il ne s'en allât aussi-tôt. Dans ces entrefaites ,

*Courant les mers d'amour de rivage  
en rivage.*

Il vint échouer en ce port , peut-être par l'exemple des autres , peut-être par la facilité de l'accez qu'il y croyoit trouver. Si Honorine avoit été de ces coquettes qui pensent qu'une habille femme doit avoir trois galants , un pour l'utilité , un pour le plaisir du commerce , & un autre pour l'éclat , elle avoit trouvé toutes ces choses en ces trois-ci ; car le dernier étoit tel qu'il falloit pour en faire un galant sans bruit. Montalban étoit tout propre pour faire éclater le pouvoir de sa beauté ,

G g ij

& l'autre pour enrichir celle qui le captivoit: Mais Honorine étoit plus sage que cela ; toutefois pour mieux dire , elle ne sçavoit ce qu'elle vouloit : elle souhaitoit l'impossible ; car elle vouloit bien quelque chose de ces trois Amans, mais elle eût voulu que tous ces trois ensemble n'eussent fait qu'une seule personne , c'est-à-dire que Montalban eût eu le bien d'Egeric & la discretion d'Orton , ou qu'Egeric eût eu la bonne mine de Montalban & l'esprit de l'autre , ou que ce dernier eût eu ce que les deux autres possédoient au supreme degré. Sans cela elle ne pouvoit se résoudre : elle voyoit bien le dessein de tous les trois , quoiqu'ils ne se fussent point encore expliqués : car comme je l'ai dit , elle n'étoit jamais trop lente à s'ap-

percevoir, quand on avoit de l'amour pour elle ; mais prevenant leur déclaration, elle ne savoit lequel choisir. Elle vouloit un galant agréable dont elle pût faire un bon mari, & tout cela ne se pouvoit trouver en aucun des trois. Montalban estoit fort douteux pour galant ; & pour mari, son indiscretion faisoit tout à fait redouter sa galanterie : & pour un mariage il y avoit trop à examiner. Il y avoit dans le second de quoi faire le meilleur mari du monde ; mais c'étoit bien le plus facheux galant qu'on put choisir. Pour le Milord, elle en pouvoit faire un galant assés commode, mais il étoit bien difficile d'en faire un mari, sans s'incommoder beaucoup. Tous ces trois cependant qui étoient si différens en leur humeur, & en leur procédé, s'accor-

doient en une chose , c'est qu'aucun ne vouloit avouer qu'il étoit amoureux d'elle , soit que le premier eût cru se faire tort de se confesser épris , qu'en même tems il n'eût fait connoître qu'il étoit aimé. Soit que ce fût la sotte humeur du second , ou qu'effectivement le troisième ne le fut pas encore bien fortement , quoi que ce fut celui qui parlât d'elle avec le plus de respect : car Montalban qui avoient le dessein que j'ay dit , disoit à tous le monde qu'il contrefaisoit l'Amant ; qu'on verroit bien-tôt qu'il n'étoit pas mal voulu ; & il s'attachoit bien moins à lui rendre ces services qui sont plus solides , & qui marquent plus d'estime & plus d'amour , que ceux qui sont plus de bruit & qui sont à la veüe de tout le monde ; comme de se trouver

toujours à ses devotions, de la suivre en toutes ses visites & de galoper au Cours après elle. Mais il se croyoit tel qu'il ne doutoit point qu'on ne crût qu'elle consentît à tous ses soins, quand on les remarqueroit, donnant souvent à entendre qu'il ne prendroit point toutes ces peines inutilement. Mais le procédé d'Egeric étoit bien plus plaisant: il affectoit si fort de dire qu'il n'étoit point amoureux d'elle, que ce fut par-là que tout le monde s'apperçut qu'il l'étoit. Cependant il alloit chez elle le plus souvent qu'il lui étoit possible, habilloit souvent ses gens de neuf, & donnoit de grandes collations pour avoir le plaisir de la voir. Veritablement le dernier faisoit moins de bruit; plus rusé que les deux autres: Il leur laissoit rompre la glace.

agissant de sorte qu'il étoit presque le confident de tous les deux, se moquant de l'un avec l'autre, & reduisant les choses en cet état que si Montalban tournoit Egeric en ridicule auprès d'Honorine, & si Egeric tâchoit de rendre la pareille à son Rival quand il étoit avec elle, il railloit de tous les deux, sans que ni l'un ni l'autre se doutassent de lui. Sa vie étoit tellement incompréhensible, & ses visites si diversifiées, qu'on ne sçavoit jamais à laquelle il en vouloit; étant justement de ces gens qui ne sont jamais les premiers nulle part; mais qui sont les troisièmes ou les seconds en plusieurs endroits; qu'on ne souhaite gueres pour Amans; mais que beaucoup veulent pour amis, & auxquels on ne sçauroit presque refuser sa confidence, à cause de leur

leur discretion & du soin qu'ils ont de se rendre officieux. Il en avoit presque usé de même pour Honorine, & elle en usoit presque de même pour lui. Elle étoit bien aise qu'il allât souvent chez elle, & il y avoit plus de familiarité qu'aucun des deux. Elle lui parloit de ses affaires avec confiance & souvent de ses Amans. •  
Ainsi par les raisons que j'ai dit en parlant de son humeur volage & legere, selon qu'il lui voyoit prendre de l'estime pour l'un ou pour l'autre, & qu'il voyoit ses affaires plus avancées ou plus reculées, il resolvoit de l'aimer ou de ne l'aimer point. Et comme il étoit pour le moins aussi inconstant qu'elle & n'étoit point combattu d'une forte inclination, cent fois le jour il se trouvoit amoureux, & cent fois il trouvoit qu'il

n'étoit rien moins, N'ayant point toutefois d'autre passion plus forte il se laissoit amuser par celle-ci, tâchant de se divertir de tout : car quoique mélancolique en apparence, il avoit naturellement l'esprit gai & même un peu moqueur, sans l'avoir malicieux. Voyant donc l'irrésolution de sa Maîtresse, & riant de la sienne propre, pour s'en donner tout le plaisir, il alloit voir Honorine qui deferoit beaucoup à ses conseils & qui lui parloit fort franchement de ses Amans. Un jour il lui conseilloit d'aimer Montalban, & le lendemain il lui conseilloit d'aimer Egeric; mais il apportoit tant de raisons pour l'un & pour l'autre parti, que lui en emplissant la cervelle, tournant son cœur tantôt d'un côté & tantôt d'un autre, & faisant sans cesse

oter son irresolution si agitée ,  
 m'étonne qu'il ne la rendit folle.  
 e sçai tout ceci d'une Dame de ses  
 mies qui étoit sa confidente, & qui  
 r'a dit qu'il lui communiquoit  
 utes ses pensées; mais qu'elle n'a  
 mais rien entendu dire de si plai-  
 int que le recit qu'il lui faisoit des  
 onversations qu'il avoit avec  
 Honorine , du change qu'il don-  
 oit à ses deux Rivaux , de l'irre-  
 plution de sa Maîtresse & de la  
 ienne propre. Cette histoire est  
 ar tout remplie de caprices; mais  
 omme si ce n'eût pas été assez de  
 out ce que j'ai dit pour mainte-  
 ir le desordre où étoit l'esprit  
 l'Honorine , il arriva encore que  
 e fût en une même journée  
 que tous les trois entreprirent de  
 ui faire la première déclaration  
 de leur amour , afin ce semble ,  
 qu'aucun ne pût prendre avantage

sur l'autre pour la raison du tems & de l'ancienneté de service. Chacun des trois agit encore si bien en cette rencontre selon son humeur , que quand cette histoire seroit imaginée à plaisir , il faudroit la feindre comme elle arriva. Il y avoit déjà long-tems que Montalban qui n'agissoit pas moins par le motif de sa vanité que par celui de son amour , commençoit à donner à entendre à tous ceux qui vouloient l'observer , qu'il étoit en intelligence avec Honorine. Il écrivoit toujours quand on l'alloit voir , il plioit des lettres qu'il faisoit à demy sortir de sa poche , faisoit le froid quand on lui disoit que c'étoit des poulets ; & par une discrétion fausse & affectée pire que toutes les indiscretions du monde il commençoit à contrefaire le

liché , quand on lui parloit de intelligence qu'il avoit avec elle ; & tout cela seulement pour satisfaire une odieuse vanité : car au bout du compte il desespéroit d'être véritablement amoureux , & apprehendoit sur toutes choses d'en être maltraité & qu'elle pût en vanter. Dans cette pensée il ne voulut pas hazarder un refus , avant que de lui faire sa première déclaration. Ayant résolu que ce seroit par un billet , il tire ce billet de sa poche , & le montrant tout lié à deux de ses amis , je veux que vous soyez temoins , leur dit-il , si la Belle nous est si cruelle que les médisans le publient. C'étoit en une Eglise où les plus gaillardes Dames de la Cour alloient faire leurs devotions. En même temps donc qu'Honorine se levoit pour s'en aller, s'approchant

d'elle & se baissant comme s'il eût relevé quelque chose qui lui fût tombé : Belle Honorine , lui dit-il , voila un papier qui est sorti de votre poche , comme vous en avez tiré votre mouchoir ; ayant observé que durant la Messe elle avoit effectivement tiré son mouchoir , & ayant porté si long-tems ce papier dans sa poche , qu'Honorine le regardant crut que ce pouvoit être quelque lettre qu'il y avoit long-tems qu'elle portoit. Honorine le prit donc sans songer à ce qu'elle avoit fait ; mais Montalban ayant satisfait à sa vanité , parce que ses deux amis avoient été temoins de cette action , ne voulut pas tout-à-fait perdre le fruit qui en pouvoit revenir à son amour. Il lui donna la main pour la remettre dans son carrosse , & l'entretint tou-

jours de choses indifferentes , de peur que devant ces deux amis qui le suivoient , elle ne lui répondît quelque chose qui leur fit penser qu'il n'étoit pas si avant dans ses bonnes graces qu'il leur avoit fait entendre : mais voyant qu'elle étoit montée en carrosse, & qu'elle avoit commandé à son cocher de s'en retourner , de peur qu'elle ne laissât cette lettre dans sa poche , sans voir ce qu'elle contenoit , ou que du moins elle ne lui témoignât n'en avoir rien vû , s'approchant d'elle : soyez plus soigneuse , lui dit-il , une autrefois , de ne pas perdre vos poulets , lisez celui que je vous ai rendu : Je m'assure que vous ne seriez pas bien aise qu'il fût tombé entre les mains d'une personne qui eût pour vous moins de fidélité & de zele que moi. Le car-

rosse marchoit toujours, ce qui fut cause qu'Honorine n'entendit ces paroles qu'à demi, & n'eut pas le temps d'y repondre: Faisant néanmoins reflexion sur cette aventure, en s'en retournant chez elle, elle n'y fut pas plutôt arrivée, que tirant cette lettre de sa poche, elle la lut, & vit qu'elle étoit conçue en ces termes.

*Je vous aime, belle Honorine: Quelque temerité que vous puissiez trouver dans cette declaration, je ne sçaurois croire qu'il vous soit plutôt permis de me blesser qu'à moi de m'en plaindre. Il n'est pas possible d'éviter les charmes qui vous rendent redoutable à tout le monde: Mais entre la nécessité de mourir d'amour pour vous ou celle de se priver de l'honneur de vous voir, je vous avoue que j'ai mieux aimé prendre le parti qui étoit*

encore accompagné de quelque espérance. Que ce terme ne vous offense point : Je n'espère qu'en la forte passion que vous m'inspirez, mais j'en espère tant que je veux vous faire avouer au desavantage de tous mes Rivaux, que si vous estes la plus aimable personne qu'il y ait au monde, je suis peut-être celui qui sçait le plus parfaitement vous aimer, & qui n'est pas le plus indigne d'être aimé de vous.

On ne datte pas trop les lettres de cette nature là, mais quand q'eût été la coutume, Montalban s'en fut bien donné de garde, ou il l'auroit pour le moins antidatté de six mois : car il eut cru sa réputation perdue, si l'on eut connu qu'il étoit encore à se déclarer. Et il est certain que si Honorine en eût voulu tirer avantage en le tournant en ridicule, il eût maintenu

hardiment qu'il y avoit longtem<sup>s</sup> qu'il la lui avoit donnée & qu'elle en avoit fait secret : Mais elle n'avoit garde de faire tant de bruit, & si elle n'avoit pas fait résolution de le choisir entre tous ; du moins , elle n'avoit pas pris aussi le dessein de s'en défaire.

L'aprèsdînée Egerie donnoit une grande collation, & Honorine qui en étoit le sujet, étoit priée de cette partie. C'étoit à S. Clou. Le repas fut grand & magnifique , & certainement beaucoup plus éloquent que lui. Toutes fois il falloit parler : car quoi qu'il en eût pû aisément trouver l'occasion , sans tant de dépense , celle-cy n'ayant été faite que pour cela , il n'étoit pas à propos d'en perdre le fruit. C'étoit vers le mois de May. Sept ou huit Dames & bien autant d'hommes étoient de cette partie,

mais il n'y en avoit pas un qui ne connût le dessein d'Egeric, parce que comme j'ai dit, à force de le désavouer, il en avoit persuadé tout la monde. Ainsi comme on se promenoit après dans les jardins, il n'y en eût aucun qui ne contribuât à lui faire trouver l'occasion qu'il devoit chercher. Honorine se voyant engagée avec lui ne manqua point à lui parler de la propreté & de la magnificence de cette collation. Il lui répondit qu'il étoit fort satisfait d'avoir son approbation, & que c'étoit la moindre chose qu'il eût voulu faire pour cela. Sur quoi soit pour l'engager à parler plus franchement ou par une simple civilité. Je m'assure, lui dit-elle, qu'il n'y a aucune des Dames qui en ont été priées; ni de tous ceux qui s'y sont trouvez, qui ne vous

donne cette approbation comme moi. Je l'estime fort, repondit-il ; mais je vous declare encore une fois , que pourvû que j'aye la vôtre , tout le reste m'est bien indifferent. Ces Dames , reprit Honorine , meritent que vous les estimiez un peu davantage , & je ne merite pas que vous m'estimiez tant. Pour vous estimer moins que je ne fais, repliqua-t-il, c'est ce qui ne se peut : car je suis tellement votre serviteur qu'on ne peut pas l'être davantage. Et insensiblement étant en si beau chemin , il se mit à lui dire tout ce qui lui vint dans l'esprit , & ce qu'il jugea de plus agreable & de plus persuasif. Mais ce qu'il y eût de plaisant dans cette avanture , c'est qu'il lui dit cinquante fois en un quart d'heure qu'il étoit son très-hum-

ble serviteur & son serviteur très-humble , tant ce terme lui étoit familier ; concluant toutefois par une éloquence à sa mode que la dépence étoit faite pour elle ; & lui faisant entendre avec l'adresse qui lui étoit ordinaire , qu'il en pouvoit souvent donner de pareilles , & sur tout force violons & force Comedies. Ces deux différentes aventures ne firent pas naître une petite irresolution dans l'esprit d'Honorine ; & comme il s'étoit passé si peu de temps entre l'une & l'autre , la première impression que la déclaration de Montalban avoit faite sur son esprit , n'étoit pas encore si forte , que les grandes richesses d'Egeric qui l'éblouissoient , ne l'effaçassent à demi , ou du moins ne suspendissent son choix ; mais comme si ce n'eût pas été assez pour son

humeur irresoluë & inquiète que d'avoir à choisir entre deux Amans , le hazard ne vouloit pas aussi que le Milord n'eût aucune part à son inquiétude , & par l'étrange constellation qui le soumettoit à un empire si capricieux, il étoit bien raisonnable que son heure vint aussi bien que celle de ses deux Rivaux. Il avoit été de cette promenade , & il s'étoit trouvé au Temple quand Montalban lui donna la lettre que je vous ai dite. Si bien qu'encore qu'il n'eût pas observé si effectivement Honorine l'avoit laissée tomber ou non , il ne laissa pas de soupçonner quelque chose & il n'étoit pas bien difficile de s'appercevoir du dessein d'Egeric : car outre qu'il n'étoit pas homme à faire une si grande dépense sans dessein ; comme chacun lui

avoit donné l'occasion de parler, il n'avoit pû si bien composer son visage, qu'il ne fût aisé de connoître qu'il entretenoit Honorine d'une affaire qui lui étoit de grande importance. D'un autre côté Honorine étoit tellement pressée de son irresolution, & de redire à quelqu'un ses deux aventures, qu'elle ne trouva pas plutôt occasion de parler à Orton, qu'elle les lui raconta; & par ce moyen lui donna lieu de ne se laisser pas devancer à ses deux Rivaux. J'ai dit qu'elle se confioit en lui; étant donc revenuë après la promenade chez une Dame de ses amies, comme insensiblement la compagnie se divisa, elle s'approcha d'une table près de laquelle Orton étoit assis, feignant de se vouloir regarder dans un miroir qui étoit vis-à-vis. Il y

avoit par hazard un Tome de Cyrus sur cette table , & c'étoit le quatrième : Et il étoit précisément ouvert encet endroit où est la fable d'Esopé qui est insérée dans l'histoire de Cleandre ; De maniere qu'au même tems qu'Orton prêtoit l'oreille à Honorine qui lui racontoit ce qui lui étoit arrivé en cette journée , il avoit les yeux sur cette fable qui revenoit tout-à-fait à son aventure ; si bien qu'au lieu de lui répondre , quand elle eut cessé de parler : Je vous supplie , belle Honorine , lui-dit-il en souriant , lisez cette fable. Honorine qui avoit déjà lu ce Tome quoiqu'il n'y eût pas long-tems qu'il fût imprimé , repassa promptement les yeux sur l'endroit qu'Orton lui faisoit voir , & leut avec lui cette fable , comme elle est dans le Cyrus.

*Deux*

Deux Chasseurs furent avertis qu'il y avoit une Biche blanche dans un bois , & ils furent pour la prendre avec des toiles , des chiens , des cors , des espieux & des dars ; mais faisant un trop grand bruit ils l'épouvantèrent & la forcerent de fuir : en fuyant elle rencontra sous ces pieds un Berger endormy quelle blessa sans y penser ; le Berger s'éveilla en sursaut & la poursuivit comme les autres avec sa houlette , & mieux que les autres : car ce fut par des sentiers plus couverts. Nous sçaurons quelque jour s'il l'aura prise &c.

Honorine qui entendoit fort bien le sens misterieux qu'Orton trouvoit sous ces paroles , s'arrêta en cet endroit , en étant un peu surprise ; mais sans lui vouloir faire connoître qu'elle

penetrait dans sa pensée. Au contraire commençant à vouloir dissimuler avec lui : Et bien , lui dit-elle , pourquoi avez - vous voulu que je lise cette fable ? Pour répondre à ce que vous dites repliqua-t-il , & pour vous faire connoître que j'en sçais aussi-bien l'explication que le Prince Mirsile, & que même celui qui l'a faite, ne la sçavoit pas mieux que moi. Si je suis la Biche blanche, répondit-elle , je sçai aussi bien que vous , que les deux Chasseurs doivent s'appeller Egeric & Montalban ; mais je ne sçai quel est le Berger que j'éveille en sursaut. Le nom du Berger , reprit-il , n'est pas plus difficile à trouver que celui des deux Chasseurs. C'est un Berger des rives de la Tamise , dont à la vérité la Bergerie est fort désolée, mais qui n'espere pas moins

de sa houlette que les autres de leurs toiles , de leurs cors & de leurs épieux. Et bien donc, Berger Orton , reprit-elle , fort galamment , puisque la Biche est avertie que vous la poursuivez , elle seroit bien folle si elle se laissoit prendre. Elle prononça ces paroles comme si elle avoit voulu le quitter ; mais étant naturellement flatée de la galanterie qu'elle trouvoit dans l'esprit de ce dernier Amant , & se laissant conduire à son humeur coquette & engageante , elle ne le quitta pas si brusquement , qu'il n'eût encore loisir de lui répondre ces paroles. Pourvû du moins , lui-dit-il , qu'il soit permis au Berger de la poursuivre comme les autres , il attendra avec constance quel pourra être le succez de cette chasse , & il le laissera en votre

choix avec beaucoup de soumission. Si vous m'en croyez, reprit-elle, vous verrez courre les autres, & vous en demeurerez où vous en êtes, car la Biche n'est pas en résolution de se laisser prendre: Cependant comme il lui sera libre de s'enfuir, je croi qu'elle auroit tort de ne laisser pas en la liberté de tous les Chasseurs de la poursuivre ou de la laisser-là: Car il me semble qu'on n'a pas trop de droit de s'opposer à ce qu'on ne peut empêcher. En même temps elle se mêla dans la compagnie, & bien-tôt après elle se retira chez elle, avec une de ses parentes qu'elle accompagnoit souvent en ses visites. Cette femme étoit veuve d'un Baron de Bretagne; & comme elle avoit déjà un peu d'âge & assez pour laisser faire galanterie aux autres, ne pouvant quitter le

monde qui la quittoit, afin d'aider à son mérite qui étoit déjà fort ébranlé par ses années qui lui devoient avoir donné plus d'expérience qu'elle n'en avoit, elle étoit bien aise de faire amitié avec les plus jeunes pour attirer les compagnies chez elle, où, comme on a dit de quelqu'autre Dame,

*Tandis que le troupeau va paissant  
les douceurs,  
Vivre des restes.*

Pour cet effet elle avoit rendu sa maison la plus commode du monde : elle étoit fort riche, son logis étoit agréable, ses meubles propres & magnifiques; & par importunité ou par adresse elle avoit si bien fait, que la plupart des jeunes Dames étoient de ses amies ou feignoient de l'être.

Honorine étoit de celles-là ; soit à cause de la parenté qui étoit entre elles , soit que n'ayant point de Mere , ce lui fut une commodité d'être souvent avec cette Dame qui n'avoit pas beaucoup plus de conduite qu'elle , & dont l'humeur se rapportoit assez à la sienne , car toutes deux avoient cela de commun , qu'elles ne voyoient jamais trop de monde ; que tout leur étoit bon , & que sur tout l'une & l'autre étoit persuadée qu'il étoit difficile de vivre heureuse sans avoir des Amans , & faire un peu parler de soi Mais avec tout cela il y avoit encore je ne sçai quoi de bien plus extraordinaire dans l'humeur de Lucrece : car c'est comme cela que nous appellerons cette dernière. Si nous disions son véritable nom ou celui du Baron qu'elle avoit

épousée, elle auroit peut-être sujet de me haïr, & cela ne feroit rien à mon sujet. Lucrece donc n'étoit peut-être pas moins chaste que l'ancienne Lucrece; mais elle avoit une conduite qui en faisoit extrêmement douter: plus facile à gagner que je n'ai dit qu'Orton l'étoit, & plus facile à être méprisée qu'il ne l'étoit à se rebuter. Il n'étoit point de jour qu'il ne lui passât cent desseins différens dans l'esprit. En amour & en amitié, elle embrassoit toutes sortes d'objets. Si elle se trouvoit en une visite où on louât un peu extraordinairement quelque Homme ou quelque Dame, il falloit qu'elle les connût; mais par un dessein si bizarre que je ne croi pas qu'il se soit jamais trouvé une humeur pareille à la sienne; parce que si c'étoit une Dame, elle n'épar-

gnoit rien pour en faire son amie , & elle n'avoit pas plutôt sa confiance qu'elle devenoit jalouse d'elle & employoit toutes choses pour lui ôter ses Amans : Et si c'étoit un homme , elle faisoit toutes choses pour le dégoûter de sa Maîtresse. Ainsi l'on pouvoit dire d'elle que l'amitié la conduisoit incessamment à l'amour par des voyes bien extraordinaires. Or jugez de l'excellente pratique qu'elle trouva dans l'amitié qu'elle avoit faite avec Honorine , lorsqu'en la remenant elle apprit d'elle tout ce qui lui étoit arrivé pendant ce jour qu'ils avoient passé ensemble. Honorine étoit naturellement bonne , & avec toutes les qualitez que j'ai dites , elle avoit encore celle-là de se confier aisément à beaucoup de monde , jugeant d'autrui  
par

par elle-même : & en cela sa candeur l'emportoit quelquefois si loin qu'elle disoit aussi-tôt ce qui étoit contre elle-même , que ce qui lui étoit avantageux. Par tout ce que j'ai dit on peut conjecturer que quand ces deux Dames se separerent , il est difficile de decider qui demeura la plus inquiète , l'une de sçavoir lequel elle choisiroit de ces trois Amans, & l'autre de trouver par quel moyen elle les ôteroit tous trois à son amie ; ou du moins de résoudre par lequel elle commenceroit. Quel plaisir dans la vie , disoit l'une & l'autre s'étant retirées chacune chez soi , quel plaisir de n'être point aimée & de n'aimer rien ? Que sert d'être aimable si l'on n'a quelqu'un qui nous fasse connoître qu'il nous trouve telle , & comment se re-

foudre de passer sa vie avec un homme sans sçavoir s'il plaît, & sans avoir examiné si effectivement on lui peut-plaire? Mais si toutes deux commençoient par une maxime qui leur étoit commune, elles ne s'en appliquoient pas les consequences de la même maniere, quand elles en venoient au détail. Helas, reprenoît Honorine! que puis-je choisir? Que je voi de deffauts & de bonnes qualitez! puis-je aimer la bonne mine & la valeur de Montalban, & ne pas hair sa vanité, ou ne pas apprehender son indiscretion? Puis-je mépriser les richesses d'Egeric, & faire état de sa personne? Et quelle utilité puis-je attendre de la galanterie d'Orton, que je ne puis trouver désagréable? Simon choix pouvoit s'arrêter sur quelqu'un, je me deffe-

rois des deux autres ; mais si je ne puis me résoudre lequel je dois preferer , je puis encore moins trouver duquel je dois me defaire. Si Egeric n'étoit point si sot, ses richesses pourroient me faire vivre heureuse. Si Orton pouvoit devenir riche , il me sçauroit peut-être gré de l'avoir souffert, & l'on ne peut pas trouver une société plus souhaitable : & sans l'humeur de Montalban, seroit-il un homme plus digne d'être aimé ? Mais il est impossible que Montalban se change ; il est bien mal-aisé qu'Egeric devienne honnête homme, & ce seroit un grand miracle si l'autre devenoit riche, de l'humeur nonchalante & libertine dont il est. Ainsi le Pere de la Comedie des Visionnaires n'est pas plus empêché de se trouver avec quatre gendres , n'ayant que

trois filles , que celle-ci l'étoit de se trouver avec trois Amans, dont le merite étoit si égal. Mais ce n'étoit pas la même chose chez Lucrece : car ce n'étoit pas sur son sujet qu'on pouvoit dire ,

*Comme en cueillant une guirlande ,*

& ce qui suit dans Malherbe. Son embarras ne venoit pas de la diversité des fleurs , puisqu'elle demeueroit d'accord de piller tout le parterre ; mais n'ayant pas à peine d'amour, elle mouroit déjà de jalousie. Par quelle fatalité, disoit-elle, faut-il qu'une personne qui n'a pour tous avantages sur moi qu'un peu plus de jeunesse, fisse en un jour trois Amans , & qu'aucun ne s'adresse à moi ? Qu'a-t-elle de si attrayant ? & qu'ai-je de si effroyable ? & regar-

dant tous ces Amants avec les yeux de son envie , elle n'en trouvoit aucun qui ne fût digne d'être accepté , sans rien examiner. Elle attribuoit à fierté l'humeur vaine de Montalban , les richesses d'Egeric lui sembloient trois fois plus grandes qu'elles n'étoient & elle se figuroit mille agrémens dans la conversation du Milord qui n'y furent jamais. Mais par lequel commencer , poursuivoit-elle , si Honorine n'en peut rebuter pas un , & si de l'humeur dont je suis , celui qu'elle aimera le plus , sera celui sans doute que j'aurai plus de plaisir de lui enlever. Ces deux Dames passerent la nuit dans ces différentes pensées , & insensiblement les Amants qui commencerent à s'entredonner de l'ombrage , ne s'inquieterent pas moins les uns les autres. Le

lendemain , ou quelques jours après , Orton étoit chés Honoringe , quand Egeric y arriva , & il en sortit en même tems. Egeric qui étoit le plus amoureux qu'aucun des trois , étoit aussi le plus clair voyant , & bien-tôt cette familiarité qu'Orton avoit acquise dans cette maison , commença à lui donner de l'ombrage : car tout lui faisoit peur , & avec quelque raison ; puisqu'il ne pouvoit pas sans une trop grande présomption n'avoir pas beaucoup de deffiance de lui-même. Si tôt donc qu'Orton lui eût quitté la place , la première chose qu'il dit à Honoringe , ce fut qu'il avoit trouvé à la porte le carrosse d'Orton , & deux laquais fort mal vestus , & autant que son animosité & sa jalousie pouvoient exciter le peu d'esprit qui étoit en lui , il se mit à lui en

faire une ridicule description, concluant enfin qu'il ne sçavoit pas comme une femme qui avoit de l'esprit, pouvoit prendre de l'amour pour un homme qui étoit pauvre. Le moyen d'être galant, disoit-il, dans un carrosse de louage, quand tous vos gens sont déchirez, quand vous n'oseriez jouer un bijoux, de peur de montrer que vous n'avez pas de quoi le payer; & trouvant insensiblement lieu de parler pour lui & contre son Rival, il poussa fort loin sa moralité. Cependant comme l'esprit d'Honorine étoit aussi variable que je l'ai dit, il ne laissoit pas de l'embarasser avec sa méchante rhétorique. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que comme il étoit en si beau train, Montalban arriva, & qu'après qu'Egeric eut fait une visite assez rai-

sonnable , il fut contraint de lui ceder la place , comme Orton la lui avoit quittée. Ce troisieme Rival vengea bien-tôt le pauvre Orton : car ce fanfaron qui avoit beaucoup plus d'esprit qu'Egeric, plus animé contre celui qu'il avoit trouvé que contre l'autre qu'il n'avoit point vû , ne fut pas longtemps en conversation avec Honorine , qu'il ne se mit bientôt sur les imperfections de son Rival , & ne vantât promptement son merite , en se laissant emporter à sa vanité qui ne lui laissa jamais échapper la belle occasion qu'il avoit de faire son panegirique , se comparant tacitement avec son Rival. Comment , disoit-il , une fille qui a des yeux , peut-elle s'abaisser à parler à un homme si mal-fait ? Comment une personne de qualité peut-elle

familiariser avec un homme qui a toute l'incivilité de la bourgeoisie , toute la méchante plaisanterie des valets , la mine d'un sollicitateur & la taille d'un paysant : & passant insensiblement sur ses perfections : Avez-vous vû poursuivit-il, comme il a été défait quand je suis venu ? Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai éprouvé combien un homme de qualité embarrasse aisément cette canaille. Avouez , le vrai , que cette sorte de gens ne sont bons pour faire des maris (qui est pourtant la seule chose à quoi ils sont propres) que quand ils passent soixante & dix ans , & qu'on peut espérer d'en être bien-tôt défait. Mais quelle espérance d'un prompt veuvage peut-on concevoir avec un sot de vingt-deux ans qui ne bouge de Paris ? Comment se délivrer

•

de la captivité d'un fâcheux à qui tout fera ombrage , & quelle commodité peut-on espérer des richesses d'un homme si avare , que hors ce qu'il donne à l'extérieur , ou ce qu'il est obligé de sacrifier à la violence de son amour, il se refuse à lui-même toutes choses. Montalban avoit plus d'esprit qu'Egeric , & le chapitre où il en étoit , étoit aussi bien plus fertile que celui que son Rival avoit choisi ; mais il n'étoit pas juste que Montalban ne fût blâmé de personne. Honorine eût trop aisément assis son jugement , & son cœur eût eu trop peu de peine à faire son choix , si le hazard eût voulu qu'elle fût demeurée en une assiette qui eût été si favorable à ce Comte. Après qu'il eût bien discouru , Orton, revint ; & par le hazard qui conduisoit cette folle

anture , ou par son motif particulier & le bon sens qui le guidoit & qui lui apprenoit que de l'umeur dont étoit Honorine , falloit toujours être contre celui de ses Rivaux qu'elle avoit vû le dernier ; il dépeignit la vanité de Montalban de la plus plaisante manière du monde : car outre qu'il parloit facilement , il avoit encore un talent de contrefaire tous ceux qu'il vouloit. Il commença donc à entreprendre toutes ses actions depuis le matin jusqu'au soir ; il le contrefaisoit à son lever avec sa fausse orgue de grand Seigneur , avec ses Provinciaux qui le venoient voir , les créanciers qui lui venoient demander de l'argent , l'ordonnance qu'il leur expédioit , le jurant & en menaçant ses valets de chambre de les chasser

pour n'avoir pas contenté ces Marchands ; mais tout cela si naïvement exprimé par les grimaces & les différentes actions qu'il faisoit pour contrefaire la gravité du maître , l'embarras du valet de chambre , l'inquietude des creanciers ou leurs reverences , quand ils se croyoient satisfaits , avec l'étonnement des Provinciaux qui admiroient jusqu'à ses sottises , qu'on ne peut pas imaginer une plus plaisante Comedie. Après il lui parloit de sa fourberie & de son assurance dans le jeu à jouer effrontément avec une bourse pleine de jettons , ou des rouleaux de papier pleins de ces petites pieces d'argent qui sont de la taille des pistoles ; mais sur tout la bourse de jettons où il n'y avoit que deux louis dessus qu'il tiroit & remettoit l'un après l'autre ,

avant que de demander à jouer en les faisant sauter sur son doigt, remettant cent fois en un quart d'heure sa main dans sa bourse pour faire croire que c'étoit de differens louis : ce qui arriva une fois à Montalban , à ce que quelqu'un de ses gens qui sortit mal d'avec lui divulga à toute la Cour. Mais Orton racontoit toutes ces choses si agréablement que quelque déplaisir qu'Honorine sentît de voir détruire l'agréable idole qu'elle s'en étoit formée dans son esprit , elle ne pouvoit s'empêcher de s'y plaire infiniment. Quand Orton entreprenoit cette sorte de vanité qui ne tend qu'à éblouir ceux qui ne le connoissoient pas , elle l'excusoit en elle-même & prenoit pour de bons tours d'adresse toutes ces exroqueries où pourtant il avoit mille

fois abusé du visage d'honnête homme ; mais quand Orton faisoit connoître combien il étoit vain & indiscret en amour , il la désespéroit : soit qu'il fût mieux instruit sur cet article, soit que ce fût le plus grand des défauts de son Rival , ou qu'il supposât mille choses , connoissant que c'étoit par là seulement qu'il pouvoit dégouter Honorine des autres bonnes qualitez qu'elle trouvoit en lui. Il lui disoit que la vanité de ce Comte envers les femmes étoit si grande qu'elle le faisoit relâcher de la vanité de sa dépense & de toutes les autres qu'il affectoit si fort , alléguant qu'il se vantoit d'être né sous une si heureuse planète pour le sexe , que quand il lui falloit acheter quelque chose, pourvû qu'il allât en une boutique où il n'y eût que la femme , les

toffes ne lui coutoient presque rien. Mais pour faire voir aussi qu'il s'élevoit plus haut , & qu'il étoit insupportable sur le sujet des Dames de qualité , Orton racontoit une aventure qu'il avoit apprise d'un homme de sa connoissance qui avoit fait un voyage avec Montalban en son pays. Il disoit qu'il pria cet homme en arrivant chez lui de faire entendre aux Gentilshommes qui le viendroient voir , qu'il étoit fort bien avec deux ou trois Dames d'éminente condition , qui étoient les plus renommées pour leur rare beauté , mais chez lesquelles il n'étoit jamais entré ; & qu'enfin sa vanité l'emportoit tellement sur cet article , que bien qu'il eût infiniment d'esprit en mille autres choses , il s'égaroit quelquefois si fort qu'ajustant mal ses histoires

& faisant ses rendez-vous peu vrai-semblables , il s'étoit quelquefois vanté de les avoir obtenus de certaines Dames dans un tems qu'elles étoient en couche, malades ou absentes. Orton qui eut une plus longue audience que pas un de ses rivaux (car personne ne vint de long-temps pour le tirer de dessus ce chapitre ) donna de rudes atteintes au mérite de Montalban ; & enfin s'en allant, il laissa Honorine dans une plus forte irresolution que jamais. Au lieu que dans la journée que ces trois Amans lui déclarerent leur passion , elle ne les avoit vûs que par les plus belles idées qu'elle en pouvoit concevoir , ils s'étoient tellement déchirez les uns les autres dans cette visite , qu'elle les avoit tous trois en horreur , tant ils avoient eu de soin d'exciter son

son aversion. Sur ces entrefaites Lucrece arrive, qui voulant pour elle-même tous les trois, ne voulut pas qu'il en restât un seul à son amie ; & elle acheva si bien de l'en dégouter que de tous ces Amans , aucun ne put l'aborder de quinze jours : Mais cette infidelle confidente ne s'en tint pas là ; ce ne fut pas assez de les avoir chassés du lieu où ils prétendoient aller en personne charitable , elle les voulut recevoir chez elle : & sans que je prenne beaucoup de soin d'expliquer tous ce mystere , elle gouverna si bien ces trois differens esprits , qu'il n'y en eût aucun qui par intérêt , par amusement ou par fantaisie , ne voulut goûter de son empire. Le plus aisé à prendre de tous, fut Orton. Honorine l'avoit rebuté, Lucrece étoit riche, elle lui faisoit bon

visage. Soit pour femme ; soit pour maîtresse, il trouvoit de quoi se contenter, ou du moins de quoi faire un sacrifice à Honorine & rire avec elle. Montalban ne fut pas beaucoup plus fier , il jugea qu'il la scandaliseroit bien-tôt, qu'il ne seroit point le martyr de ce tourment , & qu'au pis aller elle avoit un buffet fort riche, qu'il pourroit lui emprunter. Egérie fut le plus difficile à suborner; mais comme Lucrece vit que c'étoit le dernier qui lui restoit à conquérir & à ôter à son Amie ; ce fut bien-tôt celui qu'elle aimait le mieux. Tout obstiné qu'il étoit à maintenir qu'il ne pouvoit pas concevoir comme un homme pouvoit devenir amoureux d'une personne dont le procédé étoit pareil à celui d'Honorine , il mouroit d'amour pour elle ; mais il avoit

le grande part à l'aversion que  
les trois Rivaux lui inspirèrent  
l'un pour l'autre. Il n'avoit point  
l'habitude d'être bien reçu en quel-  
que lieu que ce fût, & Lucrece  
menagea enfin si bien cet esprit  
féroce & jaloux, qu'elle lui fit voir  
clair comme le jour, qu'il ne pou-  
voit jamais prétendre d'être aimé  
dans un lieu où il auroit quelque  
rival ; qu'enfin par jalousie de ses  
rivaux, par dépit contre Hono-  
re ou par sottise, il résolut de se  
donner à elle, ne croyant pas que  
mais autre que lui pût s'aviser de  
s'y offrir. Cependant Lucrece me-  
nagea si bien ces trois amans, quin-  
ze jours durant, que ce ne fut point  
par le bruit de leurs fers, ni par le  
bruit de leurs serenades, qu'Hono-  
re apprit que tous trois l'avoient  
sûitée, mais par la plus extra-  
ordinaire aventure du monde.

Un Gentilhomme de Normandie alloit quelquefois chez Honorine. C'étoit un homme d'esprit & de bonne compagnie, & principalement en une chose, que peut-être personne n'a jamais tiré le ridicule des autres, jusqu'à la quinte-essence comme lui. Il lui arrivoit toujours quelque plaisante aventure; & quoiqu'il fut l'homme le moins secret du monde, où il trouvoit quelque chose de plaisant, quelqu'un le choisissoit toujours pour son confident: cet homme donc matois (comme on accuse tous ceux de son pays de l'être) ayant été voir Honorine par compagnie, par dessein ou par hazard, n'y fut pas si-tôt, que se souvenant que ces trois Amans avoient eu le bruit d'être amoureux d'elle, il se mit à lui en parler; & voyant qu'elle

n'en louoit aucun , comme effectivement elle étoit dégoutée de tous les trois , pour achever de voir d'où venoit cette aversion , & jusques où elle pouvoit aller : Belle Honorine , lui dit-il , je vais faire une grande déloyauté ; mais enfin que ne feroit-on point pour vous ? La chose est trop plaisante pour ne vous en pas faire part : regardez le sage homme que je suis , & si vous me choisiriez pour me demander avis d'un mariage d'importance : Cependant il faut que vous sçachiez que ce matin Montalban m'est venu trouver pour me demander avis s'il épouserait Lucrece ou non. Lucrece , s'écria Honorine ? Elle-même , répondit Orsy ; car c'est ainsi que s'appelloit ce Gentilhomme ; mais écoutez je vous supplie , poursuivit-il : Si-tôt que

Montalban est entré dans ma chambre: Mon cher ami, m'a-t-il dit, je te supplie, informe toi du bien de Lucrece, j'ai cru qu'étant d'une Province qui est voisine de la sienne, tu le pourrois plus aisément sçavoir que qui que ce soit de mes amis. Et pourquoi lui ai-je répondu? C'est que si elle étoit assez riche, je ne ferois nulle difficulté de l'épouser. De l'épouser, lui ai-je répondu fort étonné, & il n'y a pas plus de quinze jours que tu la connois? Chacun sçait ses affaires, m'a-t-il dit aussi-tôt & d'un ton à sa manière, informe toi seulement de ce que je t'ai dit & me laisse le souci du reste: Mais encore, ai-je répliqué; agissant avec franchise, pensez-vous que cette femme qui vous connoît à peine, qui ne sçait ni qui vous êtes, ni quel bien vous avez,

vous aille épouser comme cela, sans avoir autant de soin de s'informer de votre bien que vous en pouvez avoir de vous enquerir du sien? Vous êtes judicieux à repris Montalban ; mais encore une fois je ne suis pas dupe , je la voi tous les jours depuis le temps que vous dites , & nous avons attaqué de plus fortes places que nous n'avons pas trouvées imprenables. Aussi-tôt il s'en est allé, me regardant avec un souris qui m'expliquoit toutes ses pensées & qui me faisoit croire qu'il me prenoit pour un grand sot d'être si lent à comprendre son merite extraordinaire. Mais ce qu'il y a eu de bon ; c'est qu'Egeric est entré aussi-tôt , & comme il a vû sortir Montalban , & que je souriois de cette aventure , il m'a demandé ce que j'avois & de quoi Montal-

ban m'avoit entretenu ? Nous parlions de Lucrece , lui ai-je répondu ; mais ce n'est pas ce qui me fait rire , ai-je ajouté , ne voulant pas trahir le secret de mon ami en une conjoncture , où par raison je devois encore agir sérieusement. En verité m'a répondu aussi tôt Egeric qui n'avoit que son affaire dans la tête , je ne croi pas qu'il y ait une meilleure femme au monde. Pour moi qui connois que la bonté n'est pas la qualité essentielle de la Dame , je vous avouë que cette premiere proposition m'a semblé presque aussi plaisante que celle de Montalban. Pour en avoir le plaisir , je n'ai point voulu le contredire , au contraire m'étant mis à la louer : Je ne la connois pas , lui ai-je dit ; mais j'ai entendu dire à tous ceux qui la connoissent ,  
que

ce c'est une femme de fort bonne  
 umeur , qui n'aime que le plaisir  
 ui ne sçauroit jamais avoir assez  
 e monde chez elle ; & comme in-  
 nsiblement j'enfais un discours  
 uile menaçoit d'être de longue  
 urée , son impatience n'a pû lui  
 ermettre de me laisser achever ,  
 e voudrois que tu la connusses  
 omme moy, m'a-t'il-dit, en m'in-  
 trômpant : il n'y a pas quinze  
 urs que je vais chez elle ; mais  
 est déjà comme si nous nous  
 tions vû toute nôtre vie. Ce  
 laisant discours joint à l'idée que  
 avois encore de celui de Mon-  
 lban , m'a si fort surpris que je  
 'ai pû m'empêcher de rire ; mais  
 omme heureusement j'étois  
 urné vers un miroir pour re-  
 arder si j'étois bien ( car je ve-  
 ois de m'habiller ) voyant la mine  
 érieuse avec laquelle il m'entre-

tenoit d'une si plaisante aventure  
& songeant à l'agréable simpatie  
que sa méchante mine & le sot es-  
prit de cette femme pouvoient  
produire, au lieu de lui répondre  
directement, je me suis mis à lui  
repliquer ces quatre vers de la  
Rodogune, en les recitant d'un  
ton tout-à-fait burlesque.

*Il est des nœuds secrets, il est des  
sympaties*

*Dont par un doux rapport deux ames  
assorties*

*Se plaisent l'une à l'autre & se lais-  
sent piquer*

*Par ce je ne sçai quoi qu'on ne peut  
expliquer.*

Mais bien éloigné de les prendre  
du ton dont je les proferois: ouy,  
ouy m'a-t-il répondu affectant  
une fausse indiscretion qui ne lui

Convenoit point du tout, il est des simpaties & des nœuds secrets: car enfin entre vous & moi, je ne crains point de vous dire qu'il ne tient qu'à moi de l'épouser. De l'épouser, lui ai-je dit, de la maniere que vous le pouvez deviner par tout ce que j'avois dans l'esprit. Et pourquoi non, a-t-il repris d'un ton un peu aigre? Je n'y trouve rien à redire, lui ai-je répliqué promptement, ne voulant pas me faire gronder pour une chose où je prenois si peu d'intérêt. Sur quoi se radoucissant donc un peu: En vérité a-t-il repris, je l'aimerois autant pour femme qu'une beaucoup plus belle; car son humeur & sa bonté me charment, & comme à un de mes meilleurs amis, je vous apprens que si je trouve que son bien revienne à la moitié seu-

lement de ce qu'on en publie ; vous nous verrez mariez avant qu'il soit peu de temps. Adieu, je vous supplie de vous en informer de tous ceux que vous jugerez capables d'en sçavoir le particulier. En même temps ce second mari s'en est allé, & si brusquement que j'ai cru qu'il alloit effectivement se marier à l'heure même. Quand Honorine qui étoit merveilleusement attentive à tout ce discours , apprit par le commencement que Montalban songeoit à épouser Lucrece , elle ne pût s'empêcher d'en sentir un déplaisir secret : non qu'elle l'aimât tout-à-fait ; mais elle se mit à faire reflexion sur tous les soins que Lucrece avoit pris , pour lui conseiller de ne s'embarquer pas avec lui ; & apprenant que ce n'étoit que pour le prendre elle ;

même, elle crut qu'elle étoit la dupe de toute cette affaire, & que l'un & l'autre se riroient d'elle, ce qu'on ne veut jamais souffrir; mais quand elle vit ce qu'Orsy ajouta d'Egeric, elle ne pût s'empêcher de rire extrêmement de cette plaisante aventure; & elle eut voulu aisément l'interrompre, si Orsy & tous ceux qui étoient avec elle ne l'eussent obligé d'écouter le reste de cette aventure: car ce fidele confident témoignoit bien qu'il n'étoit pas encore au bout. Je vous avoue, poursuivit-il, que ces deux propositions m'ont semblé si plaisantes, que sans que j'ai cru facilement, que Montalban étoit un homme à se flater, & qu'Egeric n'avoit pas un esprit à entreprendre de se mocquer de moi, j'aurois cru infailliblement que c'étoit leur des-

sein ; mais connoissant le peu d'inclination qu'ils ont l'un pour l'autre , je n'ai point douté à la fin que ce n'ait été le hazard seul qui me les a amenez , quand pour finir la Comedie , Orton est venu. Il est extremement de mes amis , & vous connoissez son humeur : Aussi-tôt que je l'ai vû , j'ai cru que dans le divertissement , comme aux autres choses de la vie , il est des journées heureuses & malheureuses ; & que ma bonne fortune qui m'avoit déjà suscité deux si plaisantes aventures , ne s'en tenoit pas-là pour cette journée , & que comme j'avois dequoi rire , & qu'il ne me manquoit plus que d'avoir quelqu'un qui pût rire avec moi , elle m'envoyoit Orton qui étoit celui que dans toute la Cour j'eusse choisi. Mais il ne m'a pas

donné le loisir de lui conter mon aventure ; il avoit si fort Lucrece dans la tête , que si-tôt qu'il m'a vû , il m'a demandé si je voulois aller dîner chez elle , & m'a dit que bien que je ne la connusse pas , il m'y meneroit, si je voulois. Aussi-tôt j'ay deviné le troisiéme mariage ; mais pour avoir le plaisir de me faire demander mon avis : tu es donc bien avec elle , lui ay-je répondu ? je ne sçai , m'a-t-il dit , mais elle me fait fort bonne mine : Elle trouve mon esprit agréable , & comme a dit autrefois un de nos amis de sa Maitresse , elle m'a permis de lui écrire ; mais je ne sai que lui mander: toutefois si je ne la trouve fort charmante pour en faire l'objet d'une belle passion ; dans l'état où sont mes affaires , si son bien est tel qu'elle me l'a dit , je croi.

Mm liij

croi qu'on n'a jamais vû une si charmante colere que celle qui lui inspiroit toutes ces invectives. Comme vous connoissez son enjouement ; tout cela étoit en dansant la moutarde , & insensiblement en tournant sa fureur sur la cadence de cette danse , toutes ces plaintes ont fini par un couplet de chanson qu'il a fait devant moi en un moment , & qu'il a chanté aussi-tôt sur le même air. Honorine le voulut sçavoir , & Orsy lui ayant dit qu'il étoit fait comme si Lucrece parloit , il mit fin à sa narration , & lui fit entendre ce couplet.

*Si pour bien faire une avance  
L'on attrapoit un Amant,  
Mon extreme complaisance  
Me tiendroit lieu d'agrément.  
Mais las ! j'ai beau faire,*

*Ils sont trop matois  
L'adresse est de plaire ;  
Et le pire que j'y vois ,  
C'est qu'on n'en conserve guere  
Quinze ou vingt tout à la fois.*

Honorine qui fut ravie d'être vengée de Lucrece , apprit aussi-tôt cette chanson aussi bien que deux ou trois Dames qui étoient avec elle. Orton arriva en même tems, & ces Dames ne manquerent pas de lui demander comme alloit son mariage. Honorine se mêla à cette conversation ; mais comme elle avoit reconnu que sa rudesse avoit pensé lui faire perdre, elle changea de procédé & se mit à chanter ces paroles qu'il avoit faites , le louant mille fois devant lui pour l'obliger & pour se venger de sa Rivale. Egeric & Montalban vinrent bien-tôt après. Orsy

ces Dames & elle , les raillèrent fort plaisamment sur leur mariage ; & la pauvre Lucrece fut tellement tournée en ridicule par la mutuelle confession que tous ces trois maris firent de leurs esperances , qu'on ne peut pas l'être davantage : Tant qu'enfin comme c'étoit à qui justifieroit davantage ses pretentions , tous trois divulgèrent sans aucune reserve toutes les belles apparences qu'elle leur avoit fait voir ; & à un tel point que jamais coquette ne vit ses ruses découvertes comme celle-là. L'effet en fut bien pareil & bien contraire tout ensemble aux trois visites qu'ils firent en un même jour à Honörine ; car comme ils se rendirent l'objet de l'aversion de cette fille , cette fois ils se donnerent tant d'horreur pour Lucrece , que depuis il fut impossible

le plus zélé de tous, de concevoir aucune estime pour elle. Mais d'un autre côté, Honorine leur trouva en tous trois tant de graces, dans cette nouvelle conversation, qu'il n'y en eut aucun qui ne recommençât de lui plaire; tant eut de force sur son esprit le dépit imaginaire ou legitime d'avoir été la dupe de Lucrece, & tant il est naturel de trouver les personnes & leurs discours agreables, quand ils flattent nos affections ou nos haines. Honorine revint de si loin pour ces Amans, que bien-tôt après elle fut en intelligence avec tous les trois. Elle n'en acceptoit tout-à-fait, ni n'en vouloit perdre aucun; mais elle les conservoit tous, comme des novices qu'on met en approbation, se reservant à faire faire profession à celui qu'elle en jugeroit le plus digne.

Elle n'écrivoit à aucun ; mais elle recevoit des lettres de tous les trois : Celles de Montalban, parce qu'il y avoit de l'esprit & qu'il n'y avoit pas moyen de s'en débiter : car c'étoit le plus empressé ; celles d'Egeric , pour s'en rire & pour le conserver ; & celles d'Orton , parce que c'étoient les plus agréables. Et en cela encore comme en toutes leurs actions chacun de ces trois Rivaux avoit agi selon son humeur. Egeric qui étoit le plus riche & le plus amoureux , avoit gagné sa Demoiselle : Montalban qui ne se soucioit pas que la chose fût sçue , & qui vouloit répandre ses presens en plusieurs mains , afin d'en tirer plus d'éclat , avoit corrompu tous les laquais de son pere , le portier , & enfin tous les serviteurs qui pouvoient lui servir peu ou beaucoup dans

Cette intelligence. Orton qui n'avoit pas tant de presens à faire, qui étoit plus galand & plus spirituel, & qui avoit plus grand accès dans la maison, trouvoit mille occasions de lui faire tenir ses lettres, tantôt en presence de Lucrece, tantôt en celle de ses Rivaux & de son pere même, sans qu'aucun s'en appercût, & sans que ceux qui donnoient ses lettres, sceussent ce qu'ils portoient : Et quand ses finesse lui manquoient il mettoit en pratique toutes celles qui se trouvent dans les Romans, jusques au fentre radoubé du chapeau de Celadon, & jusques au faule creux dont Astrée & lui avoient fait leur confident ; car lui prenant souvent son manchon ou elle son chapeau, il lui donnoit par même moyen les lettres ou les vers qu'il lui vouloit faire

voir ; & comme elle demeuroid  
dans le fauxbourg saint Germain,  
& qu'elle alloit souvent se prome-  
ner à Luxembourg , il y avoit  
un Ormeau creux que l'un & l'au-  
tre avoient remarqué , & qu'ils  
faisoient servir au même usage  
qu'Astrée & Celadon faisoient  
servir leur saule. Durant toutes  
ces choses il est aisé de croire que  
la pauvre Lucrece passoit mal son  
temps : car tout d'un coup elle se  
vit le but des fots discours d'Ege-  
ric , de l'insolence de Montalban  
& de la raillerie d'Orton. Ce der-  
nier principalement avoit un ta-  
lent merveilleux pour se divertir  
d'elle. J'ai dit qu'il faisoit fort  
aisément de petits vers, & sur tout  
ces pasquins aigre-doux , qu'on  
peut dire à la personne inte-  
ressée , sans qu'elle s'en puisse  
offencer , à moins que d'avoir  
l'esprit

l'esprit de travers, Mais il avoit encore une autre facilité; c'est que de toutes les chansons les plus tendres & les plus respectueuses qu'on chantoit devant lui, en un moment il les avoit retournées à son sujet; & comme cela se faisoit sur le champ ou devant la personne même, il n'y avoit rien au monde de plus divertissant. Comme une fois entr'autres il arriva chez Lucrece. Elle faisoit ce qu'elle pouvoit pour se relever d'un si rude coup. Quoi qu'elle sentit bien qu'elle avoit tout le monde à dos, elle ne se plaignoit de personne, & Orton avoit une souplesse pour elle qui faisoit qu'en la piquant jusques au sang, elle ne pouvoit s'en offencer. D'ailleurs pour rendre sa maison plus agréable, ce n'étoit que parties de musique, assemblées pour le jeu,

grandes collations & les violons fort souvent. Une fois donc entre autres, cõme elle avoit un celebre Musicien chez elle, entre plusieurs chansons il se plut principalement à en chanter une dont il avoit fait l'air depuis peu; & comme il a été en vogue, beaucoup de personnes en sçavent les paroles; mais je vous les redis, car peut-être quelqu'une de vous autres ne les sçait pas, & cela est necessaire. Elles étoient telles.

*Philis je change ,  
Je ne suis plus sous votre loi.  
Vous êtes plus belle qu'un Ange ;  
Mais vous n'aimez pas tant que  
moi :*

*Philis je change.*

*Votre inconstance  
Me deffend de vous adorer.*

*Françoises.*

407

*Enfin mon amour s'en offence ,  
Et ne sçauroit plus endurer  
Votre inconstance.*

*Mon cœur soupire  
Depuis qu'il vit sous votre loi.  
Je souffre un rigoureux martyre ;  
Et sans pouvoir dire pourquoi  
Mon cœur soupire.*

*Pour récompense  
De tant de maux que j'ai soufferts ;  
Et pour le prix de ma constance ,  
Vous ne me donnez que des fers  
Pour récompense.*

**Tout le monde aima l'air de  
cette chanson, & chacun en ap-  
prit aussi-tôt les paroles, quand  
tout d'un coup Orton qui trouvoit  
que le second couplet venoit assez  
bien à son sujet, entreprit d'y faire  
venir les autres ; & l'ayant fait,**

**N n ij**

disputa contre le Musicien & lui dit qu'il connoissoit fort bien celui qui avoit fait ces paroles & qu'il n'y avoit pas comme cela. Le Musicien qui ne connoissoit pas l'humeur d'Orton, se mit à le contrarier & à lui dire qu'il les avoit écrits de cette sorte de la propre main de celui qui les avoit faits. Surquoi Orton répondit qu'il en faisoit toute la compagnie juge; ce qui fut cause que chacun connoissant bien son humeur, & devinant une partie de sa pensée, le pria de les chanter. Il avoit la voix agréable, & s'ajustant au théorbe que ce Musicien touchoit, il commença à chanter d'autres paroles, soit qu'il eût retourné ces vers aussi-tôt qu'il les entendit, soit que la promptitude de son esprit les lui mit en la bouche à mesure qu'il les chan-

*Françoises.*

409

toit: Laisant donc le second  
couplet en son ordre & ainsi qu'il  
étoit, parce qu'il n'avoit que faire  
d'y rien changer, il fit entendre  
les trois autres de cette maniere.

*Philis je change*

*Je ne suis plus sous votre loi;*

*Quoiqu'un peu moins belle qu'un  
Ange;*

*Vous en aimez deux avec moi:*

*Philis je change.*

*Mon cœur soupire*

*Non plus d'Amour, mais de couroux;*

*Et puisqu'enfin je me retire*

*C'est hazard si jamais pour vous.*

*Mon cœur soupire.*

*Pour recompense*

*D'avoir souvent mal à propos*

*Protégé votre impertinence,*

*Vous choquez votre seul Heros*

*Pour recompense.*

Tout le monde qui sçavoit l'histoire d'Orton, & qui la voyoit si naïvement décrite, ne put s'empêcher de rire, quoique la plupart remarquassent que Lucrece étoit un peu défaite. Et certainement elle ne pouvoit pas s'empêcher d'entendre que ces paroles lui étoient adressées, & toute la compagnie qui sçavoit bien qu'Orton avoit été un des premiers à appuyer le mérite de Lucrece, & à l'exeuser sur quelques mauvaises affaires qui lui étoient arrivées, trouva ce dernier couplet fort hardi; mais il le disoit d'un ton & il jettoit de certains regards à Lucrece, qui lui faisoient tout prendre en jeu, jusques-là même que continuant dans son emportement, le Musicien ayant fini par cette chanson.

*Le berger Thirsis sombre & solitaire;  
Chantoit à Philis d'amour tout enfla-  
mé*

*Qu'il est doux d'aimer belle bergere!  
Qu'il est doux d'aimer & d'être ai-  
mé.*

Comme tout le monde se levoit,  
il se mit encore à chanter ce cou-  
plet, dont celui du Musicien lui  
donna l'idée, comme vous juge-  
rez.

*Le berger Orton en grande allegresse  
Près de sa Philis chante du mieux  
qu'il peut.*

*Qu'il est doux d'aimer laide maitresse!  
Gronde-t-elle, on la hait dès qu'on  
veut.*

L'emportement d'Orton étoit si  
agréable à tout le monde, que

toute intéressée que Lucrece étoit elle ne s'étoit pas si fort fâchée, qu'elle ne s'apperçût bien qu'il moins de se rendre encore plus ridicule, il ne falloit pas en rien témoigner. Ainsi comme une habile femme, elle le flattoit & faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour le fléchir: Mais Honorine & lui étoient inexorables. Honorine ne pouvoit lui pardonner l'insigne vol qu'elle avoit voulu lui faire. Ce n'est pas une petite offense aux Dames de cette humeur de leur vouloir ôter un Amant: Et comme Lucrece lui en avoit voulu ôter trois tout d'un coup, il est aisé de croire qu'elle conservoit une grande haine contre elle. D'un autre côté Orton qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour lui plaire, croyant peut-être avancer par

là.

par-là ses desseins , faisoit tous les jours quelque pasquinade , & ce fut dans cette conjoncture que ce couplet qu'on a tant chanté fut fait par lui.

*Qui fait plus d'Amans que moi  
Dit tous les jours Climene !  
A toute heure par ma foi ,  
J'en fais quatre sans peine ;  
Mais sçavez-vous comme ils font ;  
Quand j'avance , on recule ;  
Ils m'assiègent , je capitule ;  
Je me rends , ils s'en vont.*

Et même pour ne pas épargner ses Rivaux , comme Montalban avoit hautement déclaré que s'étant mis en tête de servir Lucrece , à proprement parler , il n'en vouloit qu'à ses piereries , il l'entreprit un jour. Honorine chantoit ces couplets qui sont faits ensuite de

414. *Les Nouvelles*  
*Rochers inaccessibles , & principa-*  
*lement celui qui dit ,*

*Un amour mercenaire*  
*Ne fait point mon espoir ;*  
*Mon but est de vous plaire ;*  
*Vous aimer & vous voir.*

Orton se souvenant de Lucrece ;  
& regardant Montalban qui étoit  
present, chanta ces deux couplets  
qui lui vinrent sans peine.

*Un amour mercenaire*  
*Me tient sous votre loi ;*  
*Vous m'êtes nécessaire ,*  
*Et c'est beaucoup pour moi.*

*Lorsque la Dame est laide ,*  
*De sa difformité*  
*Sçavez-vous le remede ?*  
*Un peu d'utilité.*

Il étoit difficile que toutes ces choses ne vinssent pas à l'oreille de Lucrece, & qu'elle ne s'en fachât à la fin ; mais il avoit un si fort ascendant sur elle ; qu'en quelque colere qu'elle fût, quand il arrivoit, il l'appaisoit toujours, pourvû qu'il eût le loisir de lui parler: comme en cette rencontre ici, non seulement il se remit bien avec elle ; mais il devint son confident, & il lui donna un Amant. Pourquoi dissimuler avec vous qui êtes la meilleure femme du monde, lui dit-il ? Vous avez eu tort de ne m'avoir pas aimé aussi sincerement que je vous aimois : Jamais je ne vous eusse changée ; mais c'est une affaire faite, il n'y faut plus penser, je vous avouë que mon cœur est engagé, je veux agir franchement avec vous, & je ne vous veux point tromper,

quelque tromperie que vous m'avez faite. Helas ! oui , reprenoit cette pauvre Lucrece , vous aimez cette folle d'Honorine qui ne vous fera pas si fille que moi. Il est vrai , Madame , répondoit Orton, il n'y a pas moyen de m'en dédire.

*Que ne puis-je être à deux sans me rendre infidele ?*

*Où que ne suis-je à moi pour me donner à vous ?*

Il chantoit ces vers qu'on fit dans ce tems-là, sur un ton si triste, ou il les prononçoit avec un si grand soupir qu'il lui fendoit le cœur ; mais il n'y a remede, poursuivit-il : tel est mon destin , & l'astre malheureux qui préside à ma triste vie étend ses mauvaises influences jusques sur mes amours : car enfin

que je serois heureux , si je pouvois vous aimer , tandis que vous avez peut-être volonté de ne me pas hair ! Vous ne l'avez pas voulu , tandis que j'en mourois de desir , & vous sçavez combien est rare dans l'amour le moment du réciproque. Tous les autres Amans s'entretrompent ; mais pour moi j'agis franchement. Attendez pourtant , disoit-il , en s'interrompant : attendez , il n'est pas juste que je sois insensible à cette bonne volonté que vous me témoignez. Ne pouvant me donner à vous , il faut que je vous donne un autre moi-même , un ami que j'ai qui est jeune homme de qualité , & sur tout un cœur tout neuf. Allez , je lui veux parler de vous , & je lui veux faire sentir votre beauté. Il est si jeune & si nouveau qu'il faut un peu

l'éveiller ; mais avec votre mérite & le peu que le ciel m'a donné d'adresse , j'espère que j'en ferai quelque chose de bon. Ce qu'il y eut de plaisant , c'est qu'effectivement il avoit un de ses parens qui l'importunoit sans cesse , & que pour s'en deffaire il trouva invention de le rendre amoureux de Lucrece. Il y avoit aussi longtemps qu'il étoit venu d'Angleterre que lui , & il ne sçavoit guere moins notre langue ; mais il parloit si peu principalement d'amour , que toutes les maîtresses croyoient qu'il venoit de descendre à Calais. Cependant Orton fit si bien que non seulement il le rendit amoureux de cette femme ; mais il lui fit accroire aussi que c'étoit une très-belle personne. Oxtord , lui disoit-il ( car il s'appelloit ainsi ) je veux te mener chez une des plus jolies femmes

de la Cour de France , chez Lucrèce enfin , car tu ~~le~~ connois bien : je m'assure que tu m'en feras obligé? car cette femme t'aime tout-à-fait , & si tu t'y prends comme il faut , tu auras la meilleure fortune de Paris. Elle a de l'esprit comme un Ange , il n'y a rien de si propre que sa maison ; mais sur tout elle a des beautez que je ne trouve en personne. Des beautez , reprenoit naïvement ce jeune garçon, ce n'est donc pas celle avec qui tu étois l'autre jour au Cour en portiere. Oui des beautez , reprenoit effrontément Orton , & c'est celle-là même avec qui j'étois l'autre jour. Si tu ne la trouves pas belle, il faut que tu ne t'y connoisses pas du tout. A la verité, ajouta-t'il ce n'est pas une de ces personnes qu'on renomme pour la regularité de leurs traits

pour la vivacité de leur teint ,  
pour l'éclat de leurs yeux , pour  
l'agrément de leur bouche : elle  
a les yeux un peu sombres , le  
teint un peu terni , la bouche un  
peu enfoncée & plate , la taille  
un peu grosse , & tant soit peu  
trop petite ; mais avec tout cela  
c'est une belle femme : Je veux  
t'y mener & te le-faire avouer.  
Enfin il réussit si bien dans la  
promesse qu'il avoit faite à Lu-  
crece , que cet autre lui-même  
devint amoureux d'elle ; & il  
l'étourdissoit si bien par l'abon-  
dance de ses raisons toutes les fois  
qu'il vouloit lui maintenir qu'il  
ne la trouvoit pas belle , qu'à la  
fin il n'osa plus le contredire. Le  
recit qu'il faisoit de cette intri-  
gue , étoit si plaisant , qu'il ne  
faut pas s'étonner si Honorine  
qui avoit de l'esprit , sembloit

alors le favoriser plus qu'aucun de ses Rivaux: car effectivement rien n'étoit plus agreable que tout ce qu'il racontoit de la naissance de cet amour, & de la peine qu'il avoit de l'entretenir. Comme il étoit juste qu'il en fut le confident, c'étoient des plaintes perpetuelles dont il étoit sans cesse chargé; tantôt d'Oxtord qui revenoit toujours à lui dire que Lucrece n'étoit point belle; & tantôt de Lucrece qui se plaignoit souvent que cet Amant ne parloit point, & sembloit n'avoir rien à lui dire. Mais Orton appaisoit toujours ces plaisans demêlez, en grondant serieusement son cousin, & en promettant à Lucrece de lui faire sa leçon: de telle sorte que dans trois semaines, ou un mois que dura ce plaisant commerce, il ne se passoit point de

jour qu'il ne lui arriva quelque aventure extraordinaire. Honorine prenoit un merveilleux plaisir à l'entendre, & comme il est assez naturel que là où un des Rivaux semble être plus favorisé, tous les autres s'unissent contre lui, ou du moins travaillent chacun de leur côté pour le perdre, Orton fut bien-tôt assailli par Egeric & par Montalban. Ce dernier qui avoit été présent à la plupart des plaisans contes qu'il avoit fait de Lucrece, d'Oxtord & de lui, ou qui les avoit sçu (parce que dans le monde, il n'y a rien qui se divulgue si aisément qu'une chose plaisante) se fâcha comme Egeric qu'Honorine y prit tant de plaisir. Voyant que quand Orton étoit avec elle, il n'avoit pas le mot à dire, il entreprit de lui nuire par quelque

moyen que ce pût être. Il connoissoit l'esprit de Lucrece , & n'étant point fâché de lui remettre le soin de sa vengeance , il lui raconta ce qu'Orton disoit d'elle ; & il l'aigrit si bien contre ce Rival que depuis il la trouva inexorable. Le premier mal qui en arriva à Orton , ce fut qu'elle ne le voulut plus souffrir chez elle , & par conséquent elle lui ôta indirectement le moyen de divertir Honorine ; ce qu'il ne lui fut pas aisé de recouvrer si-tôt ailleurs. Car comme j'ai dit que l'amour propre étoit si puissant sur l'esprit d'Honorine , la haine secrète qu'elle avoit contre Lucrece , étoit principalement cause qu'elle se plaisoit tant en ce qu'on disoit contre elle ; mais l'esprit de Lucrece ne se contenta pas de cela. Comme peu à peu elle commença

à sentir qu'il l'avoit rendu ridicule , elle le regarda comme le plus grand de ses ennemis. Elle faisoit ce qu'elle pouvoit pour aggraver Montalban contre lui ; mais lui qui étoit fort rusé , ne se soucioit que de l'éloigner de chez Honorine ; & songeant combien il seroit ridicule de vanger les querelles de Lucrece , il n'avoit garde de l'entreprendre. Elle trouvoit mieux son compte avec Egeric. Celui-ci étoit plus défiant, plus jaloux & plus colere , & sur tout plus credule. Entreprenant donc ce sot esprit par le motif de sa haine ; pour l'y interesser , elle fait tous les efforts pour lui persuader qu'Orton étoit très-bien avec Honorine ; & si bien que cette amitié apparente , & cette familiarité qu'il avoit acquise avec son pere , n'étoit qu'un faux pro-

texte ; qu'Honorine ayant jugé  
que la galanterie de Montalban  
feroit trop d'éclat, & l'ayant mieux  
aimé que lui , l'avoit preferé à  
tous les deux : & pour le mieux  
confirmer à ce jaloux: Entre nous  
lui dit-elle , il me l'a dit ; & c'est  
sur cela qu'il a fait cette chanson.

*Que tes roses , Amour , ont pour moi  
peu d'épines ,*

*Qu'en tes prosperitez à tort tu t'ima-  
gines*

*Qu'on doit toujours se plaindre &  
pousser des soupirs !*

*Ah que malgré tes feux , tes fleches  
& tes chaînes ,*

*On oublie aisément tes peines ;*

*Quand tu fais goûter tes plai-  
sirs !*

*Amour regarde moi dans les bras de  
Sylvie ,*

*Si tu le peux pourtant , sans me porter  
envie ,*

*Puis-je avec raison former quelques  
desirs ,*

*Ah que malgré tes feux , tes fleches  
& tes chaînes ,*

*On oublie aisément tes peines,  
Quand tu fais goûter tes plai-  
sirs !*

Il étoit vrai qu'Orton avoit fait ces deux couplets de chanson; mais ç'avoit été sur un autre sujet: Neantmoins Egeric en fut si bien persuadé, qu'il ne faut pas s'étonner si tout sot qu'il étoit, il pût persuader Honorine; non qu'Orton fût un indiscret, mais qu'il falloit qu'elle vécut avec lui avec un peu plus de retenue. D'un autre côté Orton qui voyoit bien la jalousie d'Egeric, étoit bien aise de la maintenir pour s'en

mocquer , croyant que dans la  
 sottise de ce Rival , il retrouve-  
 roit ce qu'il avoit perdu , en ne  
 voyant plus Lucrece ; c'est à dire  
 de quoi divertir Honorine ; mais  
 elle ne prenoit pas tant de plaisir  
 à entendre médire de ses Amans,  
 qu'à entendre mal parler de sa  
 Rivale. Toutes les fois donc  
 qu'Orton qui vouloit donner de  
 la jalousie à Egeric , lui disoit  
 qu'il n'avoit bougé de tout le jour  
 de chez Honorine ; qu'il sçavoit  
 bien où elle passeroit la journée ,  
 où elle iroit à ses devotions , &  
 mille choses de cette nature, Ege-  
 ric ne lui disoit rien ; mais il l'al-  
 loit aussi-tôt redire à Honorine,  
 & il lui faisoit accroire qu'Orton  
 en tiroit avantage , & enfin il la  
 menagea si bien à son tour ,  
 qu'elle prit resolution de ne vivre  
 plus avec l'Anglois , comme de

coûtume. Orton qui vit qu'en même temps Egeric sembloit lui succeder , crut qu'elle le vouloit épouser , & agissant à sa maniere accoutumée pour tourner son Rival en ridicule ; ce fut sur ce sujet qu'il fit ces vers.

*Vous en usez en fille sage ,  
Quand vous recherchez ce magot ;  
Pour un mari quel avantage  
Que de passer pour riche & sot.*

*Quoique maint Rival en enrage,  
Laissez gronder les mécontents ;  
Quand il s'agit de mariage ,  
Il faut s'accommoder au temps.*

*Qu'en vait un blondin se propose  
D'en contrefaire le marri ,  
Etre honnête homme est peu de chose ,  
Quand on ne cherche qu'un Mari.*

*La fleurette & ce badinage  
Dont un Damoiseau vous combat ,  
Ne donnent pas un équipage ,  
Comme les pistoles d'un fat.*

*Qu'il n'ait esprit , mine ni grace ,  
Hé pourquoi vous en allarmer ?  
Un galant tient si bien la place  
D'un mari qu'on ne peut aimer.*

*Quoique votre orgueil me méprise ,  
Et que je vous voye à regret .  
Courre au devant de sa franchise ;  
S'il vous épouse, c'est bien fait.*

*N'épargnez pas quelques avances ,  
Vous les reprendrez sur son bien :  
Mais ô frivoles esperances !  
Qu'en dira-t-on , s'il n'en fait rien ?*

*Qu'auront servi ces complaisances  
En de si grands sujets d'ennuy ,*

Ces respects & ces déferences  
Indignes de vous & de lui ?

Pour le forcer à l'Himénée  
C'est beaucoup que votre beauté,  
Pour peu qu'il eut l'ame tournée  
Devers la générosité.

L'amour dont son ame est atteinte,  
Lui peut donner quelque tourment ;  
Mais quoi qu'elle dût être sainte,  
Il l'entend peut-être autrement.

Je ne dirai rien qui l'outrage ;  
Mais je maintiendrai jusqu'au bout  
Qu'à deux doigts près du mariage,  
Je le pouvois suivre par tout.

Pour vous, Philis, je vous pardonne,  
Car quoi qui me puisse animer,  
Je n'ai jamais hay personne,  
Pour n'avoir pû m'en faire aimer.

Honorine qui eut peur qu'Orton ne la traitât comme il avoit fait Lucrece, ne se fâcha point de ces vers ; mais elle lui deffendit de les publier ; & pour l'y obliger , elle se mit à le traiter un peu plus doucement qu'elle n'avoit fait depuis quelque temps. D'un autre côté soit qu'il eut plus d'estime pour elle , qu'il n'en avoit pour Lucrece , soit qu'étant de plus grande qualité , elle lui inspirât plus de respect , il se conduisit si bien qu'elle n'eut point sujet de s'en plaindre. Jusques-là que comme elle commença enfin à vouloir rompre avec lui : & comme beaucoup de personnes lui en demandoient la cause , il n'entra jamais dans la raillerie qu'on en vouloit faire , hors une seule fois à la verité ; mais ce fut une si plaisante chose , que tout autre

que lui qui l'auroit pensée, ne le seroit jamais empêché de la dire. Tout le monde sçavoit qu'il avoit été des amis d'Honorine. Or un jour qu'il y avoit une grande collation chez une Dame où l'un & l'autre étoient, & qu'elle lui faisoit mauvais visage, il arriva par hazard, & tout le monde le remarqua, qu'au lieu d'Ortolans on avoit servi une honnête quantité de moineaux, soit par épargne, soit par impossibilité d'en trouver, & tout le monde soupçonnoit plutôt le premier à cause de l'humeur de celle qui donnoit cette collation. Cette Dame étoit de la connoissance d'Orton; mais non pas de ses plus particulieres amies : toutefois comme elle avoit remarqué la mauvaise mine qu'Honorine lui faisoit, pour avoir le plaisir de le faire discou-

rir , elle l'aborda avec deux des principales Dames de l'assemblée, & le tirant en un des coins de la salle où l'on avoit mangé : Nous ne sommes que nous trois lui dit-elle , nous sommes de vos amies, & vous ne sçauriez nous celer ce qu'il y a entre Honorine & vous, sans nous faire injustice. Orton qui ne vouloit point s'expliquer pour les raisons que j'ai dites, lui disoit qu'il n'en sçavoit rien, que tout le monde connoissoit l'humeur de cette personne; qu'il lui arrivoit de se fâcher avec ses meilleures amies, & mille raisons qui n'étoient rien moins que ce qu'il pensoit ; mais dont aucune ne satisfaisoit ces Dames. Ce qui fut cause que celle-ci qui s'étoit peut-être vantée aux deux autres de leur donner ce divertissement se mit à le presser plus qu'aupara-

vant, en lui disant qu'il y avoit quelque aventure amoureuse cachée là-dessous ; & qu'il ne vouloit pas avouer qu'il avoit été sacrifié à Egeric. Ce qu'elle lui disoit pour le faire parler, à cause qu'Egeric étoit-là , & qu'Honorine lui faisoit bon visage, tant qu'enfin soit pour se débarrasser, ou pour se vanger de cette Dame: Je ne suis point Amant d'Honorine, répondit-il, je n'ai pû découvrir ce qui m'a pû brouiller avec elle, & j'y ai fait tout ce que j'ai pû ; mais comme ayant en tête de faire une collation magnifique, & n'ayant point d'Ortolans, vous avez mis une quantité effroyable de moineaux en la place, il se peut faire que la pauvre fille ayant quelque sacrifice à faire, & n'ayant point d'Amans, a donné un ami, &

m'a choisi pour cela. Cette Dame n'osa mal prendre la liberté d'Orton ; mais se voyant si bien payée de sa curiosité, elle cessa non-seulement de le presser davantage ; mais elle se mêla aussi-tôt dans le reste de l'assemblée. Ces deux Dames qu'elle avoit amenées, & qui trouverent cette réponse spirituelle, demeurèrent avec lui pour en rire ; & comme il y en avoit une qui étoit extrêmement de ses amies, elle lui dit que ce n'étoit pas assez de cette réponse ; mais qu'il falloit qu'il en fit un couplet de chanson. Ce qu'elle n'eut pas si-tôt dit qu'il tourna aussi-tôt cette pensée, sur la mesure d'un air qu'elle avoit chanté un peu auparavant, & la lui fit entendre en cette sorte.

*Comme par faute d'Ortolans ,  
Moineaux ont été de service ,  
Les amis passent pour galands ,  
En sacrifice.*

Mille gens ont chanté ce coupler, sans l'entendre, & Orton le chanta mille fois devant Honorine, sans qu'elle en pût sçavoir l'explication mais comme elle commençoit de plus en plus à le compter pour le dernier de ses Amans, en un moment la fortune les défit l'un de l'autre. Orton contre son attente, reçut des lettres d'Angleterre, par lesquelles on lui mandoit que ses affaires étoient faites; qu'il pouvoit s'en retourner, & qu'il rentreroit en possession d'une partie de son bien. Ce qui fut cause que de l'humeur dont il étoit, sans presque dire adieu à personne,

personne , il quitta la France , & depuis on n'a point entendu parler de lui. Alors Honorine commença peu à peu à se trouver plus d'affaires que dans le temps qu'elle avoit trois Amans à contenter , soit que n'en favorisant aucun plus que l'autre il fut plus aisé de faire diversion dans un plus grand nombre , soit que l'antiquité du temps commençât à autoriser les deux qui lui restoient , ou que la fuite de l'autre fit valoir leur constance : Ils en devinrent plus hardis , & elle s'en trouva cruellement persécutée. Il n'y avoit plus à choisir qu'entre un sot fort riche , & un galant homme fort indiscret ; mais son imagination qui étoit frappée de moins d'objets , n'en étoit pas moins dangereusement blessée. Si Montalban touchoit bien plus

son cœur , les richesses d'Egeric touchoient bien plus puissamment son avarice. Ainsi pour accorder enfin son humeur coquette & le desir qu'elle avoit de s'établir , & pour ne point sortir du dessein qu'elle avoit pris de faire un galant auparavant qu'un mari , elle resolut après une si longue irresolution de prendre en ces deux Amans , ce qu'elle n'avoit pû trouver en un seul : C'est-à-dire en peu de paroles de conserver toujours Egeric pour l'épouser , & de faire galanterie avec Montalban , malgré son indiscretion qu'elle avoit tant redoutée. Elle lui écrivoit le moins qu'elle pouvoit , & encore ayant trouvé l'invention de varier son écriture , elle crut que son affaire étoit tout-à-fait secrète. En effet elle le fut quelque temps , car comme on

connoissoit cet homme fort vain, on ne croyoit pas aisément ce qu'il disoit; ce qui arrive à tous les menteurs qui détruisent la vérité dans leur bouche: mais enfin, il est bien difficile de se conduire, comme faisoit cette fille, & ne pas justifier des Amans faits comme celui-ci. Admirez cependant le hazard & la simplicité: Elle étoit une fois à la campagne à quarante ou cinquante lieues de Paris, & ayant toujours entretenu commerce avec Montalban, elle lui permit enfin de l'aller voir secrètement, parcequ'il en trouva un pretexte qui lui persuada que jamais on ne le croiroit, quand il voudroit s'en vanter. Il étoit demeuré à Paris dans le temps que la Cour fut à Poitiers, non qu'il fit rien contre son devoir; mais étant arrêté par les consi-

Qq ij

dérations de son amour , il s'entretenoit bien auprès des Ministres par les avis qu'il donnoit ; & il déclaroit assez hautement son parti , pour n'être pas accusé de l'abandonner : il fit donc si bien par les intelligences qu'il avoit avec la Cour , qu'il eut commission d'aller dans la même Province où étoit Honorine , trouver une personne de qualité qui y avoit grand credit , pour negocier avec lui & pour l'arrêter dans le service du Roy. ayant obtenu cette commission , il en donna avis à Honorine , & il la pressa tellement que sous ce pre-texte , elle lui permit de l'aller voir ; & le fit introduire une nuit dans son appartement , où il demeura enfermé tout le jour suivant & la seconde nuit , à la fin de laquelle il s'en retourna , n'ayant

Dependant vécu que de ce qu'on lui apportoit à elle même , sous le pretexte d'une maladie qu'elle feignit. Et pendant le temps qu'il ne pouvoit être avec elle , il demouroit dans un petit cabinet qui étoit à la ruelle de son lit , où il n'y avoit qu'une fenêtre qu'elle fit soigneusement fermer , de peur que d'un corps de logis opposite, on ne le vît au travers des vitres. Or de tout ceci il arriva la plus bizarre aventure du monde. On ne s'informoit point où étoit allé Montalban , & l'on n'en sçavoit rien. Soit qu'il n'eût point voulu divulguer cette faveur qu'il ne l'eût reçûë , soit que les considerations de sa fortune lui fissent garder le secret de son amour ; de peur que venant à publier qu'il étoit venu en cette Province , on ne conjecturât quelque chose de

sa négociation , & que par conséquent cela ne le mît mal à la Cour , il fut secret pour quelques temps. Cependant on joua à Paris le *Dom Japhet* , & il fut trouvé si plaisant , qu'on eut curiosité de revoir les premières pièces du même Auteur , inimitable en ce genre d'écrire & plein d'esprit & d'invention en toutes ses productions. *Joufflet* Maître-valet fut redemandé ; & le long-temps qu'il y avoit qu'on ne l'avoit vû , lui rendant toutes les graces de la nouveauté , jamais il n'y en eut une si agreable representation. *Lucrece* y étoit avec sept ou huit personnes qui étoient de celles qui voyoient le plus souvent *Honorine*. Il arriva que le premier *Acte* fut un de ceux qui plut davantage à toute cette troupe , & principalement cet endroit où

Jodelet dit :

*Qu'il ne va que de nuit, & que son  
Maître*

*Est le plus grand veilleur qui se trouve  
peut-être.*

Comme il arrive souvent qu'au  
retour d'une Comedie agreable,  
il y a toujours quelques vers, dont  
chacun se charge la memoire, &  
quelque endroit qu'on veut faire  
passer pour le plus beau, celui qui  
frappa le plus cette compagnie,  
fut celui que je viens de dire, &  
par hazard encore ce qui est expri-  
mé en ces deux vers.

*Nous portons à la nuit amitié sin-  
guliere,  
Et serions biens fachez d'avoir vû la  
lumiere,*

Soit que de la maniere dont Jo<sup>3</sup>delet les dit , il leur eût donné une grace extraordinaire , soit que plaifans , comme ils le sont effectivement , à l'endroit où ils sont appliquez , ils excitassent la joye qui animoit cette troupe , après la Comedie , cette compagnie se retira chez Lucrece , redisant presque sans cesse ces deux vers , dans la bonne humeur où chacun étoit. Comme il est fort ordinaire quand on se trouve dans quelques plaisirs de souhaiter les absens qui sont le plus touchez du divertissement dont on jouit , on commença à souhaiter Honorine , & à desirer qu'elle eût été presente à cette Comedie , comme effectivement c'étoit un des passetems qui la touchoit le plus ( ce qui étoit à la connoissance de la plupart de cette troupe : car entre

autres Egeric & Orsy y étoient )  
Insensiblement après avoir bien  
parlé d'elle , on se mit à dire qu'il  
lui falloit écrire , & pour cet ef-  
fet , Lucrece se fit apporter son  
écritoire , & voulut lui faire une  
lettre ; mais elle avoit l'esprit si  
distract , qu'il ne lui fut pas possi-  
ble de rien penser qui lui semblât  
propre. Ce qui fut cause qu'après  
avoir commencé plus de vingt  
lettres , sans y pouvoir trouver  
de suite , quelqu'un lui dit qu'il  
falloit lui écrire quelque endroit  
de la Comedie ; que ne sçachant  
point ce que ~~seroit~~ , cela l'em-  
barasseroit , & qu'au reste ce gali-  
matias & l'explication qu'elle y  
voudroit donner , auroit quelque  
chose de plaisant. Orsy fut de ce  
sentiment ; & comme Lucrece  
lui en eut demandé son avis : En  
verité , Madame , lui dit-il , vous

ne sçauriez mieux faire. Faites moi donc ma lettre , lui répondit-elle: écrivez , lui dit-il , & en même temps se mit à lui dicter ses grandes paroles.

*Tout ce que je vous puis dire , ma chere cousine , c'est qu'on se divertit à Paris admirablement bien , depuis que vous en êtes partie. Nous voudrions pour l'amour de vous que vous en fissiez de même ; car pour vous le dire en un mot , & afin que vous n'en soyez pas étonnée depuis votre départ.*

*Nous portons à la nuit amitié singuliere ,  
Et serions bien fâchés d'avoir vu la lumiere.*

Tout le monde se mit à rire de cette folie ; mais ce qu'il y eut

encore de bien plus fatal à la pauvre Honorine , c'est que dans l'empportement où tout le monde étoit , chacun voulut avoir part à cette lettre. Lucrece avoit commencé de lui écrire dans une grande feuille ; quelqu'un dit qu'il n'y avoit pas d'apparence de lui envoyer si peu de paroles dans un si grand papier , & l'on conclut aussi-tôt que chacun y mettroit ce qu'il penseroit. Orsy & Egeric prirent la plume , & écrivirent encore les deux vers de la Comedie : Ce qui fit un si plaisant effet par la diversité de leurs écritures , & par la nouveauté du compliment , que quatre ou cinq personnes qui étoient de la compagnie , lui firent les mêmes civilités , & voulurent que ces deux vers fussent écrits de leur main , avec quelque prose fort succinte ,

Je vous honore très-fort ; mit  
une certaine Dame ; mais belle  
Honorine ,

*Nous portons à la nuit amitié singu-  
liere ,*

*Et serions bien fâchez d'avoir vû la  
lumiere.*

Votre absence m'est insupporta-  
ble , avoir écrit quelqu'un qui  
vouloit contrefaire le stile d'Ege-  
ric : Mais comme votre serviteur  
très-humble & votre très-humble  
serviteur , durant votre éloigne-  
ment.

*Nous Portons à la nuit amitié singu-  
liere ,*

*Et serions bien fâchez d'avoir vû la  
lumiere*

Par le calcul qu'Honorine fit de

cette lettre sur la datte qu'elle portoit, il y avoit trois jours que Montalban pouvoit être retourné à Paris, quand elle fut écrite. Il ne faut donc pas trouver étrange si n'entendant rien à tout ce galimatias, & ne se souvenant point d'où ces deux vers étoient tirez, elle ne douta point quand elle reçut cette lettre, que toutes ces personnes ne lui voulussent parler de la visite de Montalban. Quand notre imagination est une fois saisie de crainte, tout contribue à augmenter le desordre où l'on est. Elle se figura l'indiscretion de son Amant, l'envie secrète que Lucrece avoit contre elle, la jalousie d'Egeric, & l'humeur moqueuse d'Orsy, & trouvant quelque raison pour tous les autres qui avoient eu part à cette plaisanterie, elle ne douta point que

l'entrevuë qu'elle avoit accordé à Montalban , ne fût déjà l'entretien de toutes les ruelles. Dans cette pensée voulant tacher de fléchir Lucrece , elle lui écrivit , & lui faisant cent amitez , elle la pria de lui mander ce qu'effectivement Montalban avoit dit à son retour ; & elle lui juroit dans sa lettre qu'elle ne l'avoit vû qu'en presence d'une de ses parentes, qui avoit toujours été chez elle pendant tout ce temps-là ; qu'à la vérité elle n'avoit pas voulu le dire à son pere , de peur d'une reprimande ; mais qu'elle avoit eu tort , puisqu'il n'y avoit rien au monde de si innocent. Une excuse qu'on ne demande point, est souvent une forte accusation ; Lucrece ne l'aimoit pas tant , & n'etoit pas si aisée à fléchir qu'elle se le figuroit. L'Histoire des trois

maris & de tout le mal qu'Orton lui avoit fait , lui tenoit au cœur , & elle regardoit toujours Honorine comme la principale cause de toutes les railleries qui étoient tombées sur elle. Elle commença donc dans sa haine secrète & rusée à faire tout ce qu'il falloit pour empêcher qu'on ne crut ce qu'elle témoignoit croire bien indubitablement ; c'est à sçavoir l'innocence d'Honorine. Elle avoit chez elle deux ou trois des ses amies qu'elle jugea les moins secrètes , & elle leur fit bien promettre qu'elles ne diroient rien de ce qu'elle leur alloit apprendre. Quand elle leur lût la lettre d'Honorine , & quand elle envoya querir Montalbán , Elle lui dit d'abord qu'il faisoit bien le secret au sujet des visites qu'il rendoit aux Dames , afin

qu'il lui fit bien des sermens qu'il n'avoit point été dans la Province où étoit Honorine, & lui faisant voir ensuite sa lettre, lui fit de grandes reprimandes de son indiscretion. Montalban jugeant que le temps requis à sa discretion du côté de son ambassade étoit passé, ou que cette aventure découverte étoit un moyen de la tenir encore plus secrète, & concevant dans le discours de Lucrece par quel accident sa Maîtresse avoit pris l'alarme, ne fut point fâché de tirer en même temps la gloire de la faveur qu'il avoit reçüe, à celle de la discretion qu'il avoit euë à la celer; & depuis il fit si bien de son côté, qu'avec le secours de Lucrece & de ses amies, jamais affaire n'a été divulguée comme celle-là. Mais ce ne fut pas l'unique malheur

heur qui arriva à cette pauvre fille. L'avis quelle reçut de toutes ses amies de l'éclat de cette affaire l'obligea de revenir à Paris, pour témoigner par une autre conduite qu'elle n'étoit point capable du crime dont on l'accusoit, & pour tâcher de se marier, croyant bien que cela lui feroit un tort épouvantable, si ces bruits continuoient. Mais elle n'eût pas peu de peine à appaiser le desordre qui s'élevoit entre ces deux Amans. Montalban abusoit de son empire, & Egeric étoit merveilleusement irrité. Elle ne pouvoit hautement rompre avec le premier, à cause de l'avantage qu'il avoit sur elle, & elle vouloit épouser Egeric, à qui de nécessité il ne falloit pas moins qu'un sacrifice pareil pour le faire revenir de la jalousie que lui

avoient donné tous ces méchans bruits qui étoient parvenus à ses oreilles. Avec le temps pourtant, elle fit si bien que par une espee de traité, elle arrêta avec ces deux Amans, qu'elle ne reverroit plus ni l'un ni l'autre chez elle, n'osant plus y voir Montalban, de peur qu'Egeric ne la quittât, & n'osant y recevoir Egeric, après en avoir chassé l'autre, de peur qu'il ne s'emportât ; car elle ne pût retirer ses lettres. Toutefois l'un & l'autre demurerent d'accord de ce mutuel banissement ; parce qu'elle fit espérer à Montalban, que si elle pouvoit obliger son pere à consentir qu'elle l'épousât, elle l'épouserait ; & que d'un autre côté pensant sérieusement à épouser Egeric, elle eût bien-tôt une intrigue secrette avec lui. Par ces raisons, par son

adresse , & par la discretion d'Egeric , elle fut quelque temps en repos , & sa réputation se rétablit si bien , que tout le monde croyoit que la visite de Montalban étoit fort innocente , quand il lui arriva le plus grand malheur du monde. Egeric & elle se voyant chez une Demoiselle qui avoit été à sa mere , & qui demouroit à la grève , par malheur après quelques rendez-vous qu'on n'avoit point sçus , & où il ne leur arriva aucune disgrâce ; ils s'en donnerent un dans ce logis , le propre jour qu'il y eut tant de tumulte à l'Hotel-de-Ville. Honorine vint dans son carrosse incontinent après dîné , & elle le renvoya aussi-tôt avec sa Demoiselle , l'ayant expressement chargée de dire à son pere qu'elle étoit chez Lucrece , ou chez quelque autre de ses amies. Bien-

tôt après Egeric arriva en chaise ; & ils ne furent pas si-tôt dans une chambre dont les fenêtres regardoient sur la place , qu'ils virent qu'une multitude effroyable de peuple s'y assembla , & que dès l'heure Honorine commença à s'appercevoir qu'elle ne pourroit s'en retourner de toute la journée, & se trouva par conséquent en des inquietudes épouvantables. Egeric faisoit ce qu'il pouvoit pour lui remettre l'esprit , & par la sédition qu'il voyoit devant ses yeux, il lui alleguoit que le désordre seroit si grand par tout Paris, qu'elle pourroit facilement feindre quelque autre embarras, ou que du moins on ne songeroit pas à elle, puisqu'on ne pourroit jamais deviner le lieu où elle étoit. Quoiqu'il pût dire, Honorine ne pouvoit dompter sa crain-

te, voyant que le peuple irrité vouloit mettre le feu à l'Hôtel-de-Ville, & que tous les Voisins étoient allarmez pour leurs maisons; mais elle sembloit encore avoir quelque présentiment du malheur qui lui arriva: car jugez, je vous prie, si l'on en peut imaginer un plus grand. Tout le monde sçait l'Epouvantable désordre qui arriva dans ce quartier, le peril que coururent tous ceux qui composoient l'Assemblée de l'Hôtel-de-Ville, & le soin que chacun prit pour se sauver. Montalban étoit de ceux-là, en ayant été convié pour faire compagnie à une personne de considération, qui jugea à propos de se faire escorter: & comme il n'importoit point de quel parti l'on fût pour courir grand risque d'être déchiré, il est aisé de croire que tout brave

qu'il étoit, il eut part aux appréhensions qu'eurent tous ceux qui se virent assaillir par cette populace forcenée. Après avoir longtemps attendu, comme les autres, quel seroit son destin, ne pouvant plus résister aux cruelles inquiétudes qui l'agitoient, il résolut avec sept ou huit qui se trouverent aussi braves que lui, de fondre l'épée à la main au travers d'une des portes où l'on avoit mis le feu, & de se sauver, malgré cette canaille furieuse. Ceux qui furent tuez en cette triste journée sortirent avec lui; mais il fut si heureux qu'il ne fut seulement pas blessé. Toutefois étant reconnu parce qu'il avoit l'épée à la main, pour un de ceux qui étoient sortis de l'Hôtel-de-Ville, il fut vivement poursuivi, & à un tel point que le trouvant de hazard devant

la porte du logis où Honorine & Egeric étoient entrez , il se jette dedans , & après lui dix ou douze mutins qui le poursuivoient. Il monte l'escalier avec la diligence qu'on peut se figurer , & tout éperdu entre enfin dans une chambre dont il pousse la porte de vive force. Mais jugez quel fut son étonnement , & lequel fut le plus éperdu d'Honorine ou de lui , car c'étoit la chambre même où elle étoit seule avec son Rival. C'est ce qu'il est plus aisé de se figurer , qu'il ne m'est facile de l'exprimer. Montalban qui avoit l'épée à la main , & qui dut apparemment entrer dans une rage contre Egeric , eut pourtant encore assez de raison pour ne le pas tuer ; mais comme tout d'un coup il s'avisa que ses habits étoient à peu près semblables aux siens , & qu'il

n'étoit pas moins troublé , par une presence d'esprit admirable , il se mit à songer que dans l'obscurité de l'escalier , le peuple qui le poursuivoit auroit peut-être perdu son idée , & il commença à se jeter sur son Rival , criant ( en sorte que ceux qui enfonçoient la porte qu'il verouilla en entrant ) peussent l'entendre , qu'il ne vouloit pas que sa maison servit de retraite aux monopoleurs. Ce qui lui reussit si heureusement que ce peuple qui en même temps enfonça la porte , s'unit avec lui contre Egeric , qui par malheur fut reconnu de quelqu'un de la troupe pour un partisan. Ainsi Montalban fut vengé de la déloyauté d'Honorine. A la fin pourtant intervenant au secours de son Rival qui fut cruellement battu , il feignit d'avoir pitié de lui

lui, & par cette charitable cruauté il le tira d'entre les bras de cette canaille qui l'eût sans doute achevé. Honorine eut de grandes inquietudes pendant tout ce temps-là , & depuis encore : car on peut juger combien long-temps Montalban lui garda le secret. Son pere qui fut averti de cette aventure par le grand bruit qu'elle fit, l'enleva bien-tôt après , & la mit en Convent. Le pauvre Egeric fut long-temps à se guerir des coups qu'il reçut en cette sanglante mêlée. Si Orton a entendu parler d'Honorine , il n'avoit garde de revenir pour l'épouser. Lucrece est demeurée fort ridicule , & Montalban voyant que ses affaires se décousoient fort, est passé en l'Amerique avec la compagnie nouvelle qui s'y est allé établir. Voilà mon Histoire. Et à mon

avis l'instruction qu'on en peut tirer, est que la peste n'est gueres moins à redouter que trois Amans comme ceux qu'Honorine avoit faits. Il est vrai, dit aussi-tôt Uralie, que si cette Dame avoit entrepris d'aimer tous les Amans qu'on devroit hair, elle n'en pouvoit choisir trois qui fussent plus dignes de haine que ces trois ici. On en dira ce qu'on voudra, répondit Frontenac; mais pour montrer à Gelonide qui me reprocha hier mon injustice envers les hommes, que ce n'est point par caprice que je parlois contre eux, c'est qu'aujourd'hui je veux prendre leur parti, & je ne craindrai point de dire que deux Maîtresses comme Lutrece & Honorine, ne sont pas moins haïssables que leurs Amans. A la vérité, dit Silerite, personne n'

deffendra Lucrece ; mais pour la pauvre Honorine , je trouve tant de malheur en son aventure , que je ne puis pas imputer toutes ses disgraces à son imprudence seule.

Je trouve , repliqua la Princeſſe , que la belle paſſion ſe peut deffendre ; mais je ne ſçai pas comme on pourroit proteger la coquetterie. On peut plaindre ces perſonnes qui par une forte inclination ou par un deſtin invincible, aiment ce qu'elles ne devroient pas aimer , ou l'aiment plus fortement qu'elles ne le devroient ; mais peut-on ſeulement excuſer celles qui ſans nulle paſſion , & par une ſimple fantaſie tombent dans le même emportement ?

Auſſi , reprit Aplanice , on voit tous les jours que le ſeul deſir de conſerver des Amans , deſhonore plus de certaines Dames ,

qui au fond sont innocentes, que d'autres qui tomberoient dans le malheur de quelque attachement. Cela est sans doute, reprit Gelonide, & principalement quand cette tolerance qui devient commune à plusieurs est causée pour quelqu'un par les raisons d'un intérêt sordide & méprisable, C'est ce qui ne se peut nier, reprit Uralie, & c'est ce qu'on voit tous les jours dans le monde. Une galanterie soupçonnée de quelque intérêt, attire un si grand mépris à la Dame, que de quelque condition qu'elle puisse être, il n'y a rien qui autorise tant la satire contre elle. La considération, le respect ou la crainte empêchent quelquefois la pasquinade pour les autres; mais la médisance trouve si peu de contredit sur ce sujet, que personne n'ose embrasser ce

parti. Vous voyez bien que je ne deffends pas un sot, parce qu'il est riche; mais mettant ce ridicule interêt à part, je vous avouë que je serois fort embarrassée si pour quelque punition de mes fautes, ou par quelque puissante constellation, je me voyois forcée d'aimer un de ces trois Amans: car sans être comme Honorine, & sans les regarder tous trois, parce qu'ils avoient d'aimable, je voudrois bien qu'on examinât lequel seroit le plus malheureux à une Dame d'être contrainte par la puissance de son destin d'aimer qui ne l'aimeroit point (car Orton m'a toujours paru sans amour) d'aimer un sot, ou d'aimer un indiscret. Si cela étoit possible, dit la Princesse, on ne peut pas faire naître une plus grande difficulté. Je serois pour

Si ilj

celui auquel je pourrois le moins penser, ajouta Aplanice, que je pourrois voir le moins, ou ne point voir du tout. Il seroit aisé d'être neutré en de tels partis, reprit Gelonide. Et moi, continua Silerite, je voudrois qu'il m'aimât, qu'il fût honnête homme, & qu'il fût discret. Mais il faudroit choisir de ces trois ici, repartit Frontenie, & je vous avouë que j'apprehende si fort d'être reduite à ce triste choix par quelque puissance inconcevable, que depuis qu'on a parlé, je ne fais que songer s'il n'y a point quelque accident étrange, quelque fortune supérieure, ou quelque goût bizarre qui m'y puisse forcer, & je suis si aise d'avoir trouvé qu'on ne peut jamais aimer un sot comme un sot, que je n'en puis pas exprimer ma joye.

On peut aimer un impertinent ; mais on ne le connoît jamais tel : & ainsi quoi qu'apparemment nous ne devions pas trop prendre ce parti-là , il n'y auroit personne qui ne l'aimât mieux que les deux autres. Il faudroit , dit la Princesse , supposer qu'on l'auroit épousé. Et en ce cas , répondit Gelonide , on vivroit bien avec lui , & on auroit beau dire , on ne pourroit l'aimer. Mais seroit ce un moindre tourment , répondit la Princesse , que celui d'appréhender une indiscretion , ou d'aimer qui ne vous aimeroit pas ? Il seroit moins honteux , reprit Frontenie , & cela seroit cause qu'une honnête personne l'aimeroit encore mieux. Il est vrai , dit Silerite , & l'on pourroit encore ajouter pour ce qui concerne les deux autres , que ce n'est que la

même chose ; puisque , difficilement une femme peut s'imaginer d'être aimée d'un homme dont elle apprehende une indiscretion. Tout cela est vrai , dit Uralie , & ainsi personne de nous autres ne peut se voir dans le danger de protéger l'impertinent. Vous n'aviez que faire de craindre cela , dit Gelonide ; car on ne vous soupçonnera jamais de prendre ce parti. Non plus que vous , lui répartit Aplanice , celui d'aimer qui ne vous aimeroit pas : car c'est une extrémité où je croi que vous ne vous trouverez jamais reduite. Il seroit juste que je répondisse à votre civilité , repliqua Gelonide ; mais pour vous montrer l'estime que j'ai pour vous , c'est que je vous donne ma survivance , ou plutôt la peine de parler demain , pour punition de m'avoir dit une

si grande flaterie. Je vous raconterai une histoire de votre pays, répondit Aplanice, qui est tombée entre mes mains dans un voyage que j'y ai fait autrefois. De quelque pays qu'elle puisse être reprit Gelonide, je la juge très-agreable, quand elle sera en votre bouche; mais en disant cela, elle fit un certain signal, & tout d'un coup il fallut que nous nous écartassions, cinq ou six hommes que nous étions, qui cachions un si excellent joueur de harpe, qui étoit à un des coins de ce cabinet. Pendant que Gelonide racontoit son histoire, cet homme se glissa par derriere nous, & entra sans qu'aucun y prît garde, tant tout le monde étoit attentif à ce qu'elle racontoit. Sa harpe étoit si bien d'accord, & Gelonide avoit si bien concerté le diver-

tissement qu'elle vouloit donner à la Princesse, qu'à un signal qu'elle fit si subtilement que personne ne put l'observer, on entendit une harmonie admirable. Ceux qui ont entendu les plus excellens maîtres, en peuvent juger; car il est certain que celui-ci ne leur cedit en rien. Il pouvoit le disputer à Orphée même, & il entra si subtilement dans ce cabinet, qu'on auroit pû croire qu'on l'avoit fait ressusciter par quelque sçavant tout de magie. Cet Orphée sçavoit toutes les plus belles pieces qu'on ait composées depuis long-temps. Et certainement c'est un des premiers hommes en cette divine science; mais quelque attention qu'on lui prêtât, la Princesse ne pût s'empêcher de dire dans la premiere surprise où elle fut, qu'il paroissoit bien

que Gelonide avoit ordonné le divertissement de cette journée ; car on étoit allé querir cet homme à plus de vingt lieuës de là. Le temps qui se fit fort beau , obligea la Princesse de sortir après ce divertissement. La beauté de l'allée du Mail fit qu'on ne chercha point d'autre promenade. La Princesse commanda qu'on apportât ce qui étoit nécessaire pour y jouer , & en se promenant , elle joua deux ou trois parties avec Frontenie. Il ne leur en fallut pas davantage pour faire admirer leur adresse à tout le monde. Les violons de la Princesse suivoient cependant , & cela encore de l'ordonnance de Gelonide.

Comme il n'y a rien d'éternel en ce monde, une si belle journée finît. Aplanice lui vit succeder celle qui lui étoit destinée. Ce fut

dans un bois qui est à une lieue & demie du Château qu'elle voulut établir son trône. Il n'y a rien de si agreable que ce bois-là. Les arbres s'élevent à l'envie l'un de l'autre. Leur feuillage étoit revenu, & le verd naissant de leur faite avec la mousse qui servoit comme d'un beau tapis de pied, avoient quelque chose de si beau qu'on ne peut pas l'exprimer. Ces Dames avoient au reste je ne sçai quoi dans leur habillement de si libre & de si champêtre, que voyant Aurelie si belle, avec un air si grand & si divin, au milieu de de cette troupe adorable, il étoit aisé de la comparer à la chaste Diane prenant le frais au retour d'une Chasse avec ses Nymphes Chasseressees ou avec les Déitez des Boccages. Sans trop avoir l'imagination de la Poësie

dans l'esprit , il n'y eut aucun de nous qui ne se souvint de ces innocentes Déitez : car il n'y a personne qui ne pense les avoir vues aussi bien que Malherbe.

*Comme on les trouve quelque fois ;  
En jupe dessous les feuillées ,  
Dansant au silence des bois.*

Mais soit Déitez celestes, Dryades, ou mortelles seulement, il y en eut une que nous avons nommée Aplanice, qui parla ainsi.



100

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be addressed. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.



[The body of the document contains several paragraphs of text that have been completely redacted, appearing as large black blocks.]



Bt. for Fruit Fund.  
Oct 1936

